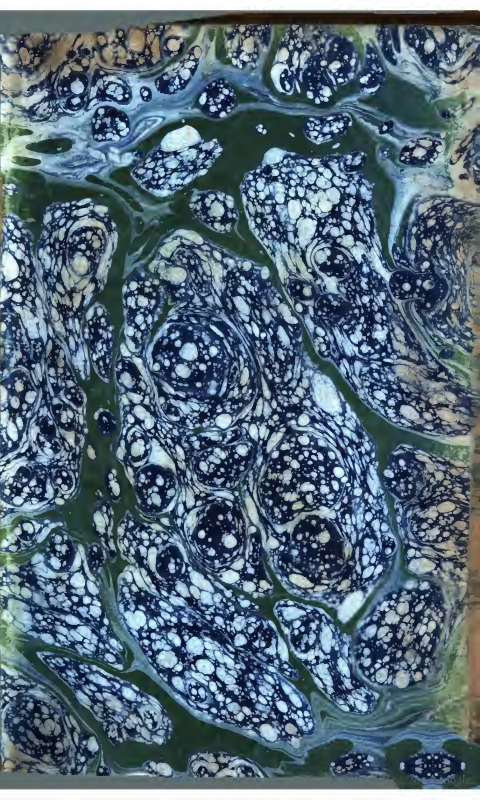



C



POÉSIES

DE

MARGUERITE-ELÉONORE CLOTILDE.



Poesies de Clotilde.

XVe Siecle.

PUBLIÉES par CH. VANDERBOURG

Dubret Sc.

A Paris
Chez Henrichs, rue de la Loi, No 1231.
XI. — 1803.



POÉSIES

DE

MARGUERITE-ÉLEONORE

CLOTILDE

DE VALLON-CHALYS,

DEPUIS,

MADAME DE SURVILLE, (de)

POËTE FRANÇOIS DU XVe SIECLE;

PUBLIÉES

PAR CH. VANDERBOURG.



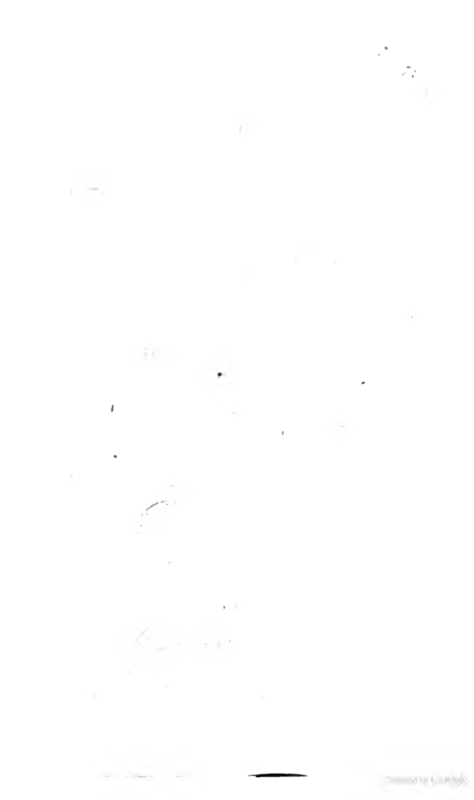
A PARIS,

CHEZ HENRICHS, RUE DE LA LOI, N° 1231,

ANCIENNE LIBRAIRIE DE DUPONT.

AN XI. — M. DCCCIII.





PRÉFACE.

C'EST toujours une entreprise assez hasardeuse que de publier les œuvres posthumes d'un auteur entièrement inconnu. La critique et la défiance, toujours éveillées, ne se bornent pas à chercher les défauts de l'ouvrage; elles élevent des doutes sur l'existence même de l'auteur, ou du moins sur l'authenticité des productions qu'on lui attribue; elles réclament l'exhibition des manuscrits originaux. La ressource la plus sûre pour l'éditeur est sans doute de les produire: mais combien sa situation n'est-elle pas embarrassante lorsque ce moyen n'est pas en son pouvoir! à quelle foule d'objections ne doit-il pas s'attendre lorsqu'il est obligé de dire au public: « Une femme vécut au quinzieme siecle, et sa carriere en égala presque la longueur. L'année de sa mort est inconnue; mais, née en 1405, elle chanta en 1495 les triomphes de Charles VIII. Elle ne quitta jamais la province où elle étoit née;

et sa langue est plus correcte que celle même de Marot : elle ne connut des savants de son siecle que leurs ouvrages, et ce fut pour les apprécier à leur juste valeur, pour s'éloigner de leur mauvais goût. Mariée à quinze ans à un jeune chevalier qui défendoit la cause de Charles VII contre les Anglais et le duc de Bourgogne, elle lui écrivit, dès la premiere année de leur union, une épître que Sapho n'eût pas désavouée, mais qui, loin de renfermer le moindre sentiment capable d'alarmer la vertu la plus sévere, ne respire que le feu du patriotisme et celui de l'amour conjugal. Cette même femme dicta des regles de goût et de versification française, qui n'ont été en vigueur que deux siecles après elle, et qu'elle-même observa constamment. Elle fut recherchée par Marguerite d'Ecosse, belle-fille de Charles VII ; elle en reçut même des hommages : elle forma des éleves qui hériterent d'une partie de ses talents..... et cependant la trace de son école s'est entièrement perdue ; elle-même est demeurée obscure et inconnue à tous nos littérateurs ; et c'est trois siecles après sa mort que je viens vous présenter une foible partie de ses ou-

vrages, échappée comme par miracle, dans leurs copies, aux outrages du temps et aux désastres de la révolution. »

Certes il est impossible, en tenant un pareil langage, de ne pas s'attendre à trouver beaucoup d'incrédules. L'éditeur qui annonceroit ainsi les *Poésies de Clotilde* ne feroit pourtant que donner une foible esquisse de sa vie et du caractere de ses écrits, prise dans les matériaux que feu M. de Surville avoit rassemblés pour faire connoître son illustre aïeule. Mais, il faut l'avouer, lui seul avoit assez de connoissances, assez de preuves pour démontrer ce qu'il avançoit. Une mort tragique l'a surpris au milieu de ses travaux, et sans doute ce n'est que la plus petite partie de ses manuscrits qui a été sauvée du naufrage. Chargés par ses héritiers d'en recueillir, d'en faire valoir les tristes débris, notre tâche devient infiniment plus difficile que n'auroit été la sienne; mais qui peut faire l'impossible, et qui a droit de l'exiger? L'éditeur actuel des Poésies de Clotilde n'a même pas eu l'avantage d'en connoître personnellement le dernier propriétaire: les matériaux qui lui ont été remis

sont incomplets; la veuve de M. de Surville et son frere, avec lesquels il est entré en correspondance, n'avoient eux-mêmes que des notions très insuffisantes sur la premiere découverte des manuscrits. Que peut donc exiger de lui le critique le plus sévere? Un exposé sincere des faits dont il est instruit, une notice abrégée des travaux de M. de Surville, et peut-être une discussion impartiale de sa propre opinion, ou du moins de ses doutes, si son opinion n'a pu se fixer. Nous allons nous occuper de satisfaire à ces justes demandes: heureux encore, au milieu des difficultés qui nous environnent, de n'avoir à faire l'apologie des poésies que nous publions que parcequ'elles sont trop belles, trop harmonieuses, trop correctes! heureux de pouvoir dire aux lecteurs, plus empressés de jouir que de juger, et sur-tout aux femmes, dont le cœur est en général plus tendre et l'esprit moins jaloux que le nôtre: «Que vous importe le siecle où vécut Clotilde, et les corrections que ses ouvrages ont pu subir? lisez-les; et si vous y trouvez une mere tendre, une épouse embrasée de tous les feux de l'amour, poëte par sentiment bien

plus que par le desir de la gloire, demandez à votre cœur si un froid imitateur d'une langue surannée a pu écrire ces morceaux pleins de chaleur et de vérité; si un *homme* a pu composer ces poésies, où le cachet du sexe le plus tendre et le plus désintéressé dans ses affections est si fortement empreint? Laissez aux critiques, aux curieux, la discussion dans laquelle je suis forcé de m'engager, et ne vous occupez que de Clotilde. »

Le dernier propriétaire des poésies que nous publions, Joseph-Etienne de Surville, étoit né en 1755: il entra au service à l'âge de seize ans; il fit la guerre de Corse et celle d'Amérique. Il étoit capitaine au premier régiment d'infanterie, ci-devant Picardie et Colonel-Général, lorsqu'il émigra. Il rentra en France en 1795: il émigra de nouveau, revint encore. Arrêté et reconnu en 1798, on le fusilla au Puy-en-Vélay, le 27 vendémiaire an VII. Il s'étoit marié en 1785; mais il n'avoit eu de ce mariage qu'une fille, morte en 1791.

Tel est l'abrégé d'une vie qui fut sans doute assez agitée; mais ni les guerres, ni les voya-

ges, ni les malheurs de la révolution, ne purent étouffer le goût des belles-lettres et de la poésie, que M. de Surville avoit manifesté dès sa plus tendre jeunesse. C'est au genre lyrique qu'il s'étoit attaché particulièrement. Il avoit écrit un grand nombre d'odes, plusieurs épîtres; et ses amis parlent d'un Voyage en Amérique, dont il étoit l'auteur, et qu'il avoit parsemé de descriptions très poétiques; une entre autres de la chûte de Niagara. Il faut ajouter cependant qu'il avoit moins de talent que de zele pour la poésie. Au jugement de son frere, *toutes ses productions poétiques, fruits d'une imagination exaltée, et souvent bizarre, sont généralement obscures; elles manquent sur-tout de simplicité, de naïveté:* et le témoignage d'un de ses meilleurs amis ne lui est pas plus favorable; car en reconnoissant que les odes de M. de Surville *ne manquoient pas de chaleur, qu'on y rencontroit des strophes fortement frappées,* il convient qu'en général *elles étoient rebutantes par leur trop grande prolixité.* Nous reviendrons sur ces témoignages lorsqu'il s'agira d'examiner si les poésies de Clotilde ont les mêmes défauts que celles de son hé-

ritier ; défauts dont au besoin nous sommes prêts à fournir les preuves.

Quant au caractere de M. de Surville, on le peint comme très original, et sur-tout très chevaleresque, très patriotique; car il est permis aujourd'hui d'employer ce mot en parlant d'un homme qui a pu se tromper dans ses opinions politiques, mais qui a toujours été enthousiaste de la grandeur et de la gloire de son pays. Un seul trait le prouvera. Se trouvant en garnison avec son corps dans une des villes du nord de la France, il eut une discussion très vive avec un capitaine de vaisseau anglais, nommé Middleton, sur la prééminence des deux peuples : ils se donnerent un rendez-vous sur la frontiere pour décider, *au jugement de Dieu, qui avoit la plus honorable patrie.* Le combat fut long et très acharné; mais heureusement les deux champions se servoient de sabres; cette arme fait rarement des blessures mortelles. Nos braves s'écharperent; leur foiblesse mutuelle mit fin au combat, et ils furent obligés de se séparer laissant la question indécise.

Nous ne nous amuserons point à raconter

beaucoup d'autres anecdotes dont les témoins sont à Paris, et qui prouveroient également ce que nous avons avancé des singularités de M. de Surville. Il est temps d'en venir à la découverte des manuscrits: nous la ferons seulement précéder d'une observation très importante : c'est que, depuis cette découverte, M. de Surville paroît n'avoir eu que la plus profonde indifférence pour ses propres productions ; qu'il n'a probablement écrit postérieurement à cette époque que deux seules épîtres, qu'il adresse, au nom de l'ombre de Clotilde, l'une à l'impératrice Catherine II, l'autre *aux Femmes poëtes depuis l'origine du Parnasse français:* c'est enfin qu'il n'a pris aucun soin pour dérober à l'oubli ses propres ouvrages, tandis que deux heures avant sa mort ceux de Clotilde étoient encore, comme on le verra, l'objet de sa derniere sollicitude.

Ce fut en 1782, et quatre ans avant son mariage, que M. de Surville découvrit les précieux manuscrits de son aïeule. Il ne les dut qu'au hasard : aidé d'un féodiste, il fouilloit dans les archives de sa famille pour trouver des papiers tout-à-fait étrangers à la lit-

térature; les poésies de Clotilde tomberent sous sa main. Il n'étoit point encore familier avec les anciennes écritures; et ce ne fut que sous la dictée du féodiste qu'il put transcrire, dans ces premiers moments, les stances de Rosalyre (*voyez page* 203 *de ce recueil*), et un rondeau contre Alain Chartier. Il en fit la lecture à son frere (de qui nous tenons ces détails), mais qui, beaucoup plus jeune et moins avancé que lui, attacha très peu de prix à cette découverte. Cette indifférence est bien naturelle sans doute dans un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, et prêt à s'éloigner de son pays pour achever son éducation, mais elle n'en est pas moins fâcheuse; elle nous prive d'un témoignage qui suppléeroit en quelque sorte à l'exhibition des manuscrits originaux; car M. de Surville (actuellement vivant) a oublié jusqu'au nom du féodiste, qu'il n'a jamais revu depuis. A son défaut nous pourrions produire l'attestation d'un ancien officier de Colonel-Général, qui habite aujourd'hui le voisinage de Quimper, et qui a passé autrefois plusieurs semaines à Viviers avec M. de Surville. M. de F.... assure qu'il a eu lui-même

entre les mains les manuscrits de Clotilde, dont l'écriture étoit extrêmement difficile à déchiffrer : mais quelque précieux que puisse être son témoignage, lorsque tous les autres nous manquent à-la-fois, on sent qu'il ne peut avoir le poids de celui d'un homme versé dans l'étude des anciens manuscrits, et qui fut présent à la découverte.

On va nous demander à présent ce que sont devenus les originaux de Clotilde, et comment ils se sont perdus. C'est à quoi nous allons répondre en exposant les détails qui nous restent encore sur M. de Surville, et qui nous viennent de la même source que les premiers.

Il paroît que les poésies de Clotilde déciderent le goût de son héritier, d'une maniere presque exclusive, pour notre ancienne littérature. Son premier soin fut de s'appliquer à étudier la langue et l'écriture des anciens troubadours et de leurs copistes. Son frere, de retour à Viviers après une absence de quelques années, le trouva très avancé dans le déchiffrement et la transcription des œuvres de leur aïeule commune : M. de Surville lui en montra plusieurs morceaux copiés sur

des cahiers détachés; et ce qu'il est important de remarquer, c'est que ces mêmes cahiers ont seuls servi dans la suite à former le manuscrit que nous publions. En effet, la révolution suivit de près : M. de Surville émigra dès 1791. Persuadé sans doute, comme la plupart de ses compagnons, de la promptitude de sa rentrée en France, il n'emporta point avec lui ses originaux. L'année 1792 ne lui laissa que peu de loisirs à consacrer aux belles-lettres; et il ne s'occupa qu'en 1793 de mettre en ordre et de préparer pour l'impression le recueil qu'il possédoit, commençant peut-être alors à désespérer d'en jamais recouvrer le reste. Cette crainte n'eût été que trop bien fondée: tandis que M. de Surville, retiré dans un village à deux lieues de Liége, rendoit à son aïeule le seul hommage qui fût en son pouvoir, et rassembloit ses pieces fugitives dans un manuscrit qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre d'élégance et de correction, le génie révolutionnaire détruisoit en France tout ce que le temps avoit épargné des productions de cette femme extraordinaire. Les sœurs de M. de Surville étoient en prison à Viviers; sa mere, seule

dans sa maison, et plus que septuagénaire ne crut pas racheter trop cher la vie et la liberté en livrant tous les papiers de sa famille, que le comité révolutionnaire demandoit impérieusement. Tout fut la proie des flammes, tout, jusqu'aux papiers les plus étrangers à la féodalité, tout, jusqu'aux actes civils les plus nécessaires pour constater l'état des familles. C'est ainsi que les derniers restes de Clotilde ont péri. Les témoins de ce fait ne nous manqueroient pas: nous pourrions même en invoquer un que mille raisons devoient éloigner d'un pareil spectacle, si nous n'avions conservé plus de respect pour son caractere qu'il n'en montra lui-même dans cette occasion.

A l'époque dont nous parlons, les deux freres se perdirent de vue: ils se retrouverent à Lausanne en 1797; M. de Surville arrivoit de son pays, qu'il avoit voulu revoir malgré les dangers du voyage. Mais quels nouveaux manuscrits auroit-il pu y découvrir, puisqu'aucun n'avoit pu échapper à la destruction générale? il paroît seulement qu'il n'avoit pas fait usage, dans le volume de sa main que nous avons cité plus haut,

de tous les matériaux qu'il possédoit, et surtout des mémoires en prose de son aïeule, dont il devoit avoir de nombreux extraits. Ce fut principalement de ces mémoires qu'il s'occupa pendant son séjour en Suisse; il en tira une notice sur les vies et les écrits des femmes poëtes antérieures à Clotilde, ou ses contemporaines, dont la plus grande partie fut insérée dans un journal littéraire que rédigeoit madame de Polier. Cette publication fit beaucoup de bruit en Suisse; plusieurs critiques attaquerent dès-lors l'authenticité des sources où l'éditeur prétendoit puiser: M. de Mestre, écrivain très connu, s'adressa même à madame de Polier, afin d'entrer par son entremise en correspondance avec M. de Surville.

Celui-ci reçut la proposition avec joie; et la discussion alloit commencer, lorsque la guerre éclata entre la France et la Suisse. M. de Surville rentra pour la seconde fois dans son pays. Nous avons déja dit combien ce voyage lui devint funeste : nous ajouterons seulement qu'il conserva jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit; qu'il donna les marques du plus grand sang-froid

et de la plus parfaite tranquillité, en s'occupant à régler ses affaires jusque dans leurs détails les plus minutieux. Ce fut alors, ce fut quelques heures avant son exécution, qu'il écrivit à madame de Surville une lettre qu'elle regarde comme son testament de mort, et dont nous allons transcrire quelques lignes qui se rapportent à nos manuscrits : « Je ne puis te « dire maintenant (c'est ainsi qu'il s'exprime), « où j'ai laissé quelques manuscrits de ma « propre main, relatifs aux œuvres immor- « telles de Clotilde, que je voulois donner au « public. Ils te seront remis quelque jour « par des mains amies à qui je les ai spéciale- « ment recommandés. Je te prie d'en com- « muniquer quelque chose à des gens de let- « tres capables de les apprécier, et d'en faire « après cela l'usage que te dictera ta sagesse. « Fais en sorte au moins que ces fruits de mes « recherches ne soient pas totalement perdus « pour la postérité, sur-tout pour l'honneur « de ma famille, dont mon frere reste l'unique « et dernier soutien ». Voilà les dernieres paroles (*novissima verba*) de M. de Surville, relativement aux œuvres de son aïeule; voilà le dernier témoignage qu'il lui rend : il sup-

pléera peut-être, en quelque maniere, à l'insuffisance de ceux que nous venons de rassembler, et qui sont les seuls qui nous restent.

Si l'on demande maintenant à l'éditeur actuel de ces intéressantes poésies, comment il en a eu connoissance, et comment il se trouve chargé de les publier, voici ce qu'il répondra en se bornant aux seuls détails nécessaires. Un hasard, dont il est inutile de rendre compte, fit tomber entre ses mains, en 1794, le premier manuscrit de M. de Surville, celui qu'il avoit rédigé auprès de Liege l'année précédente. Aussi surpris que charmé de ce *phénomene*, qui fut vraiment une *apparition* pour lui (car il ne garda le manuscrit que vingt-quatre heures) il se permit de prendre copie de trois morceaux importants. Un voyage et un séjour de plusieurs années aux isles de l'Amérique détournerent son attention de tous les objets relatifs à la littérature. Revenu en France, il y a deux ans, il apprit le sort de M. de Surville; il craignit que les poésies de Clotilde ne lui eussent été enlevées et ne fussent perdues sans retour. Un espoir lui restoit cependant:

madame de Surville pouvoit être dépositaire des manuscrits de son mari ; il étoit naturel de lui écrire pour s'en informer, pour lui offrir même toutes les ressources littéraires et typographiques qui ne se trouvent qu'à Paris. Ainsi s'est entamée la correspondance dont on vient de lire les principaux résultats. Madame de Surville n'a point voulu d'autre éditeur de ses manuscrits que celui qui l'avoit engagée le premier à en faire la recherche. En effet, elle ne les avoit pas entre les mains lorsqu'elle reçut sa premiere lettre ; elle ignoroit même quel en étoit le dépositaire, et ne parvint à les recouvrer qu'au bout de six mois. Dans l'envoi qu'elle nous en a fait, nous n'avons trouvé qu'un volume qui fût digne d'être présenté au public, et c'est le même que nous avions déja vu en 1794 ; c'est aussi le seul que nous publions. Nous tirerons cependant d'un autre volume que M. de Surville a laissé imparfait, tous les renseignements relatifs à Clotilde qu'il y avoit déja rassemblés, ainsi qu'une partie des raisons et des faits qu'il allegue, tant pour constater l'authenticité

de ses productions que pour prévenir les objections auxquelles il devoit s'attendre.

Il est probable que les adversaires de M. de Surville l'auroient attaqué d'abord sur deux points principaux. Quelle apparence, auroit-on demandé, qu'au quinzieme siecle, et lorsque tout étoit barbare autour d'elle, votre aïeule ait seule échappé à la corruption générale du goût? Comment croire qu'avant l'invention de l'imprimerie, ou du moins à sa naissance, et lorsque la bibliotheque royale ne renfermoit que neuf cents manuscrits, Clotilde ait si bien connu les anciens, dont les savants même entendoient fort mal les ouvrages; et qu'elle les ait imités avec tant de discrétion et de sagesse, lorsque ses contemporains les plus habiles ne daignoient pas même les copier? Comment a-t-elle observé dans ses vers des regles tout-à-fait inconnues?.... Nous vous faisons grace des autres difficultés dont nous pourrions renforcer cette objection; mais songez qu'après que vous l'aurez résolue, une autre se présentera. Si le phénomene littéraire

dont vous nous étalez les prodiges a réellement existé, comment fut-il ignoré de son siecle, comment est-il resté inconnu jusqu'à vous? Répondez-nous, s'il est possible; mais n'oubliez pas que tout ce que vous pourrez mettre en usage pour vaincre la premiere difficulté donnera plus de force à la seconde.

M. de Surville avoit cherché à les prévenir toutes deux en esquissant l'histoire de notre ancienne poésie, et celle de Clotilde elle-même, d'après les mémoires qu'il avoit entre les mains.

Selon lui, ou plutôt selon ces mémoires, l'éclipse de la raison et du goût ne fut jamais totale en France, depuis Héloïse. Il nous montre cette femme célebre présidant au berceau des muses françaises, chantant ses amours dans la langue romane comme dans celle de Tibulle, et fondant, de concert avec Abailard, une école de poésie qui se soutint pendant long-temps. « L'Italie, ajoute-t-il, s'est approprié ses chansons tout aussi effrontément que celles de son maître (Abailard), et le divin Pétrarque est plein de ces plagiats..... » Plus bas il blâme Clotilde d'avoir osé rajeunir les vers d'Héloïse en les

transcrivant ; et c'est par cette raison qu'il s'interdit de copier lui-même ce qu'il en a trouvé dans ses mémoires. Il rapporte à cette époque plusieurs ouvrages dont les auteurs, dit-il, sont encore problématiques pour la plupart des savants, et cite entre autres un poëme héroïque sur la premiere croisade, par le chevalier Grégoire Beschada des Tours de Limoges *; poëme où les divers dialectes de la langue romane étoient mêlés, et qui étoit divisé en vingt-quatre livres.

Ce mélange de dialectes, qui rappelle celui qu'Homere s'étoit également permis, ne trouva point d'imitateurs : M. de Surville remarque au contraire, que l'école d'Héloïse se partagea bientôt en deux branches aussi distinctes que la romane française et l'idiôme provençal. Béatrix d'Arragon, comtesse de Provence, devint en quelque sorte la fondatrice de cette seconde branche. « Agnès de Bragelongne fut à la tête de la premiere ; elle en transmit le dépôt à son éleve Sainte-des-Prez; Sainte-des-Prez à Barbe de Verrue, qui

* Il est cité par La Combe dans la préface du second volume de son Dictionnaire : il écrivit en 1130.

réunit les deux successions, celles de Béatrix et d'Agnès, pour ne plus être séparées; car avec elle finissent même les troubadours. Verrue eut pour successeur immédiat N. de Rose: Rose vécut assez pour voir Amélie de Montendre recueillir avec son héritage celui de Victoire de la Tour et d'Hélene de Grammont, dont elle-même éclaira les aimables maîtresses (Blanche de Courtenay et Claire de Parthenay), filles d'un âge égal au sien. Montendre eut l'honneur d'élever Justine de Lévis, son amie; et le feu sacré, confié par Justine aux mains de Pulchérie (sa petite-fille), embrasoit dans ses flancs Clotilde de Vallon. »

Nous avons cru devoir copier mot à mot ce court résumé donné par M. de Surville de l'histoire de la poésie française, depuis Héloïse jusqu'à son aïeule, afin de mettre d'abord sous les yeux de nos lecteurs la filiation poétique qu'il a voulu établir. On sera étonné de n'y trouver que des femmes. En parlant en particulier de chacune d'elles, M. de Surville n'a cependant jamais négligé de citer ceux de leurs contemporains qui cultiverent l'art des vers; mais il est vrai

qu'entraîné sans doute par son admiration pour Clotilde, il donne la palme de la poésie à son sexe pendant les siecles dont nous parlons. Il termine ses extraits par cette note : « On peut être sûr que pas une de ces femmes n'a mérité d'être confondue avec les poëtes du temps; mais depuis elles ont resté constamment inférieures aux hommes dignes de célébrité dans leur siecle; et Louise l'Abbé (la belle Cordiere) n'est point une exception. »

Il n'est pas de notre plan d'insérer ici les notices entieres de M. de Surville sur les femmes poëtes dont Clotilde avoit fait mention; mais il ne sera peut-être pas hors de propos de nous arrêter un moment aux plus intéressantes, et principalement à celles dont il nous a transmis des morceaux.

Béatrix d'Arragon étoit contemporaine de Philippe-Auguste; elle épousa Raymond Bérenger, comte de Provence, et fit de la cour de ce prince aimable l'asile des lettres et des arts : elle composa des vers en italien, en espagnol, en provençal, et même dans la romane française; mais ce fut la langue

où elle eut le moins de succès. Clotilde lui attribuoit le *Fabliau de la fée Urgele*, quelques *lays-d'amour* à stances inégales, et deux *complaintes* adressées à Richard-Cœur-de-Lion *. Elle présenta à ce prince, ainsi qu'à Philippe-Auguste, Vincent de Viviers, troubadour et chevalier, auteur d'un poëme de Charlemagne en vers de dix syllabes, où l'alternative des rimes est assez généralement observée. M. de Surville le regarde comme le précurseur de l'Arioste, qui lui doit beaucoup plus qu'à l'archevêque Turpin.

Agnès de Bragelongne vécut aussi sous Philippe-Auguste : elle étoit fille du comte de Tonnerre, et fut mariée très jeune au seigneur de Plancy, qu'elle n'aima jamais. Le seul amant dont elle ait partagé la tendresse étoit Henri de Craon, qu'elle a chanté dans ses poésies, et qu'elle épousa après la mort de son premier mari. Agnès écrivit un roman-

* La Combe, dans la préface déja citée, dit que Richard-Cœur-de-Lion adressoit aussi ses vers à Béatrix, comtesse de Provence.

poëme de Gabrielle de Vergy, où les vers masculins et féminins furent entrelacés pour la premiere fois d'un bout à l'autre de l'ouvrage. M. de Surville en a conservé douze vers *. Agnès étoit pour lui l'objet d'une prédilection particuliere. « Ses lays-d'amour, dit-il, ont presque tous une coupe différente; elle les affranchit de la servitude qui les fixoit à cinq couplets, dont trois sur les mêmes rimes. Ils sont, en général, en vers de huit syllabes, coupés de petits vers de cinq. Exempts d'hiatus, d'enjambements gothiques, et d'*e* muets superflus, ils ne peuvent être lus sans un indicible étonnement que par ceux-là qui ne tiennent compte d'aucun prodige, s'il ne leur donne un nouveau plaisir ». M. de Surville copie ensuite des couplets et un tenson d'Agnès de Brage-

* Ces vers, ainsi que tous ceux que M. de Surville avoit insérés dans sa notice, sont imprimés à la fin de notre préface: nous les y avons placés, non seulement pour ne pas interrompre le cours du récit, mais encore afin de pouvoir les accompagner de notes en regard du texte, comme les poésies même de Clotilde. Voyez donc à l'endroit indiqué l'article *Agnès de Bragelongne.*

longne *; puis il se demande : « Que comparer à cette molle flexibilité de pinceau, dans tout ce qui nous reste du douzieme et du treizieme siecles, sans en excepter les chansons de Thibaut? Le seul Craon peut-être auroit pu joûter avec son amante; mais, avec plus d'élévation, il a bien moins de naturel, de correction, et de souplesse. »

L'article d'Agnès est terminé par l'indication des poëtes et troubadours ses contemporains **. On distingue parmi les derniers le châtelain de Coucy, Blondel de Nesle, et Thibaut de Mailly; parmi les premiers, Alexandre et Helynand. Alexandre chanta le vainqueur des Perses dans un poëme à la fois pompeux et barbare; et c'est de son nom ou de celui de son héros que nos grands vers ont été appelés alexandrins.

D'Agnès de Bragelongne, M. de Surville auroit dû passer à Sainte-des-Prez, son éleve; mais il interrompt, sans qu'on sache trop pourquoi, cette filiation poétique, par des notices sur deux autres femmes qui lui sur-

---

* Voyez à la fin de la préface ce tenson et ces couplets sous l'article *Agnès de Bragelongne.*

** Voyez la préface de La Combe.

vécurent : nous en dirons aussi quelques mots.

Doete de Troies, qui se trouve citée dans la chronique du président Fauchet, étoit de la ville dont elle porte le nom. Elle assista, ainsi que son frere Thierry-le-Vaillant, au couronnement du jeune empereur Conrad à Maïence; elle y chanta, disent Pasquier et Fauchet, d'après le roman de Guillaume de Dole, une chanson dont ils ne rapportent que le premier vers, et que Clotilde avoit transcrite entiere. M. de Surville n'en a conservé que le premier couplet *: il prétend qu'elle est bien l'ouvrage de Doete, mais qu'elle en chanta une toute différente au couronnement de l'empereur. Cette chanson du couronnement étoit composée, selon lui, de trois septains, dont il ne cite que deux vers, pour prouver que le mot *roucouler* est de l'antiquité la plus reculée; les voici :

L'aigle, ez cieulx, sans despris, oït dolce palombe
cy-bas roucoulant ses amors. [a]

---

* Voyez à la fin de la préface l'article *Doete de Troies*.

[a] L'aigle, du haut des cieux, entend sans mépris la douce colombe ici-bas roucoulant ses amours.

« Doete, dit M. de Surville, savoit donner à ses rythmes une coupe harmonieuse et réguliere, sans en exclure la variété ; elle faisoit de très heureuses allusions à la mythologie ; à la richesse et au sage enlacement des rimes, elle joint un respect continu pour la césure et la construction, toutes choses absolument étrangeres au regne de S. Louis »... Il n'hésite pas, après cet éloge, à mettre Doete de Troies bien au-dessus de Thibaut, comte de Champagne, qui brilla dans le même temps. A cette occasion, il accuse le président Hénault d'avoir refait le couplet de ce prince qu'on lit à la tête du premier volume des Annales Poétiques. « Le président, dit-il, devoit savoir (entre autres particularités violées) que nul présent du subjonctif alors n'avoit une terminaison masculine, et que sa chansonnette, ressemblât-elle d'ailleurs en tout, comme elle ne ressemble en rien, au style du roi de Navarre, le bout de l'oreille paroîtroit toujours dans ce petit vers, *Finirois mon martyre ;* invraisemblance sauvée en mettant *finiroit* ».

Ce passage ne donnera peut-être pas une grande idée du style et du goût de M. de Sur-

ville; mais il pourra faire penser qu'il se sentoit lui-même assez fort contre la critique, puisqu'il l'appeloit par cette observation sur les poésies qu'il alloit publier.

Marie de France traduisit de l'anglais en français un recueil de fables empruntées d'Ésope, sur une version latine, par l'auteur anglais. Clotilde n'en avoit recueilli que neuf, parceque, disoit-elle, le recueil complet se trouvoit par-tout. M. de Surville n'en cite qu'une, qui est un modele de précision *: il prétend que Marie a été connue de Fauchet et de plusieurs biographes; mais il se plaint de leur obstination à lui contester sa descendance de la race royale des Carlovingiens. Il avoue cependant que Clotilde n'a point osé la garantir, mais il croit en trouver la preuve dans un témoignage de Marie elle-même: c'est une espece de prologue ou d'épilogue que Clotilde plaçoit à la fin du recueil de Marie, mais qui se trouve quelquefois au commencement **. Cette discussion est de

* Voyez à la fin de la préface l'article *Marie de France*.

** Voyez au même lieu.

peu d'importance; ce qui en a davantage c'est la ressemblance du style de Marie à celui de Phedre: elle fait pencher M. de Surville pour l'opinion de M. le Grand, qui soupçonnoit que nos devanciers avoient eu connoissance de ce fabuliste. Il croit aussi que le recueil des fables de Marie n'étoit pas inconnu à La Fontaine, et qu'il l'avoit beaucoup étudié.

Nous voici revenus à SAINTE-DES-PREZ: son principal mérite est de remplir l'intervalle qui sépare Agnès de Bragelongne de Barbe de Verrue dans la chaîne que M. de Surville met sous nos yeux. Sainte-des-Prez mourut à vingt-deux ans: ses productions ne pouvoient donc être fort nombreuses, ni avoir atteint une grande perfection. Clotilde n'avoit conservé d'elle que cinq lays amoureux, dont aucun n'a été transcrit par M. de Surville: c'est à-peu-près tout ce qu'il nous en dit.

Il observe à la fin de cet article que rien n'est plus embrouillé que l'histoire poétique du regne de S. Louis, par la prodigieuse multiplicité des trouveres. « Fauchet, dit-il, en a compté plus de soixante-dix; j'en ai dé-

couvert au moins cent cinquante, que j'ai divisés comme faisoit Clotilde; 1°. les chansonniers, auteurs de lays d'amour purs et simples, comme le comte de Champagne, à la suite duquel on peut en citer huit d'assez bons; 2°. les jongleurs, qui, pour l'ordinaire, improvisoient leurs airs, et qui ne laissent pourtant pas d'en avoir fait de supportables; 3°. les romanciers, c'est-à-dire ceux qui firent des romans en vers de longue haleine: je n'en ai vu que trois dignes à peine d'être lus; 4°. les conteurs, à qui l'on doi nos fabliaux, que M. le Grand a traduits avec tant d'intelligence et d'adresse; 5°. enfin les tensonniers, chansonniers d'un nouveau genre, auteurs de questions d'amour, mais qui, bien que postérieurs, peuvent rentrer dans la classe des autres. J'en donne une liste à-peu-près chronologique, d'après laquelle on pourra consulter Fauchet, Pasquier, les abbés Goujet et Massieu, MM. de Caylus, de Sainte-Palaye, La Ravalliere », etc. Cette liste chronologique est perdue; mais il est important pour la bonne foi de M. de Surville de voir qu'il avoit eu l'intention de la donner.

Barbe de Verrue est la plus étonnante de toutes les femmes poëtes dont nous avons à parler. Sa naissance étoit obscure et même illégitime ; elle ne dut son nom qu'aux bontés du comte de Verrue, qui l'adopta, dans le temps de sa célébrité. Barbe vécut jusqu'à un âge très avancé : elle voyagea beaucoup, et trouva de nombreuses aventures, dont il est inutile d'entretenir nos lecteurs. Son état étoit celui de *troubadouresse;* elle parcouroit les villes et les châteaux, en chantant ses poésies, qui lui procuroient par-tout un bon accueil, et lui acquirent une fortune considérable : elle eut même beaucoup d'amants, quoique sa beauté fût plus piquante que réguliere. M. de Surville lui attribue divers fabliaux, dont les auteurs nous sont inconnus, tels que ceux de *Grisélidis*, de *Guillaume au Faucon*, et d'*Aucassin et Nicolette.* Pour assurer les droits de Barbe sur ces ouvrages, il cite le prologue du dernier, dans lequel elle fait mention des autres *. « Ce n'est point assurément pour les vers, dit-il,

* Voyez à la fin de la préface l'article *Barbe de Verrue.*

que j'ai cité ce prologue, mais comme un morceau très précieux dans les annales des troubadours, qui peuvent revendiquer le fabliau le plus intéressant que l'on connoisse; pour démontrer combien l'ignorance et l'incorrection des copistes français de la langue d'ouï ont défiguré ce petit roman, dont les rimes sont constamment alternatives dans les manuscrits primitifs; enfin pour rendre à leur véritable auteur ceux de Grisélidis et de Guillaume au Faucon, qu'elle n'emprunta de personne. »

Mais de tous les ouvrages que M. de Surville attribue à Barbe, le plus étonnant sans doute devoit être un roman en vers, ou plutôt une espece d'épopée intitulée l'*Orphée gaulois*, ou *Urgélinde et Cyndorix*: ce poëme avoit pour sujet la civilisation des Gaules; le plan en étoit sage et régulier, et la versification beaucoup plus correcte et plus harmonieuse qu'on ne devroit l'attendre de ce siecle, si nous en jugeons par le peu de vers que M. de Surville nous a transmis *. Clotilde avoit recueilli des fragments considérables

* Voyez à la fin de la préface l'article *Barbe de Verrue.*

de cet ouvrage, qui étoit divisé en douze chants, et qui dut, non seulement l'encourager à entrer elle-même dans la carriere, mais l'aider à la parcourir.

Nous ne parlerons pas d'un combat poétique, soutenu par Barbe de Verrue contre quatre trouveres plus jeunes qu'elle, Pierre de Mauclerc, Brunel de Tours, Perrin d'Angecourt, et N. de Lignecourt, qui la déficrent à Soissons, et dont le dernier trouva grace devant elle après la défaite : nous terminerons cet article, déja trop long, par le dernier éloge que M. de Surville donne à Barbe de Verrue. « Ses odes, dit-il, sont étin celantes de verve, mais très obcures aujourd'hui ; la maniere enchanteresse d'Horace respire assez souvent dans ses compositions nombreuses ». Il ne pouvoit mieux appuyer ce rapprochement de Barbe de Verrue et du lyrique latin, que par les stances qu'il rapporte à la suite : on les trouvera à la fin de cette préface *, ainsi que le portrait de la

* Voyez l'article *Barbe de Verrue*.

troubadouresse par elle-même. Le premier de ces morceaux est un chef-d'œuvre de graces et de naïveté.

A Barbe de Verrue succéderent trois jeunes dames ses éleves, Rose de Créquy, N. de Rose, et Rose d'Estrées, qu'elle appeloit communément ses trois Roses. « Elles conserverent le dépôt sacré du goût, dit M. de Surville, à l'époque où sa dépravation sembloit ne pouvoir plus s'accroître; car les regnes des successeurs de S. Louis démentirent les espérances qu'il avoit données sur le perfectionnement de la langue et de la poésie ». Les Mémoires de Clotilde ne contenoient que très peu de vers de ces aimables trouveresses; et M. de Surville n'en cite que quatre, faits par N. de Rose à la louange de Guillaume de Lorris.

Après elles, deux jeunes amies, Claire de Parthenay, et Blanche de Courtenay, formées par N. de Rose, jeterent encore quelque éclat au milieu des ténebres de leur siecle: Clotilde avoit conservé leurs écrits en totalité, mais M. de Surville n'en a rien cité dans sa notice, quoiqu'il vante la pureté de

leur style, la suavité de leur pinceau, et qu'il lèur accorde l'union si rare de la justesse des pensées et de la clarté de l'expression.

Il traite de même les deux disciples de Claire et de Blanche, VICTOIRE DE LA TOUR, et HÉLENE DE GRAMMONT; il leur donne en général beaucoup d'éloges, mais ne nous transmet rien de leurs vers.

AMÉLIE DE MONTENDRE, Lyonnaise, hérita de leurs talents. « La France, dit M. de Surville, muoit alors en quelque sorte, et les geais italiens s'emparoient impunément de ses dépouilles : Amélie fit justice de ces larcins, d'accord avec Richarde Selvaggi, l'objet des amphigouris de Cino de Pistoie. » On desireroit de plus grands détails : il paroît que M. de Surville les avoit donnés, car il nous renvoie à un autre de ses écrits; mais cet écrit est malheureusement perdu, et nous sommes obligés de suivre l'auteur, qui laisse ici assez brusquement Amélie de Montendre pour s'occuper de son écoliere, JUSTINE DE LÉVIS, aïeule de Pulchérie, et bisaïeule de Clotilde de Vallon.

JUSTINE naquit à Crémone : elle étoit fille de N. de Lévis - Perrot de Sasso - Ferrato, branche reconnue de l'illustre maison de Lévis. Elle reçut de bonne heure les leçons de Richarde Selvaggi et d'Amélie de Montendre, qu'elle surpassa bientôt toutes deux. Il paroît qu'elle écrivit d'abord en italien; car sa réputation naissante alarma la vanité de Pétrarque. Justine voulut en prévenir les suites par un sonnet où elle rendit hommage à l'amant de Laure, et qui commençoit par ce vers :

Io vorrei pur drizzar queste mie piume...

Pétrarque y répondit par un autre sonnet très flatteur sur les mêmes rimes, et dont M. de Surville ne cite également que le premier vers :

* La gola, e'l sonno, e l'oziose piume...

Quoi qu'il en soit, Justine de Lévis ne se fia

* Voyez à la fin de la préface la *note sur Justine de Lévis*. Les détails intéressants qu'elle renferme sont venus trop tard à notre connoissance pour que nous pussions en faire usage dans le texte même, dont l'impression étoit déja très avancée.

point aux compliments de Pétrarque. Pour éviter jusqu'à l'apparence de la rivalité avec cet homme célebre, elle céda aux conseils d'Amélie de Montendre, et se décida à ne plus écrire qu'en français. Son premier soin fut d'étudier cette langue, qu'elle ne savoit qu'imparfaitement; et bientôt sa résolution fut affermie par un évènement inattendu, qui devint par ses suites le plus important de sa vie. Nous ne suivrons pas M. de Surville dans tous les détails de cet évènement, qui sont un peu romanesques; on les retrouve, à peu de chose près, dans le récit de Colamor, le troisieme des plaids-d'or de Clotilde *, qui a voulu conserver dans ses vers cette tradition de famille. Justine se promenoit dans une forêt avec deux de ses parentes; elles apperçurent un jeune chevalier endormi. Sa beauté frappa les trois jeunes amies; Justine surtout en reçut une impression qui ne s'effaça jamais. Elle ne put s'empêcher de déposer ses tablettes auprès du bel inconnu, après y avoir écrit quatre vers italiens qui formoient une espece de déclaration : elle s'éloigna en-

* Voyez page 165.

suite avec ses compagnes. On peut juger de l'étonnement du chevalier lorqu'à son réveil il trouva ces tablettes et lut ce qu'elles contenoient. Louis de Puytendre (c'étoit son nom) ne s'occupa plus que de la recherche de l'inconnue: il parcourut inutilement l'Italie entiere; il eut diverses aventures; enfin, au bout de dix-huit mois, il se rendit à un tournois que les Visconti donnerent à Modene à l'empereur Charles de Luxembourg: ce fut là que Puytendre retrouva Justine, qu'il en devint amoureux, qu'il en fut reconnu, et l'épousa. Puytendre étoit un damoisel français riverain du Rhône. Justine n'écrivit plus que dans la langue de son époux: ils cultiverent ensemble la poésie; « lui, dit M. de Surville, dans ces élégies si purement cadencées, en hexametres et pentametres entrelacés; elle, dans ces idylles pleines de verve, dont la richesse surabondante est le défaut le plus saillant. La divine antiquité leur servoit d'unique modele * »... Il fait ensuite un grand éloge

* Voyez à la fin de l'introduction les vers de Justine et de son mari, que nous a conservés M. de Surville.

des productions de ces deux époux ; mais il trouve Justine supérieure encore à Puytendre, qui se laissoit corriger et même embellir par elle, sans jamais en être jaloux. Leur union fut très heureuse ; « Leur vie entiere, dit M. de Surville, fut l'image d'un beau jour. »

Justine de Lévis fut la bisaïeule de Clotilde : mais quoique l'intervalle qui les sépare n'ait point été perdu pour les progrès de la littérature et du goût, il semble offrir une lacune dans cette suite de femmes poëtes qui se succédoient sans interruption depuis Héloïse ; soit que l'héritier de Clotilde n'ait plus trouvé dans ses mémoires des noms dignes d'être cités, soit qu'il fût impatient de s'occuper de son héroïne. Il est assez naturel de supposer à nos lecteurs cette même impatience. C'est donc de Clotilde que nous allons les entretenir : les extraits qui précedent auront servi peut-être à rendre moins invraisemblable la correction, la régularité, le goût, l'harmonie que l'on remarquera dans ses vers ; ce que nous dirons de sa naissance, de son éducation, des amies de sa jeunesse, contribuera de même à expliquer l'étendue

et le bon choix de son érudition, à diminuer la force des objections que tant d'avantages réunis peuvent fournir à la critique.

Marguerite-Éléonore-Clotilde de Vallon-Chalys, depuis Madame de Surville, naquit dans une forêt voisine de Vallon, château délicieux sur la rive gauche de l'Ardêche, dans le bas-Vivarais, vers l'an 1405. Elle dut le jour à Louis-Alphonse-Ferdinand de Vallon, et à la belle Pulchérie de Fay-Collan, son épouse. Ferdinand nous est représenté comme un des preux chevaliers de son temps, mais sans aucun mérite particulier qui le distingue. Il n'en est pas ainsi de Pulchérie; née à Paris, elle y passa neuf ou dix années de son enfance et de sa premiere jeunesse: le goût des lettres, que durent lui inspirer de bonne heure Louis de Puytendre et Justine de Lévis, dont elle étoit la petite-fille, fut cultivé chez elle par le célebre Froissard. Pulchérie ne suivit point, il est vrai, la carriere de la poésie, où son aïeule avoit brillé, mais elle prépara par ses travaux littéraires les succès plus brillants encore que sa fille devoit obtenir. Appelée à l'âge de dix-sept

ou dix-huit ans à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn, elle trouva l'amie la plus tendre dans l'épouse de ce prince, Agnès de Navarre, qui avoit pour les belles-lettres un goût aussi vif que le sien, avec des ressources bien plus étendues pour le satisfaire.

Le palais d'Ortès, où Gaston-Phébus tenoit sa cour, possédoit un trésor bien peu commun dans ce siecle, une bibliotheque: elle étoit composée, dit M. de Surville, de nombreux manuscrits grecs et latins échappés en Afrique à la barbarie des premiers musulmans, transportés en Espagne, où les Maures plus polis les avoient respectés, et devenus la propriété des souverains de la Navarre. Cette bibliotheque s'étoit grossie peu-à-peu des meilleurs ouvrages italiens et de ceux de nos premiers trouveres. Agnès engagea Pulchérie, dont l'écriture étoit fort belle, à transcrire les œuvres choisies d'un très grand nombre de poëtes, et sur-tout des femmes qui avoient cultivé la langue française ou romane depuis Héloïse de Fulbert. Pulchérie s'occupa de ces extraits sous la direction de Froissard son maître, et en com-

posa une *guirlande poétique*, où les chefs-d'œuvre des anciens se trouvoient entourés de ce qui avoit paru de meilleur en France et en Italie. Agnès mourut avant que ce travail fût achevé : Pulchérie, qui s'étoit mariée pendant son séjour à Ortès, obtint la permission de quitter la cour à la mort de sa bienfaitrice, pour suivre son époux en Vivarais ; et Gaston lui permit d'emporter les copies qu'elle avoit faites.

Pulchérie avoit déja deux fils ; mais ce ne fut qu'au bout de dix ans de séjour à Vallon qu'elle donna le jour à Clotilde. Nous ne rapporterons pas les circonstances un peu romanesques de sa naissance, qui lui procurerent une nourrice dont l'histoire est plus romanesque encore ; il suffira de dire qu'aux malheurs communs de la France à cette époque, il se joignit pour madame de Vallon des malheurs particuliers qui la séparerent long-temps de son époux et de ses fils, et ne lui laisserent pour consolation que l'éducation de Clotilde.

Les talents de cette enfant furent très précoces : à peine âgée de onze ans elle traduisit en vers une ode de Pétrarque qui mérita

l'approbation de la célebre Christine de Pisan, femme très estimable par son érudition, quoique poëte assez médiocre. « Déja mourante, dit M. de Surville, elle s'écria après cette lecture : Que de graces ! que d'agrément ! Cette muse naissante effacera son modele ; je lui remets tous mes droits au sceptre de cet Hélicon ». Clotilde, quoique si jeune, parut faire peu de cas de l'héritage ; elle répondit à ceux qui l'en féliciterent : « Si du rhéteur, je ne le peux ; si du poëte, je n'en veux » ; et, pour qu'on ne la soupçonnât plus de vouloir effacer Pétrarque, elle se promit bien de ne plus l'imiter ; elle ne s'attacha plus qu'aux poëtes de l'antiquité qui nous ont laissé les seuls vrais modeles.

Tout concourut alors à développer les dispositions de Clotilde, à féconder son heureux génie. « C'étoit le temps des scenes déplorables qui suivirent la démence de Charles VI : plusieurs familles anciennes et vertueuses se refugioient de toutes les parties de la France, en proie aux déchirements de l'anarchie, dans les provinces riveraines de la Loire et du Rhône, où le jeune dauphin comptoit beaucoup de partisans. Clotilde eut

pour compagnes de son adolescence et de ses premiers travaux des filles charmantes, dont l'esprit et le goût ne contribuèrent pas médiocrement à former le sien propre ; entre autres, Louise d'Effiat, Rose de Beaupuy, Tullie de Royan, mais sur-tout une Italienne adorable qui n'est connue dans ces Mémoires que sous le nom de la belle Rocca. Tullie et Rocca n'ont pu manquer d'avoir part aux premieres œuvres de Clotilde ; au moins est-il certain qu'elle travaillerent souvent en commun ». Nous avons transcrit ce passage entier de M. de Surville, qui a conservé des anecdotes assez piquantes sur cette réunion singuliere de cinq jeunes personnes, toutes jolies, toutes pleines d'esprit, et vivant dans l'amitié la plus parfaite. Les bornes de cette préface ne nous permettent pas de les citer. « On peut juger, dit-il plus bas, combien Clotilde eut à gagner avec de pareilles compagnes... Il est à-peu-près certain qu'elles travaillerent de concert à former cette langue poétique, jusqu'alors étrangere parmi les Français. D'Effiat et Beaupuy, nées dans la capitale, et par conséquent habituées à parler un français plus châtié que celui du temps

de Pulchérie, instruisirent leur amie de l'empire de l'usage sur les locutions, et la mirent en état de juger sainement les écrivains de cette époque bâtarde... Tullie et Rocca étoient de vrais poëtes; et si ni l'une ni l'autre ne paroissent avoir rien laissé pour leur propre compte à l'admiration de la postérité, c'est qu'elles sacrifierent tout au tendre intérêt que leur inspiroit Clotilde. »

Pour qu'il ne manquât rien à cette académie naissante, Jean du Sault, savant distingué, et homme de beaucoup de goût, voulut bien en être l'Aristarque et juger les productions des jeunes amies: aussi est-ce à cette époque de la vie de Clotilde qu'il faut rapporter une grande partie de ses poésies mêlées. Ce fut même alors qu'elle conçut le plan de son poëme de *la Phelypéide*, dont il ne nous reste pas le moindre fragment. Cette époque fut pourtant très fertile en évènements: la mort de Pulchérie, le mariage de Clotilde, plusieurs voyages dans le Vivarais et le Vélay, le départ de Bérenger de Surville pour l'armée, se succéderent en peu d'années: mais Clotilde étoit dans la fleur de l'âge et du génie; encouragée par ses com-

pagnes, elle vouloit sans doute se faire connoître : le desir de la gloire étoit un puissant aiguillon pour elle, joint à ce besoin de produire, qui est le signe d'un vrai talent. Il paroît que cette grande ardeur ne se ralentit que par le mauvais succès de son *héroïde à son époux*, dont nous allons parler après avoir dit un mot de son mariage.

Ce fut en 1421 que Clotilde connut et aima Bérenger de Surville, alors âgé de vingt-deux ans : il étoit beau, bien fait, aimable; Clotilde l'épousa la même année, malgré la perte encore récente de sa mere. Divers morceaux de ce recueil donneront une idée de la violence de sa passion. A peine marié, Bérenger se sépara de son épouse pour aller joindre Charles VII, alors dauphin, au Puy en Vélay. On devine aisément l'effet de cette premiere absence sur le cœur d'une femme passionnée; on en jugera encore mieux par l'héroïde dont nous parlons : nous l'avons placée à la tête de ce recueil. On y trouvera tous les feux de Sapho, qui n'ont rien perdu de leur ardeur pour être devenus légitimes.

On s'étonnera sans doute de trouver un pareil chef-d'œuvre daté de 1422; mais on

devra moins s'étonner qu'il n'ait point été compris de son siecle. M. de Surville, sans donner aucun détail, dit que l'héroïde de son aïeule reçut un indigne accueil au camp même de Charles VII. En effet, la langue de Clotilde, mêlée de beaucoup de mots latins et italiens, devoit être fort obscure pour les chevaliers du dauphin, non moins ignorants que braves. Ce défaut ne devoit pas exister pour les érudits du siecle; mais Alain Chartier, leur coryphée, se déclara contre l'héroïde, et emporta sans doute les voix des autres littérateurs.

La cause éloignée de ce jugement d'Alain se trouve dans une anecdote rapportée par M. de Surville. Un comte Aymar de Poitiers * fit connoissance avec Clotilde, deux jours après qu'elle eut donné son cœur à Berenger. Le comte Aymar n'étoit point aimable: il colportoit et vantoit beaucoup des vers très médiocres de maître Alain; les vers déplurent comme sa personne. Clotilde s'en expliqua très franchement; et il est proba-

* C'est à lui que sont adressés les rondels VII et XI de ce recueil.

ble que le comte, de retour auprès du poëte, lui rendit compte de leur disgrace commune, et lui fit partager son mécontentement.

Au reste, on peut expliquer sans cette anecdote le jugement qu'Alain Chartier porta de l'héroïde, et qu'il publia dans un recueil intitulé *Flour de belle rhétorique*. « Il n'avoit point, dit M. de Surville, ni le goût assez sûr, ni l'esprit assez vrai, ni le sentiment assez vif pour apprécier un tel ouvrage, tout-à-fait étranger aux platitudes impertinentes, aux subtilités métaphysiques, aux ridicules descriptions qui remplissoient alors la plupart des pieces amoureuses ». Quoi qu'il en soit, Alain eut l'imprudence d'écrire, entre autre sottises, que l'auteur de l'héroïde n'auroit jamais l'air de la cour. Clotilde fut piquée d'un jugement qu'elle auroit mieux fait de mépriser. Elle répondit au docteur par un de ces rondeaux déclinatifs, dont il se disoit l'inventeur, et dont elle avoit toujours méprisé la difficulté puérile. Ce rondeau *, le premier de ceux que nous publions, peut être regardé comme un chef-d'œuvre: Clo-

* Voyez page 97.

tilde n'y borna pas sa vengeance *; mais la critique du docteur et l'influence qu'elle eut sur la cour l'avoient profondément affectée. Elle fut prête un moment à renoncer à son propre goût pour imiter encore les poëtes de l'Italie : Tullie et Rocca l'en empêcherent ; mais il paroît qu'elle se résolut dès-lors à travailler pour la postérité plutôt que pour son siecle, et s'attacha principalement à de grands ouvrages faits pour intéresser dans tous les temps.

Voilà du moins ce qu'il est permis de conjecturer d'après les dates des morceaux qui nous restent, et en rapprochant divers passages des manuscrits de M. de Surville ; car il n'avoit pas encore rédigé la vie de Clotilde, et ne nous a transmis que des extraits de ses matériaux. Il se plaint lui-même que des huit livres qui composoient les Mémoires de son aïeule, trois étoient déja perdus : ils se rapportoient précisément à l'époque où nous sommes parvenus ; époque dont M. de Sur-

* Voyez trois autres rondeaux contre Alain Chartier, le Dialogue entre Apollon et Clotilde, et l'Épître à Marguerite d'Écosse.

ville ne nous a laissé qu'une esquisse très légere, tracée d'après quelques fragments de Jeanne de Vallon, femme intéressante, dont nous parlerons plus bas, et qui auroit publié les poésies de Clotilde vers le milieu du dix-septieme siecle, si la mort n'avoit interrompu ses travaux.

Ce fut pendant les sept années de son union avec Bérenger de Surville que Clotilde refondit son grand poëme, qu'elle avoit commencé sous le titre de Lygdamir, dans le vaste plan de la Phélypéide; ce fut pendant ce même temps, le plus heureux de sa vie, qu'elle entreprit son roman héroïque et pastoral du *Châtel d'amour*, d'où sont tirés les stances et les triolets que nous publions *. Elle avoit conçu l'idée de cet ouvrage dans un voyage au Puy en Vélay par les sources de la Loire; Tullie et Rocca l'accompagnoient. Leur séjour au Puy fut marqué par des fêtes galantes et guerrieres; et la plus brillante de toutes fournit à Clotilde l'occasion de déférer à l'aimable Rocca le prix de la beauté. Ces détails sont empruntés d'un discours de

* Voyez pages 199 et 205.

Jeanne de Vallon, qui nous a transmis le rondeau dans lequel Clotilde rendoit hommage aux charmes de son amie, et qu'on peut lire à la fin de cette introduction.

Jeanne avoit sans doute puisé ces faits dans le cinquieme livre des Mémoires, le premier de ceux dont M. de Surville regrette la perte. Le sixieme, également perdu, devoit renfermer, dit-il, l'histoire des premiers malheurs de Clotilde : le plus grand fut la mort de son époux Bérenger, victime de son courage et de son patriotisme, dans une expédition hasardeuse qu'il osa tenter pendant le siege d'Orléans. Il ne laissoit pour consolation à Clotilde qu'un fils unique encore en bas âge: des amies de l'intéressante veuve, il ne lui restoit plus que Tullie et Rocca; Rose de Beaupuy s'étoit retirée dans un cloître après la mort du jeune de Liviers son amant; Louise d'Effiat avoit épousé le vicomte de Loire. Tullie et Rocca se séparerent même bientôt de leur amie : Tullie, appelée à Constantinople par les Paléologues, dont elle étoit l'alliée, périt au sac de cette capitale ; Rocca alla mourir à Venise, sans qu'on nous ap-

prenne ni les causes de son départ, ni les circonstances de sa mort.

Clotilde, accablée de tant de pertes, isolée dans le Vivarais, et moins capable sans doute de produire que de recueillir et de corriger, dut commencer à cette époque les Mémoires dont nous parlons, et dont les premiers livres contenoient l'histoire de l'ancienne poésie française : elle s'occupa aussi de revoir ses premiers ouvrages, travail qu'elle continua toute sa vie, et qui peut expliquer leur perfection. Elle songea en même temps à former des éleves. Sophie de Lyonne et Juliette de Vivarez sont les premieres que cite M. de Surville; elles étoient même connues de Clotilde avant la mort de Bérenger. Sophie étoit fille d'un seigneur champenois; Juliette n'étoit qu'une bergere obscure que Clotilde avoit rencontrée, dans les montagnes voisines de sa terre de Vessaux, et dont elle cultiva les dispositions heureuses. Sophie et Juliette se lierent bientôt de la plus étroite amitié; elles consolerent pendant quelque temps Clotilde de ses pertes; elles l'aiderent dans l'éducation de Jean de Surville, son fils: mais des passions

malheureuses, que la religion seule pouvoit vaincre, et dont l'objet leur étoit peut-être commun, arracherent encore ces deux amies à leur protectrice; elles se retirerent ensemble à l'abbaye de Villedieu.

Il est à croire que Clotilde, trompée, comme on l'a vu, dans l'espoir de ses premiers succès, privée successivement de tous les objets sur lesquels son affection s'étoit portée, retirée enfin dans sa province avec le dessein de n'en pas sortir, seroit demeurée tout-à-fait inconnue à son siecle, si une réunion de circonstances assez singulieres ne lui avoient donné un moment de célébrité. Deux évènements principaux y contribuerent, le mariage du dauphin, Louis, avec Marguerite d'Ecosse, et le retour de Charles d'Orléans, prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt.

Le duc d'Orléans, graces aux recherches assez récentes de l'abbé Sallier, est aujourd'hui connu de tous les littérateurs pour l'un des meilleurs poëtes de son siecle. Nous parlerons ailleurs de l'étonnant oubli qui enveloppa si long-temps ses poésies. Ce prince, pendant vingt-cinq ans de captivité sur les

bords de la Tamise, se consola par le commerce des muses de la longue durée de ses malheurs. Deux jeunes Écossaises, Céphyse de Queensburn et sa sœur Camille, transplantées fort jeunes dans le comté de Kent, se trouverent à portée de connoître les chansons de Charles, qui s'étoit aussi exercé dans la langue anglaise, toute barbare qu'elle étoit alors. Céphyse et Camille, toutes deux fort sensibles aux charmes de la poésie, rechercherent la société du prince. Il encouragea leurs talents, les aida de ses conseils, et sur-tout leur donna celui de s'essayer plutôt dans la langue romane ou française, déja plus cultivée, et sur-tout plus douce que l'idiôme de leur pays. Charles trouva dans les deux sœurs des éleves très dociles.

Dans le même temps, et même plutôt, le duc d'Orléans étoit entré en correspondance avec Marguerite d'Écosse, et cultivoit ses talents et son goût. On prétend qu'il eut quelque part au mariage de cette princesse avec le dauphin, qui se fit peu de temps après. Quelle meilleure occasion Charles pouvoit-il espérer de développer les dispositions de ses jeunes éleves, en les familiarisant avec la

langue qu'il leur avoit fait adopter? Marguerite alloit vivre en France et tenir le second rang à la cour : Charles lui recommanda Céphyse et Camille, et Marguerite se les attacha en qualité de filles d'honneur.

Cependant si les espérances du duc d'Orléans se réaliserent, il en fut redevable à des causes qu'il ne soupçonnoit pas, et qu'il auroit encore moins devinées, s'il avoit connu la cour de Charles VII. « Les pas rapides vers la perfection qu'avoit annoncés le regne heureux de Charles V, dit M. de Surville, paroissoient depuis cinquante ans être devenus rétrogrades ; l'intrigue et l'effronterie distribuoient les rangs sur le Parnasse comme à la cour : dans toute l'étendue de l'empire français les vers agréables de Charles d'Orléans n'étoient peut-être connus que de Clotilde ». Clotilde seule étoit restée fidele à la raison et au goût; mais elle-même étoit ignorée. Quel évènement la feroit connoître? comment les deux Ecossaises pourroient-elles s'en rapprocher? Alain Chartier, dont les premieres critiques avoient déterminé madame de Surville à demeurer obscure, étoit destiné à la faire

reparoître sur la scene avec éclat, par un nouvel effort qu'il tenta pour l'en bannir.

On n'a point oublié le jugement de maître Alain sur l'héroïde de Clotilde, ni la maniere dont elle s'en vengea. « Ce prétendu docteur universel, dit M. de Surville, aspira réellement à la malheureuse réputation du fameux Alain de Lille, son ridicule devancier, et renchérit même d'extravagance et de mauvais goût sur ce vieux érudit du treizieme siecle, puisqu'il osa mettre en vers durs la prose barbare du Belge, et réduire en poëme son traité burlesque sur les Ailes des chérubins ». Clotilde, qu'il avoit irritée, affecta alors de le confondre avec le théologien qu'il imitoit; les ouvrages des deux Alains devinrent l'objet continuel de ses plaisanteries *: elle interpola même le nom de Chartier dans plusieurs écrits de sa jeunesse; mais il paroît que les ouvrages de Clotilde étant alors un secret entre elle et ses amis, le docteur ne fut point atteint de ses épigrammes.

* Voyez les rondeaux, pages 119 et 129, sur les Ailes des chérubins et le feu d'enfer.

Les choses en étoient là lorsque la dauphine arriva en France. Alain fut chargé de la complimenter : la laideur de ce savant est fameuse ; mais on sait aussi que Marguerite n'y prit pas garde et l'honora du plus gracieux accueil. Les nouvelles filles d'honneur ne lui furent pas aussi favorables ; Alain leur parut un pédant très ridicule ; Camille osa s'en moquer dans un apologue intitulé le *Singe rhéteur*. La dauphine le désapprouva, quoiqu'elle eût la bonne foi d'en rire : mais, peu de temps après, Alain eut l'imprudence de publier une mauvaise version des Nuits attiques d'Aulu-Gelle, et d'attaquer Clotilde dans sa préface : madame de Surville répondit encore par un rondeau déclinatif *; et, pour le malheur d'Alain, la vicomtesse de Loire (Louise d'Effiat) se trouvoit alors à la cour. Le rondeau de Clotilde, rendu public par son amie, frappa de mort l'ouvrage d'Alain. Le succès de cette bagatelle engagea madame de Loire à en nommer l'auteur : comme elle jouissoit de quelque crédit auprès de la reine, et que

* Voyez page 113.

la dauphine la distingua bientôt, elle leur communiqua plusieurs des écrits de Clotilde; et c'est ainsi que sa réputation se trouva établie tout-à-coup de la maniere la plus brillante.

Ce qui l'augmenta encore, ce qui procura enfin à Clotilde un prix digne de ses travaux, ce fut le retour de Charles d'Orléans, rendu peu de temps après à sa patrie: on sait qu'il dut sa délivrance à la générosité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Clotilde, au nom des Muses, adressa un remerciement solennel * à ce prince, qui réparoit ainsi, en quelque sorte, les crimes de son pere et ses propres torts. Le duc d'Orléans fut doublement satisfait de la démarche de Clotilde: il engagea ses éleves à partir incessamment pour aller la remercier en son nom, se former à son école; et sur-tout il les chargea de ne rien négliger pour la ramener avec elles. La vicomtesse de Loire devant être du voyage, Marguerite lui remit une lettre de sa propre main, dans laquelle elle sommoit aussi Clo-

* Ce morceau est perdu.

tilde de venir recevoir, sur un théâtre plus digne de la posséder, la récompense due à son génie et à ses talents.

M. de Surville, dont nous avons copié ces détails presque mot à mot, raconte fort au long le voyage de madame de Loire et des deux Ecossaises, leur séjour à Lyon avec Clotilde, leurs voyages en Vivarais, et l'histoire même de Céphyse et de Camille; car c'est dans la notice qui leur est consacrée que tous ces faits se trouvent rassemblés. Il nous est impossible de la copier, ni même de l'extraire avec quelque étendue; nous dirons simplement que ce fut là la derniere époque heureuse de la vie de Clotilde. Le plaisir de revoir sa chere Louise d'Effiat, celui d'acquérir deux jeunes amies dont elle se plut à former les talents, les distractions agréables qu'elle trouva dans les courses qu'elles firent ensemble, le bonheur de porter toutes ces consolations, tous ces plaisirs aux deux intéressantes recluses de l'abbaye de Villedieu, Sophie et Juliette; toutes ces jouissances, qui continuerent ou se renouvelerent pendant quelques années, durent adoucir en elle le souvenir de ses pertes, et répandre un charme bien doux sur son existence. Ce fut encore

à cette époque qu'elle unit son fils unique à une épouse charmante, Héloïse de Goyon de Vergy, qui, joignant les dons de l'esprit à ceux de la beauté, devint l'amie des éleves de Clotilde, et sur-tout de l'aimable Camille, qui donna son nom à son premier enfant. Cependant, soit que le premier attrait de la renommée fût extrêmement affoibli chez Clotilde, soit que son cœur, véritablement flétri par ses premieres pertes, ne fût plus capable de s'ouvrir à un bonheur trop brillant, ni de goûter une joie bruyante, rien ne put la décider à se rendre à l'invitation flatteuse de Marguerite et de Charles d'Orléans; elle résista aux pressantes sollicitations de ses éleves et de son amie. Il paroît, d'après ce que dit M. de Surville, que les intrigues de la cour l'effrayoient, et qu'elle étoit encore importunée du reste d'éclat qu'y conservoit Alain Chartier. Elle adressa donc à Marguerite d'Ecosse une épître en vers de dix syllabes, que l'on trouvera dans ce recueil *, et dans laquelle elle s'excuse d'accepter ses offres. On verra qu'elle y parle beaucoup d'Alain Chartier, et que, sous les couleurs de l'apologie

* Voyez page 209.

et de l'hommage, elle le tourne encore en ridicule avec autant de finesse que de malignité. Alain le sentit, et fut assez mal-adroit pour s'en plaindre : mais le temps de son crédit étoit passé ; Céphyse plaida la cause de son amie avec tant de zele, qu'elle obtint d'aller porter elle-même à Clotilde le prix que la dauphine destinoit à ses talents ; c'étoit une couronne de laurier artificiel surmontée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, deux à deux entrelacées, avec cette devise, aussi flatteuse que conforme au goût du siecle, *Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon:* on a vu que Clotilde s'appeloit aussi Marguerite.

Il paroît que M. de Surville n'a eu que très peu de renseignements sur les faits postérieurs à cette époque, et que les mémoires de Clotilde lui ont manqué tout à fait, car il ne nous apprend plus que très peu de chose sur le reste de son histoire.

Nous voyons d'abord qu'elle n'avoit que quarante ans à la naissance de sa petite-fille Camille, qui se rapporte au temps où nous venons de parvenir. Les deux Ecossaises s'étant mariées, l'une à un chevalier français

nommé Sainthré, et l'autre à un Anglais, du nom de Richemond, Clotilde eut encore le malheur de perdre sa belle-fille chérie, Héloïse de Vergy, qui mourut en 1468. Elle n'eut plus alors de consolation que dans la sociétéde sa petite-fille Camille, qui ne l'abandonna jamais, et renonça pour elle au mariage. Camille mourut à quarante-cinq ans. A cette affreuse privation, madame de Surville, qui étoit plus qu'octogénaire, essaya d'aller respirer pour la derniere fois l'air pur des lieux de sa naissance : deux enfants de son petit-fils, élevés par Camille, l'accompagnerent à Vallon, où elle fut accueillie avec transport par Louise d'Agoult, sa niece. Ce fut là qu'elle apprit la nouvelle de la victoire de Fournoue, et qu'elle écrivit son chant royal à Charles VIII, que l'on trouvera dans ce volume, et dont l'essor, vraiment lyrique, est peut-être aussi étonnant que la correction. Depuis cette époque, il paroît qu'elle n'a plus rien écrit : elle avoit plus de quatre-vingt-dix ans; M. de Surville nous dit cependant qu'elle s'occupa encore à corriger ses ouvrages, et notamment un poëme de la nature, dont il ne reste presque plus rien. La date de

sa mort est incertaine ; on sait seulement qu'elle mourut à Vessaux, et qu'elle y fut inhumée dans la même tombe qui renfermoit déja les cendres de son fils, d'Héloïse, et de Camille.

Pour completter en quelque sorte ce précis de l'histoire de notre poëte, il faudroit peut-être donner ici une notice de ses ouvrages, et parler avec quelque détail des éleves qu'elle forma. Nous avons déja cité son poëme de la Phélypéide, son roman du Châtel-d'amour, et ses mémoires, qui sont perdus en totalité ; ce volume contient tout ce qui reste de ses poésies détachées. Si elle a écrit d'autres ouvrages, ils nous sont tout-à-fait inconnus. Quant aux éleves de Clotilde, après Sophie de Lyonne, Juliette de Vivarez, et les deux Ecossaises, nous pourrions nommer encore Louis de Royan, neveu de Tullie, Jeanne Flore, son amante, et Celinde Millaflor. M. de Surville parle même de quelques autres femmes, non pas éleves de Clotilde, mais dont elle put connoître les écrits, et qui continuent la suite de nos poëtes jusqu'à Marot, qui naquit en 1495, l'année

même où Clotilde écrivoit son chant royal. Du nombre de ces femmes sont Marguerite d'Autriche, Eliza ou Louise Thibault, les dames Le Monnier et d'Entraigues. Nous pourrions extraire des papiers de M. de Surville quelques particularités sur ces poëtes et sur leurs ouvrages, tels que le roman de la belle Rosemonde et du preux chevalier Andro, qu'il attribue à Jeanne Flore, et un poëme héroïque de Camille de Richemond; mais cette préface n'est déja que trop longue, et nous serons même forcés de resserrer autant qu'il sera possible la discussion qui doit la terminer.

On a vu, dans la suite de faits qui précedent, comment M. de Surville avoit cherché à prévenir les objections que pouvoient fournir, contre l'authenticité des productions de son aïeule, la correction même de sa langue, la régularité de sa versification, la délicatesse de son goût. Mais, en supposant la critique satisfaite, ou du moins désarmée sur cet article, par la découverte des femmes poëtes qui précéderent Clotilde, par les singuliers avantages de son éducation, par le hasard égale-

ment heureux qui lui donna des compagnes dignes de la seconder, il restoit encore à vaincre une difficulté puissante; il falloit répondre à la question déja indiquée plus haut: Comment Clotilde est-elle restée inconnue à son siecle? pourquoi aucun écrivain de son temps n'a-t-il prononcé son nom? Ce que nous avons observé du mauvais succès de ses ouvrages, l'inimitié d'Alain Chartier, sa retraite à Vessaux, et la circonstance bien remarquable que depuis l'âge de quarante ans, époque où elle reçut l'hommage de Marguerite d'Ecosse, elle sembla se plaire dans l'obscurité; toutes ces raisons, dis-je, seroient propres à affoiblir l'objection. Cependant M. de Surville n'a point songé à en faire usage, parcequ'il avoit à opposer à l'invraisemblance d'un fait contesté, la vérité bien connue d'un autre fait qui n'est pas moins invraisemblable.

Charles, duc d'Orléans, *oncle de* Charles VII, *pere de* Louis XII, cultiva la poésie dans le même siecle que Clotilde, et comme elle il éprouva l'indifférence et l'oubli de ses contemporains. « Qu'on en cite un seul, dit M. de Surville, qui lui ait donné le moindre

éloge (comme poëte), qui ait seulement écrit son nom! S'il en est un qui pût l'avoir fait, c'est sans contredit l'honnête Martial de Paris, surnommé d'Auvergne, poëte instruit, modeste, et très capable d'en avoir senti le prix. Il ne l'a point osé, me dira-t-on, dans la crainte de faire un reproche indiscret au monarque, dont l'apathique indifférence abandonnoit cet illustre prisonnier... Quelle excuse! Martial ne survécut-il pas à Charles VII, dont le successeur dénaturé se plaisoit à décrier la mémoire d'ailleurs honorable?... Le hasard, le pur hasard, fit tomber ses manuscrits (trois siecles après) entre les mains de feu M. l'abbé Sallier, qui les jugea dignes d'échapper à la poussiere de la bibliotheque du roi. Ni Boileau, qui prodigue à Villon son encens erroné, ni Ronsard, ni du Bellay, ni Marot, chargé par François Ier de rectifier et de mettre en lumiere les œuvres éparses de Villon, n'ont connu les écrits du pere de Louis XII, quoiqu'il fût l'Horace des Gaules et *le premier prince du sang.* »

Après un pareil rapprochement, M. de Surville est peut-être excusable de trouver étrange que l'on s'étonne de l'obscurité qui

a couvert si long-temps la réputation d'une femme retirée au fond de sa province, et que son talent seul auroit pu faire remarquer. Clotilde n'a point à se plaindre d'un oubli qu'elle partage avec un prince du sang royal: quel intérêt pouvoit-elle inspirer lorsqu'on le négligeoit? et comment auroit-on pensé depuis à recueillir ses ouvrages, puisqu'un demi-siecle après la mort de Charles d'Orléans, François Ier, *successeur de son fils*, s'occupoit des œuvres de Villon, sans songer à celles de son grand-oncle; ce qui ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'il ne les connoissoit pas?

Il s'en est peu fallu cependant que les poésies de Clotilde n'aient vu le jour avant celles du pere de Louis XII. Jeanne de Vallon, qui appartenoit à la même famille que notre poëte, et qui épousa Jacques de Surville, son cinquieme descendant, prépara dans le dix-septieme siecle une édition de ceux de ses ouvrages qu'elle avoit pu recouvrer: elle fut dirigée dans ce travail par son beau-pere, Jean de Surville, qui joignoit à une vaste érudition beaucoup d'esprit et de goût. Jeanne se permit de faire sous ses yeux, dans les poésies de Clotilde, des corrections dont

nous parlerons bientôt. La préface qu'elle devoit mettre à la tête de son recueil existe encore ; mais nous n'avons plus quelques autres morceaux, où elle avoit rassemblé différents faits relatifs à la vie de Clotilde, et qui ont servi à M. de Surville à suppléer, en quelque maniere, aux livres des mémoires qui lui manquoient. Jeanne mourut d'un cancer au sein avant d'avoir achevé son entreprise. Pendant les derniers mois de sa maladie, on lui déroba même les matériaux de son travail, que cette précaution de l'amitié, peut-être cruelle, a dû rendre plus imparfait. Rien n'est plus touchant que la maniere dont elle s'exprime sur ce sujet à la fin de sa préface, où elle parle de sa mort prochaine avec une mélancolie mêlée de résignation. Il paroît qu'après la mort de Jeanne son projet fut abandonné; et cela nè peut surprendre que ceux qui ne connoîtroient pas quelles étoient, sous Louis XIII et Louis XIV, les mœurs et les goûts de la noblesse de province, cantonnée dans ses châteaux. *

* M. de Surville a cependant prétendu que Voltaire avoit eu connoissance des manuscrits de Clotilde, et qu'il avoit pris l'idée de ses *Trois Manieres* dans le conte des

Malgré tout ce qu'on vient de lire en faveur de l'authenticité de nos poésies, nous ne nous dissimulons pas que les objections les plus fortes subsistent encore : elles sont les plus fortes, parcequ'elles naissent de l'ouvrage même ; elles subsistent encore, parcequ'on ne pourroit les réfuter victorieusement que par l'exhibition des originaux perdus. M. de Surville auroit démontré, dit-il, « qu'aucun des mots dont Clotilde s'est servie ne fut inventé postérieurement à Louis XII, ou que du moins tous appartiennent, soit au latin, à l'italien, à l'espagnol, ou à l'idiôme languedocien, romance primitive des Gaules » ; il auroit démontré « que les tours de Clotilde sont modelés généralement sur ceux de son

---

Trois Plaids d'or. Cette supposition ne nous paroît pas absolument nécessaire ; il se peut que Clotilde elle-même ait emprunté le plan de son ouvrage de quelque fabliau plus ancien, que Voltaire peut avoir connu. Les *Plaidoieries d'amour* sont tout-à-fait dans le goût de nos anciens trouveres, et nous croyons au contraire qu'on n'en trouve aucun modele dans l'antiquité. La reine Zulinde, toute romanesque qu'elle paroîtra, nous semble bien mieux faite que l'archonte Eudamas pour présider un tribunal de ce genre.

idiôme natal, et qu'en écrivant dans une langue non fixée, mais dont elle prévoyoit la fortune, elle put, à force d'analyse et de combinaison, deviner le génie qui lui étoit propre, et en tirer toutes les nuances que l'on remarque dans ses écrits ». Cette démonstration est au-dessus de nos forces. Les tours de phrase de Clotilde ne sont pas, il est vrai, ce qui nous étonne le plus; ils rappellent les constructions latines, dont le français ne s'est dégagé que beaucoup plus tard : nous avons même remarqué quelques phrases qu'il nous paroît impossible d'avoir conçues de notre temps, et nous l'avons observé dans les notes. L'emploi des mots purement latins pourroit aussi se justifier, du moins pour la plus grande partie. Les dictionnaires du vieux langage sont pleins de mots pareils, dont nous ne nous servons plus; et Clotilde écrivoit à une époque et dans un esprit qui lui permettoient également de puiser à volonté dans la langue latine. Il y a plus; en feuilletant Borel et La Combe, nous y avons trouvé des termes de ce genre, que tous les deux donnent comme surannés, et qui passent aujourd'hui pour

très modernes, quoique le dictionnaire de La Combe ne date pas d'un demi-siecle; tant est grande la mobilité de l'usage dans ce qui regarde les mots! De ce nombre nous citerons *incarcération*, *insurrection*, *nubileux*, *instable*, *orbiculaire*, *lénifier*, *dulcifier*, *édifier*, *édificateur*, *édulcorer*, *élabourer* (élaborer), *émulateur*, *endoctriner*, *exacteur*, *exaspérer*, *expatriation*, *explorer*, *détraction* (médisance), *détresse*, *dilapider*, *etc.*; tous mots pris au hasard sous un petit nombre de lettres, et dont quelques uns ne sont rentrés dans la langue parlée que depuis la révolution. Nous ne doutons pas qu'il ne fût aisé d'en découvrir beaucoup d'autres, si l'on pouvoit donner le temps nécessaire à ce travail: nous pouvons assurer du moins qu'on n'en trouvera aucun dans Clotilde, qui porte une couleur aussi moderne que ceux que nous venons de citer, et dont un seul peut-être (*incarcération*, *nubileux*, *dilapider*) auroit suffi à la critique pour crier à la supposition.

Mais nous n'insisterons pas sur cet avantage, parceque Jeanne de Vallon, qui vivoit dans le dix-septieme siecle, convient elle-

même qu'elle s'est permis de faire à cet égard quelques corrections aux œuvres de sa parente. — Voici ce qu'elle en dit, après avoir parlé des secours qu'elle dut à son beau-pere: « Il n'a pu tenir ainsi que moi contre l'usage de certaines locutions que la distance des temps rendoit insignificatives pour le nôtre. Par son conseil et sous ses yeux, je les ai remplacées avec autant d'exactitude que de circonspection, par synonymes choisis dans les œuvres même de Clotilde, ou *par termes, créés moins que renouvelés depuis* ». Cet aveu de Jeanne suffira peut-être pour expliquer tout ce qu'on trouvera d'étonnant dans la langue de notre poëte, par rapport au siecle où elle a vécu.

Il reste une derniere difficulté qui paroît presque insurmontable: la régularité de la versification, et sur-tout l'entrelacement toujours observé des rimes masculines et féminines; regle que Marot semble n'avoir point connue, puisqu'il ne s'y conforma jamais. La Combe, dans la préface du second volume de son Dictionnaire du vieux langage, remarque cependant que le roi de Navarre, contemporain de S. Louis, fut *le premier*

qui entreméla les deux sortes de rimes: il en donne un exemple dans la fameuse chanson de ce prince, *Las! si j'avois pouvoir d'oublier*, qu'on a insérée dans divers recueils. Cela prouveroit que l'on avoit reconnu dès-lors le charme que l'entrelacement des rimes ajoute à notre versification. On le retrouve aussi dans quelques chansons provençales du douzieme siecle, citées par le même auteur; ce qui s'accorde fort bien avec l'assertion de M. de Surville, au sujet de Barbe de Verrue, « que les rimes du fabliau d'Aucassin et Nicolette étoient constamment alternatives dans les manuscrits primitifs, et que les copistes de la langue d'ouï les défigurerent ». Enfin parmi les poëtes dont La Combe rapporte des fragments, il en est deux qui appartiennent au siecle de Clotilde, Henri de Croie, et Jean Molinet, qui paroissent s'être toujours conformés à cette regle, oubliée depuis; car elle n'est pas violée une seule fois dans le virelai et les deux chansons de Henri de Croie, non plus que dans les vers de Molinet. Il est vrai que les autres poëtes de ce temps, et Charles d'Orléans lui-même, ont souvent entremêlé les rimes, sans

égard au genre: mais qu'en faudroit-il conclure? que la regle dont nous parlons étoit inconnue? comme précepte, sans doute; mais non pas comme conseil, puisqu'on en trouve des exemples dans les poésies du roi de Navarre et des premiers troubadours. Si l'on convient de ce fait (et il seroit difficile de le détruire), quelle invraisemblance restera-t-il à supposer que Clotilde, avec une oreille aussi délicate, un sentiment aussi sûr de l'harmonie, ait voulu la premiere changer le conseil en précepte: elle dont l'idiôme natal étoit cette *langue d'oc*, cette romance provençale, dont les auteurs l'avoient observé le plus constamment; elle enfin qui annonce si positivement, dans son épître à Rocca *, la loi qu'elle s'est imposée? On ne l'a point suivie après elle: mais qui doit s'en étonner, puisque ses écrits demeurerent inconnus?

Si l'éditeur de ce recueil étoit plus versé dans l'étude de notre ancienne poésie, si ses occupations lui permettoient d'y consacrer plus de temps, il parviendroit sans doute à fortifier ses conjectures par de nouvelles

* Voyez page 29.

preuves. Quoi qu'il en soit, les poésies de Clotilde existent; et, quelques raisons que l'on puisse alléguer contre leur authenticité, nous demanderons qu'on explique leur existence d'une maniere plus vraisemblable.

Si Clotilde n'a point écrit les poésies qui portent son nom, quel en est l'auteur? Sera-ce M. de Surville, qui en étoit propriétaire? mais nous avons vu que ses productions portoient un caractere tout différent de celles de son aïeule; qu'elles avoient des défauts tout opposés. La naïveté, la vérité des sentiments, la propriété des expressions, l'excellent choix des épithetes, la liaison toujours naturelle des idées, beaucoup d'adresse dans les transitions; voilà ce qui frappe le plus dans les poésies de Clotilde : et dans tout ce qui nous reste de son héritier, on remarque un style emphatique, des sentiments exagérés, des expressions souvent bizarres, des épithetes mal choisies, et sur-tout l'incohérence la plus choquante dans les idées, une ignorance totale de l'art des transitions. On a pu en appercevoir quelque chose dans les passages que nous avons cités; et il seroit facile d'en multiplier les preuves, si nous n'étions rete-

nus par la crainte de fatiguer et d'ennuyer nos lecteurs. C'est bien assez du pénible travail auquel il a fallu nous soumettre nous-mêmes, pour établir un peu d'ordre dans l'extrait des matériaux incohérents qu'on nous a transmis. Comment s'imaginer d'ailleurs que vers la fin du dix-huitieme siecle, un homme se soit amusé à feindre des querelles littéraires entre les écrivains du regne de Charles VII? à tourner Alain Chartier en ridicule, non pas en passant, mais à plusieurs reprises, dans une poétique qui sembleroit faite exprès, et dans ces rondeaux déclinatifs assujettis aux regles les plus difficiles et les plus bizarres? Comment supposer qu'au bout de trois siecles, il se seroit animé pour les victoires de Charles VIII de ce noble et poétique enthousiasme qui respire dans le chant royal sur la bataille de Fournoue? Comment croire qu'il se seroit donné la peine d'imaginer une suite de faits et d'êtres chimériques (tels que l'on devroit supposer alors les femmes poëtes qu'il nous cite et toute leur histoire) dans la seule vue de justifier l'authenticité d'un très petit recueil de vers?... Un seul motif pouvoit l'y engager peut-être,

le desir d'usurper une réputation brillante sous le nom de Clotilde, pour se l'approprier après le succès. Mais avec le talent que ce recueil suppose, quel besoin auroit-il eu de recourir à cet artifice? qui auroit pu l'empêcher d'écrire dans sa propre langue et sous son nom?... le desir de la singularité, la prédilection pour le vieux langage, l'espoir de trouver plus d'indulgence de la part de ses lecteurs, en donnant ses poésies sous le nom d'une femme, et de la part des autres auteurs, en supposant cette femme morte depuis trois siecles?... Ces raisons ne sont pas sans vraisemblance; mais alors je demanderai comment cet homme, qui auroit tant fait pour obtenir un peu de gloire, y auroit renoncé pour jamais deux heures avant de mourir? Car il ne faut pas oublier cette lettre qu'il écrivoit à son épouse, dans ces moments où l'on ne ment plus, et où il ne parle que des *œuvres immortelles de Clotilde*, du *fruit* de *ses recherches*, qu'il veut conserver à la postérité. Et que dirons-nous des passages mêmes de ces poésies, des morceaux entiers qu'il semble qu'une femme seule puisse avoir écrits? que dira-t-on de l'héroïde à

Bérenger, de plusieurs rondeaux, des fragments d'épîtres, des *verselets à mon premier né*, où l'amante, l'épouse passionnée, et la mere la plus tendre parlent un langage que l'on chercheroit en vain dans un autre poëte avec la même vérité? Que l'on compare seulement les *verselets* à la fameuse romance *Dors, mon enfant*, et que l'on prononce. Soyons justes: si les preuves matérielles, tirées du style et de la versification, déposent contre l'authenticité des poésies de Clotilde, les preuves morales sont entièrement en sa faveur. On pourroit ajouter ici un mot de Jean-Jacques: Si c'est une fable poétique, *l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.*

Mais si M. de Surville n'est point l'auteur de ces poésies, comme il l'a déclaré en mourant, à quel autre moderne pourra-t-on les attribuer? Si un autre les avoit écrites, comment M. de Surville en seroit-il resté l'unique dépositaire? comment auroit-on choisi dans sa famille l'auteur supposé? pourquoi le véritable auteur ne se nommeroit-il pas? Il me semble que ces questions resteront toujours sans réponse.

On nous demandera peut-être à présent si, à l'exemple de Jeanne de Vallon, M. de Surville ne s'est pas permis de toucher aux œuvres de son aïeule. C'est ce que nous n'oserons nier; nous croyons même que s'il l'a fait, il n'a pas suivi la marche de Jeanne: nous avons lieu de penser qu'au lieu de chercher à éclaircir les passages les plus obscurs, il en a quelquefois altéré de fort simples. Il s'y crut obligé peut-être, après avoir perdu ses manuscrits originaux, brûlés à Viviers, afin d'assurer l'authenticité de ses copies. Nous craignons qu'il n'ait quelquefois défiguré les vers de Clotilde, pour lui en conserver l'honneur. Les passages qui nous ont donné ces soupçons seront faciles à reconnoître: nous en avons indiqué quelques uns; on y remarquera les défauts que nous reprochons à M. de Surville; ils sont quelquefois assez frappants pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir refait des morceaux entiers, d'avoir suppléé des lacunes.

Voilà toutes les notions que nous avons pu réunir pour aider nos lecteurs à se former une opinion sur l'origine de ces poésies; mais

nous les prions de ne prononcer qu'après avoir lu, parceque la lecture seule fournira ces preuves morales, sur lesquelles nous insistons. Sans vouloir prévenir le jugement de personne, nous croyons pouvoir dire que les poésies de Clotilde nous paroissent vraiment originales pour le fond, et même généralement pour le style; qu'à elle seule appartiennent, comme disoit Jeanne de Vallon, « la texture si parfaite de ses vers, le tour facile et pourtant si correct de ses périodes nombreuses, évidemment calquées sur celles des Latins, la propriété de ses termes et de ses figures, la richesse naturelle de ses rimes, et sur-tout l'extrême régularité de ses plans ». Nous pensons qu'il faut attribuer à Jeanne elle-même toutes les corrections heureuses, tout ce qui porte une empreinte un peu trop moderne; et à M. de Surville toutes les altérations d'un genre opposé, les locutions trop vieilles pour le siecle même de Clotilde, les tours trop hardis, et les morceaux qui, par leur manque de liaison avec ce qui suit et ce qui précede, peuvent être suspects d'interpolation.

L'héroïde à Bérenger, que nous avons placée en tête de ce recueil comme le morceau le plus recommandable, exige une apologie particuliere : on y trouvera différentes allusions à ce qui s'est passé en France pendant les dernieres années du siecle qui vient de finir : ces allusions ne doivent surprendre personne, l'époque du regne de Charles VI étant si semblable, sous tant de rapports, à la fin du regne de Louis XVI. Clotilde écrivoit à son mari qui soutenoit la cause du dauphin ; pouvoit-elle s'abstenir de jeter un coup-d'œil sur l'état politique de la France, et sur une guerre qui la séparoit de l'objet de ses affections? On voit cependant que son amour étoit le principal sujet de sa lettre ; et cet amour est exprimé avec une chaleur, une vérité si grandes, qu'il serviroit seul à mettre l'héroïde entiere à l'abri de tout soupçon. Nous avons observé d'ailleurs que les extraits d'après lesquels M. de Surville l'a copiée étoient faits avant 1789.

Nous ne dirons que peu de chose sur les notes dont nous avons jugé à propos d'accom-

pagner le texte de Clotilde : nous les avons placées selon le projet de M. de Surville lui-même, qui avoit laissé dans son manuscrit des feuilles blanches pour cet usage, mais qui en avoit à peine rempli huit ou dix. Ce travail, outre qu'il étoit fort ingrat, nous présentoit deux écueils; nous devions craindre également de donner trop peu de notes, ou de les trop multiplier. Cependant, comme les poésies de Clotilde nous ont paru devoir être mises à la portée de toutes les classes de lecteurs, et sur-tout des femmes, nous avons préféré de pécher plutôt par excès que par défaut. Ce parti étoit d'autant plus convenable, que par la maniere dont ces notes sont disposées, elles n'importuneront point celui qui n'aura pas besoin d'y recourir.

Les sources où nous avons puisé sont le *Trésor de recherches et antiquités gauloises et françaises* de P. Borel, et le *Dictionnaire du vieux langage français*, par La Combe. Ce dernier, qui écrivoit en 1766, ayant mis à profit les ouvrages de tous ses prédécesseurs, tels que Ducange, Fauchet, Froissart, Goujet, Houart, Huet, Massieu, Ménage, Nicot,

Pasquier, La Ravaliere, Sainte-Palaye, nous avons cru pouvoir nous dispenser de les consulter.

On trouvera quelques mots dont nous n'avons pu découvrir la signification, mais ils sont de peu d'importance. Au reste, les notes que l'on va lire ne sont nullement un ouvrage d'érudition : nous n'y avons même entremêlé que peu de remarques de goût et les seules qui nous ont paru nécessaires. L'économie en ce genre n'est pas le moindre dédommagement que l'on doive tirer de la lecture des érudits du seizieme siecle.

Ils devroient aussi nous apprendre à ne pas nous perdre en vains éloges des ouvrages que nous publions ; mais l'éditeur de Clotilde ose croire qu'on ne sera pas fâché de trouver ici les louanges que Jeanne lui a données : « S'il est vrai, dit-elle, que le goût consiste principalement à ne point faire entre-choquer le style et le sujet, les couleurs et les genres ; à marier avec art, mais sans que l'art y paroisse, des fleurs de tous les pays et de toutes les saisons ; à savoir, quand il faut, prendre vol, l'alentir, tournoyer, s'arrêter

enfin ou s'étendre, et, sans pour ce épuiser la mine, extraire de l'or ou des diamants d'un terrain dédaigné du vulgaire; en un mot, avec la simple émaillure des champs, simuler quelquefois l'éclat et la fraîcheur des roses de l'antiquité; certes, ou je me trompe fort, ou ce goût, tant de fois outragé, fut le partage de ma Clotilde. Elle n'a point de ces éclairs qui d'abord éblouissent d'une lueur blaffarde, et ne font que replonger plus tristement dans une obscurité profonde; c'est un jour pur et doux, à propos éclatant, mais d'un éclat ami de la vue, et qui sait récréer les yeux sans les fatiguer. »

Nous finirons en transcrivant les adieux de Jeanne de Vallon à ses lecteurs. Après avoir parlé des ouvrages de Clotilde, qu'elle vouloit publier, elle s'exprime ainsi: « Mais, hélas! pourquoi me flatterois-je d'un tel espoir, tandis qu'un mal affreux me dévore (elle étoit attaquée d'un cancer au sein) et me ravit jusque au calme du sommeil? la tombe s'ouvre sans pitié sous les pas de ma jeunesse; et cependant que je suis en proie aux plus cuisantes douleurs, je cherche à

les tromper quelques heures en m'entretenant avec toi. Non, je le sens trop; non, je ne verrai jamais ton suffrage couronner mes efforts en faveur d'une tante, gloire de ma famille, et d'une aïeule de mon époux; non, j'ai beau me hâter, la publication de cet unique essai ne devancera point la fin dont je suis menacée. J'eusse bien voulu le rendre plus complet; mais, reléguée en ce triste séjour, si voisin de ma douce patrie, vainement j'ai revendiqué jusqu'ici ces trésors de génie que mon enfance dévoroit, qu'une main chere et jalouse m'arrache, et dont j'espérai si long-temps d'hériter. Lecteur, toujours présent à ma pensée, et qui peut-être n'existeras jamais pour moi, si tu vois cet écrit après que j'aurai cessé d'ètre, donne quelques regrets à la mort prématurée qui m'enleve au sein de mes plus beaux jours... »

Lorsque M. de Surville copioit, en 1793, ces adieux touchants de sa grand'tante, il ne prévoyoit pas sans doute que cinq ans après il auroit pu en adresser de semblables,

en son propre nom, aux lecteurs des œuvres de Clotilde.

N. B. L'orthographe de ce recueil offrira des variations qu'il nous est impossible de justifier autrement, qu'en disant que nous avons suivi avec fidélité les manuscrits de M. de Surville. Il est probable qu'il auroit établi plus d'uniformité dans cette partie s'il avoit publié lui-même les poésies de son aïeule. Il est bien difficile en copiant du vieux français de ne pas faire des fautes de ce genre; mais ce n'étoit point à nous de les rectifier.

AGNÈS DE BRAGELONGNE DE PLANCY.

Vers 1. . . . oui, reprit-elle, il est temps que j'appaise

2. . . . un preux qui même à présent (*ores*) embrase,

3. Du noir séjour, un cœur tout fait pour lui !

4. (*Solace*, consolation, de *solatium*.)

5. Seul digne amant, seul...

6. Dites, vous m'avez... (Ceci s'adresse à Fayel, à qui Gabrielle reproche sa barbarie.)... épouvantable,

7. A quoi cela aura-t-il servi... (*mors*, mort.)

8. Que j'eusse trouvée de regrets et d'amour ?

9. . . . chere ombre, ne te désole pas !

11 *et* 12. . . . et déja le trépas enveloppoit (*involvoit*)...

COUPLETS.

(Nous avons conservé ces couplets d'Agnès malgré le peu de liaison qui existe entre le premier et le second, entre le second et le troisieme. Chacun pris à part fait un sens, et il est probable que ces couplets étoient liés par d'autres qui se sont perdus.)

1. Par le tendre Amour, qui est jaloux de toi,

2. Par les Graces...

3. . . . qui te préfere

4. A celui qu'elle nourrit...

5. Dieu de mon cœur...

AGNÈS DE BRAGELONGNE DE PLANCY.

De voix estaincte, « Oui, reprist, tans qu'appaise
« Preulx qu'adoray, preulx qu'ore mesme embraise,
« Ez noir séjor, un cuer tot faict por luy!
« Perd Gabrielle espoir, solace, appuy,
« Sol digne aymant, sol espous véritable!...
« Dictes m'avez... ô crime espoantable,
« Qu'aura servy, sinon haster la mors
« Qu'osse trové di regrets et d'amors?
« Noble Coucy, chiere ombre, ne t'adole!
« Vergy reçoy, dont l'ame à toy s'envole!
« Pardonne luy! pardonne »! Et tant d'appaz
Jà, de son crespe, involvoit le trespaz.

COUPLETS.

Par tendre Amors qui te jaloze,
Par li Graces qui t'ont parfaict,
Et par Vénus qui te prespoze
A cil que norrist de son laict,
Craon, bieau Craon que j'adore,
Diex de mon cuer, deffends ma foy!

Vers 9. Qoe m'eût servi d'essayer les charmes

10. . . . les cieux?

11 *et* 12. Le rayon jaillissant de tes beaux yeux eût brisé les armes d'Achille.

13. Mais si, en dépit de ma louange,

14. To ne veux croire à leur poovoir.

18. Ao cœor des Héleoes et des Saphos,

19. Des Pâris, des Phaon, qoi sont morts (*sous lame*, sous la tombe.)

20. Va consoler...

22. Que le ciel, poor le bonheor de tes beaox jours,

23. Ressuscite de ma cendre.

TENSON.

1. Tantôt dans les plaisirs, tantôt eu larmes (*lermes.*)

2. Je voûs prie de me dire, ô cœurs malades,

3. S'il eo est comme le mien,

4. L'amour est-il mal? est-il bien?

C'est toy qu'elle implore,
Toy qu'elle implore encontre toy!

Que m'ot servy tenter li charmes
Par quoy Circé dompta li cieulx?
Ot d'Achillés brizé leiz armes
Rays jaillissant de ti bieaulx yeulx;
Maiz, s'en despriz de ma lozange,
Tant ne veulx croire à lor povoir,
Tu n'haz, mon bel ange,.
Bel ange, n'haz rien qu'à te veoir!

Vaz, loing d'Agnès portant la flame
Au cuer d'Héleines et Saphos,
Deiz Paris, deiz Phaon soubz lame,
Consoler filles de Paphos!
Non, phénix d'attraicts! deigne attendre
Que ciel, por l'heur de tes bieaux jors,
Ravive ez ma cendre,
Ez ma cendre ung phénix d'amors!

TENSON.

Ore en déduict, ores en lermes,
Voz pri me dire, ô cuers infermes,
(Se tant en est, comm' est li miens)
Amors est-il malz? est-il biens?...

Vers 5. S'il est un mal, d'où vient que nul ne l'empêche

6. D'enchaîner tendre jeunesse ..

7. Je sais que contre ses fleches (*carrelet*, diminutif de *carrel*, fleche.)

8. Foiblissent écus, casques, bourrelets.

9. . . . . qui en guérisse.

10. Ni d'enchanteur qui le bannisse par ses *conjurations*. (Tel doit être au moins le sens du mot *jorir*, qui ne se trouve ni dans Borel ni dans La Combe.)

11. Le maudire?... il a...

12. . . . il court...

13. Si c'est un bien, pourquoi toujours...

14. Et même quand il sourit...

15. De son pouvoir (*délittable*, délectable.)

16. Ne murmure (*gromer*, *gronsonner*, *groncer*, ont tous la même signification.)

17. Du plaisir au milieu (*enmyeu*) des peines...

18. Il n'est pas de jeu (*gieux*) qui dure moins.

19. Toute saison ne produit pas les fleurs,

20. Après les ris viennent les pleurs.

S'est malz, d'où vient que nuz l'empesche
D'enchaèner tendre josnesche?
Sçay contre li siens carreletz
Foiblent escus, casques, borletz;
Mais n'est-il plante qu'en guarisse
Ny d'encantor qui le jorisse?
Le maugréer?... ha l'air si dous!
Le fuyr?... cort plus viste que nous!

S'est biens, porquoy tosjors le creindre,
Et mesmes quant sobrit, se pleindre
De son délittable povoir?...
Ha! nè gronce, qui peult avoir
Déduict enmyeu paynes qu'endure!
Car n'est pas de gieux qui meins dure;
Tote seyzon ne pond li flours;
Emprez deiz riz viegnent deiz plours.

Ore en déduict, ores en lermes
Voz prì me dire, ô cuers infermes,
(Se tant en est comm' est li miens)
Amors est-il malz? est-il biens?

DOETE DE TROIES.

Vers 2. (*Fléons*, ruisseaux; *alme*, du latin *almus.*)

3. Que les oiseaux réjouissent...

4. Les bois, la prairie, et les...

5. . . . seulettes.

6. Chercher sur les gazons les dernieres...

7. . . . qui ne mord pas...

8. Pour cela, il n'en est...

DOETE DE TROIES.

Quant revient la seyzon que l'herbe reverdoie,
Que di fléons clérets, la terre alme s'ondoie;
Qu'esjoïssent oysels, de lors gracieux chantz,
Li bois, et la prée, et li chamz;
Soir et matin, filles, n'allez solettes,
Quierre, ez gazons, derraines violettes!
Serpent y gist, que n'y mord au talon;
Por ce n'est-il, tendres poulettes,
Por ce n'est-il que plus félon.

MARIE DE FRANCE.

(Ce morceau se trouve dans le Dictionnaire de La Combe, qui l'a copié dans Mouskes et Pasquier, au mot *Finement;* mais il est bien moins correct et moins agréable que dans la leçon de M. de Surville.

Vers 1. A la fin...

3. (*Remembrance*, souvenir.)

6. (*Yssirent*, du vieux mot *yssir*, sortir.)

8. (*Grieux*, grecs.)

10. (*Aorner adorner*, orner, du latin *adornare.*)

11. Pour l'amour...

12. . . . de ce...

13. Cent fois mieux décrit en mon cœur

14. Qu'à la fin...

LA MORT ET LE BUCHERON.

2. (*Clamer*, appeler.)

3. Toujours un pauvre...

4. Qui n'eut...

MARIE DE FRANCE.

Au finement de cet escript,*
Qu'en françois d'anglez ay transcript,
Me nommeray par remembrance;
Marie ay nom; je suis de France;
En France née, aussy, me crois
Du sang dont yssirent les rois:
Socratès, tout ce présent livre
D'Ésope, en vers grieux, fist revivre;
Puis, en latins, on le torna;
Et ma rime, enfins, l'aorna
Por l'amor du comte Guillaume,
Le plus vaillant de cy royaume;
Miex, en mon cuer, cent fois, descript
Qu'ez finement de cet escript.

LA MORS ET LI BOSQUILLON.

Tant de loing que de prez n'est laide
La mors. La clamoit à son aide,
Tosjors, ung povre bosquillon
Que n'ot chevance ne sillon:

Vers 5. Que ne viens-tu, disoit-il...

6. Finir ma douloureuse...

7. Tant cria (*brama*) qu'elle arriva...

8. (*Carguer*, charger.)

« Que ne viens, disoit, ô ma mie,
« Finer ma dolorouse vie »!
Tant brama, qu'advint; et de voix
Terrible, « Que veux-tu? » — « Ce bois
« Que m'aydiez à carguer, madame »!
Peur et labeur n'ont mesme game.

BARBE DE VERRUE.

Vers 2. . . . et le Flacon,

3. Et le Palais de dame...

4. Où nul autre n'a la moindre part (qui sont entièrement de moi.)

5. J'ai entrepris (*emprins*) hier un petit conte (*novellet*)

6. Qui ne doit pas être compris (*comprins*) parmi les miens.

8. . . . qui en belle rime

9. . . . il y a un siecle.

11. Pour l'amour d'une...

12. Qui aima beaucoup...

13 *et* 14. Depuis qu'il (*Jéronyme*) eut fait du fol époux de cette dame le sire...

16. Que Marseille eût vu dans un si jeune âge;

17. Si bien...

18. Il ne fut plus fou que d'amour.

20. Frappée au cœur d'un même coup.

BARBE DE VERRUE.

Je qui fiz Guillaume au faulcon,
Griselidys, et le Flasquon,
Et le Pallaiz Dame Fortune,
Ou que nuz aultre ha part aulcune:
Ung novellet ay, d'hier, emprins,
Qu'entre li miens ne soict comprins,
Car l'ay tiré de Jéronyme,
Dict l'Africain, qu'en belle rime
De nos pays, ung siecle en ça,
Le mist, devant qu'il trespassa,
Por l'amor d'ugne vicomtesse
Que molt aima sa gentillesse;
Despuyz qu'icel., d'ung fol espous,
Ot faict le sire le plus dous,
Le plus discret et le plus saige
Qu'ot veu Marseille en si josne eaige;
Sy qu'en ses longs, mais très bianx jors,
Fol onc ne fust plus que d'amors.
Or donc, je, Barbe de Verrue,
D'ung mesme cop au cuer ferrue, etc., etc.

PORTRAIT DE BARBE DE VERRUE.

Vers 1. . . . j'ai de hauteur

2. Plus qu'il n'en faut pour n'être pas petite (*briefve*, courte.)

3. Et bien que je marche en sénateur,

4. Pour cela ne m'en croyez pas plus grave.

5. . . . pour éblouir,

6. . . . ne m'a fleuri les joues (*genes*, du latin *genæ.*)

7 *et* 8. Et, si j'ai pu le bien entendre (*l'oïr*), Protogenes n'eût pas choisi en moi son Hébé.

9. Mes yeux furent...

11. A présent (*ors*) plus doux et moins...

13. . . . et front ouvert.*

14. (*Sy que*, ainsi que.)

15. (Le sens de ce vers joint au suivant nous paroît inexplicable.)

16. Du philtre qui arrose (*irrore*) mes sens,

17. Pour mon sein, quoiqu'il ne soit pas blanc comme la neige (*neix.*)

18. Qui ne brûleroit... (*arsit*, d'*ardre*, brûler.)

19. . . . comme le phénix,

20. Je crois qu'il n'a pas son pareil...

21. A plusieurs (*moltz*) ma chevelure (*cosme*) fut un lien,

22. Quoique (*jaçoit*) elle ne fût (mot à mot *ne tombât*) noire...

23. En quelle couleur se change-t-elle?...

PORTRAIT DE BARBE DE VERRUE.

Du chef aux piedz j'ay de haltor
Plus que n'en faut por n'estre briefvc,
Et, bien chemeine en sénator,
Por ça, ne m'en cuydez plus griefve.
N'est faict mon teyn por esbloïr,
Rose onc ne m'ha flory li genes;
Et sienne Hébé, s'ay peu l'oïr,
Choisy n'eût, en moy, Protogenes.
Feurent mes yelx trop pétillants
De veyne et d'amorose flame;
Ors, plus dolcets, meins scintillants,
Disent la paiz qu'est en mon ame.
J'ay nez romain et front appert,
Grand, serain, sy que belle aurore;
Bouce riante, à rose oppert
Du phyltre que mes sens irrore.
Por mon seyn (ne soict blan de neix),
Qui n'arsit, rien qu'à sa peincture?
Donc est biau? non, maiz, comm' phéneix,
Croy n'ha sien pair en la nature.
A moltz, fut ma cosme ung lyen.
Jaçoit ne cheust neyre ne blonde;
En quoy se meue? ha! sçay trop bien!
Mais ne vay le conter au monde.

Vers 25. Bref... à l'air...

27. . . . col droit, pied féminin...

28. (*Veyez*, voyez.)

---

2. Un roi-barde, antique honneur...

3. Depuis que, pour le bonheur et la gloire des Celtes...

4. L'hymen mit dans ses bras...

5. jusqu'à ce qu'après qu'il eut péri comme...

6. Un génie dominateur de tous les peuples...

7. (Nous n'avons pas trouvé le mot *affle* dans nos dictionnaires.)

8. Pour en dérober l'histoire (*estoire*) à la nuit du temps.

9. . . . si j'ai tant écrit sur les...

10. . . . les signes...

11. Si le crystal de ta grotte profonde retentit

12. Des sons... (*tresmoya*, trembla, frémit.)

13 Donne-moi de prouver... comme autour de...

14. Que par ruisseaux (*fléons*) inconnus (*insceus*) des...

15 *et* 16. Ton onde ainsi que tes sables (*arene*) vont toujours se mêlant (*s'immisçant*) aux sources de l'Hippocrene mieux qu'aux flots du Pactole. (Ce compliment à la nymphe du Gard n'est pas trop intelligible.)

Brief, face auguste, à l'er benin;
Taille ne gresle, ne membrue;
Bras ronds, col drect, pied femenin:
Cy veyez Barbe di Verrue.

Chante, ô Muse du Gard, en langaige du trosne,
Roy-barde, antic honour de la Gaule et du Rosne,
Dez quant, à l'heur et gloir di Celtiques ingratz,
Hyméné mist, du Nord, la Vénus en ses braz;
Jusqu'emprez ot péry sy qu'Orphé du Rhodope,
Ung génye, hault régent de toz poples d'Europe,
D'affle sien, ranima ses membres jà flottants,
Por qu'en ravist l'estoire à nuict sombre di tams......
Nymphe, ô s'ay tant escript, sor tes sables dorez...
Di tyrans de mon cuer, li signes adorez;
Se crystal restentist de ta grotte parfonde
Ez sons dont tresmoya ma lyre vagabonde;
Donn'-moy prover, au loing, comm' entor nos chastels,
Que, par fléons insceus di profanes mortels,
Vont, tosjors, s'immisçant tienne onde sy qu'arene
Miex qu'à flotz Pactolins, à sorces d'Hippocrene!

STANCES.

(Ces stances ont déja été imprimées dans la *Décade Philosophique*, d'après une copie que nous en avions donnée; et dans le *Magasin des Dames*, qui les a empruntées de la Décade.)

Vers 1. Le sage (*li saiges*) voit venir son hiver,

2. Comme à la fin d'un beau jour...

3. Il sait qu'il est des roses pour tous les âges,

4. Si pour tous les âges il est des ennuis.

5. De ma saison printaniere (*tempeste* est là pour *saison*, comme le mot latin *tempestas*.)

6. Je ne me souviens pas...

7. Mais qui dansa beaucoup...

8. (*Gézir*, de *jacere*, se coucher.)

9. Avant que (*dant*) j'aie vu tomber les feuilles d'automne.

10. (*Tretoz*, tous.)

11. (*Adez*, à présent, *adesso*.)

12. (*Amé*, aimé.)

13. Bonheur ne dépend pas...

14. Contre le temps je n'ai pas de rancune (*rancœur*.)

15. L'air m'a changé...

16. Pour (celui ou celle) de qui n'a pas changé...

17. Bien que je sois déja... (L'entassement des deux diminutifs *tantet* et *vieillotte* donne à ce vers une grace et une vérité particuliere.)

18. Me plaît (*duict*) la compagnie (*cort*) des jouvenceaux,

19. Mais je n'ai pas de regret que gente fillette

20. M'enleve (*emble*) à son tour les jeunes serviteurs (*ancels*, d'*ancilla*, servante.)

21. Il me plaît de voir...

22. Menant leurs...

23. Cueillir... fleurettes.

24. (*Enmyeu*, au milieu de... *cortilz*, petit jardin, du latin *hortulus*.)

STANCES.

Voyd sien hyvert venir li saiges
Comme als fins biau jor, belle nuict;
Scet que sont roses por toz eaiges,
Si por toz eaiges sont ennuict.
De ma primevere tempeste
Ne me remembre sans plézir;
Ains qui dança molt à la feste,
Au soir n'ha regret de gézir.
Dant que vy cheoir foilles d'altomne,
Belle tretoz m'ont proclamé;
Tretoz, adez, me dizent bonne;
Ne sçay le nom qu'ay plus amé.
Heur ne despant de gentillesse;
Contre li tams n'ay de rancœur;
L'er m'ha changié; n'est de vieillesse,
Por de qui n'ha changié le cœur.
Bien soye ung tantet jà vieillotte
Me duict la cort di jovancels;
Ains n'hay regret que gent' fillotte
M'emble, au sien tor, josnes ancels.
Me duict veoir doulces pastourettes
Maynant lor bergierot gentilz,
Cœillir aveline et flourettes,
Enmyeu fustayes et cortilz.

Vers 26. Couple défiant les feux du jour.

27. (*Oyr*, entendre ; *vilanelle*, villageoise, *vilanella.*)

29. . . . . bien qu'avec leurs dames

30. Ils se moquent (*gaber*, railler) de mes récits longuets.

31. Si je conte des récits (*plaids*)...

32. *Il me plaît* (me duict : v. 29) *de voir* sourire nos jolis galants (*friquets.*)

33. Il leur est avis que rien ne change.

35. Ils ricanent si je leur raconte, *encore* émue,

36. Que j'eus leurs pareils...

38. . . . papillons étourdis.

39. Ainsi narguer *narguillant*, de *narguiller*, diminutif de *narguer.*)

40. Un flambeau...

Me duict veoir, soubz vertes tonnelles,
Coulple adfyant les feulx du jor;
Me duict oyr chant des vilanelles
Appeller au combat d'amor.

Me duict (bien qu'avecque lor dames
Gabent di miens rescits longuetz),
Si conte plaids d'antiques flames,
Soubryer nos jolys friquetz.

Lor est adviz que rien ne meue;
Ont en pitié mes cheveulx blans;
Riottent, si lor conte, esmeue,
Qu'heuz lors pairs à mes pieds tremblants.

Et, de ma part, me rys sans faindre,
De veoir parpeillons esvolez
Sy narguillants, prest à s'esteindre
Flammel qui tant en ha bruslez!

JUSTINE DE LÉVIS.

Vers 1. (*Encharmée*, charmée.)

3. Que pour son bel Adouis...

4. Et que le dieu du jour prendroit pour Orphée.

5. Pardonne, Amour (*Eros* est le nom grec de l'Amour) si parmi eux...

6. Mais je ne sais pas comparer l'enfant au jeune homme.

7. Je t'aurois vu sans émotiou; je ne l'ai pas vu...

8. (*Frémollir*, qui se trouve une fois daus les poésies de Clotilde, est un mot iuconnu de Borel et de La Combe.)

JUSTINE DE LÉVIS.

C'est icy qu'apparust à ma veue encharmée
Le héroz que seulet tiens l'esgal d'ugne armée,
Que, pour sien bel Adon, eust prins mere d'amour,
Et diroit Orphéos, dieou que lance le jour !...
Pardonne, ô tendre Eros ! s'entr'iceux ne te nomme ;
Maiz ne sçay l'enfançon comparer au josne homme :
T'eusse veu sans esmoy ; ne le vy sans paslir,
Me troubler, perdre voix, palpiter, fresmollir;
Languir de volupté, sentir en ma poictrine,
Toute en rapides feulx, circuler ta Cyprine, etc. etc.

NOTE

Sur Justine de Lévis, pour la page xxxix *de la préface.* *

* La gola e'l sonno e l'oziose piume.

Pendant que l'on travailloit à l'impression de cette préface, un hasard très heureux nous a mis sur la voie d'une découverte, qui réjouira comme nous tous ceux qui auront pris intérêt à l'authenticité des poésies de Clotilde et à la bonne foi de son héritier. Non seulement le sonnet de Pétrarque, dont le premier vers vient d'être cité, se trouve dans le recueil de ses poésies, mais le sonnet de Justine s'y trouve aussi tout entier (tom. 2, pag. 184 de la petite édition, Londres, 1784): il est accompagné d'une note assez courte, où l'on expose les sentiments des critiques sur les auteurs à qui l'on attribue ce sonnet; et Justine de Lévis est du nombre. Le commentateur cite Ménage (*Mescolanze d'Egidio Menagio*, *sec. edit.*, *Rotterdam*, 1692, *p.* 276 *et seq.*); et Ménage, à l'endroit indiqué, s'appuie de l'autorité de Tomasini (*Petrarcha redivivus*, *Patavii*, 1650, *p.* 108 *et seq.*). Nous avons consulté et comparé ces divers témoignages; et il en résulte que Ménage a eu pleinement raison de suivre le sentiment de Tomasini, qui attribue le sonnet:

Io vorrei pur drizzar queste mie piume,

à Justine de Lévis-Perotti, de Sasso-Ferrato. Tomasini, qui l'a publié le premier, le tenoit de Torquato Perotti, évêque d'Amerino, qui étoit de la même famille que Justine. Si le nouveau commentateur de Pétrarque avoit eu recours à Tomasini, il n'auroit point élevé de doutes sur le sentiment que Ménage a emprunté de lui, et ne l'auroit point combattu, sous

prétexte que le sonnet est au-dessus du talent poétique d'une femme, et d'une femme du quatorzieme siecle.

Tomasini raconte que Justine de Lévis étoit restée long-temps inconnue, même dans sa patrie. Ce fut, dit-il, le pape Clément VIII qui, ayant eu connoissance de quelques unes de ses poésies, chargea son camerlingue (*cubiculi præfectus*), Antonisni, de prendre des renseignements sur sa famille et sur ses ouvrages. Antoniani s'adressa lui-même à un autre officier du pape, Odoard Santarellus, natif de Sasso-Ferrato; mais Odoard, malgré toutes les recherches qu'il fit dans les archives publiques et particulieres de cette ville, ne put jamais rien découvrir; et ce fut Tomasini qui trouva, sans le chercher, ce qui étoit échappé à la diligence de Santarellus. Quoiqu'il ne s'explique pas positivement sur le hasard qui le servit si bien, il paroît qu'il dut ses découvertes à sa liaison avec Torquato Perotti, dont nous avons déja parlé. Torquato lui apprit et lui prouva par des documents authentiques, que la famille de Lévis Perot, établie à Sasso-Ferrato, avoit été reconnue (comme le dit M. de Surville) par les Lévis de France; il lui apprit que le pere de Justine portoit le nom d'André (M. de Surville l'ignoroit, puisqu'il l'indique par une N); que cet André s'étoit distingué par ses talents militaires sous le pape Innocent VI; qu'un autre individu de cette famille, Nicolas de Lévis Perotti, avoit été l'ami intime et le conclaviste du cardinal Bessarion, etc, etc.: enfin il lui envoya, comme nous l'avons dit, le sonnet adressé par Justine à Pétrarque.

Voilà donc encore une femme assez distinguée par ses talents poétiques pour avoir reçu des éloges de Pétrarque, et qui tomba dans un tel oubli, que trois siecles après elle on ignoroit sa famille, et pour ainsi dire jusqu'à son nom, qu'il ne restoit dans sa ville natale aucune trace de sa renommée et de ses écrits; voilà une femme qu'un commentateur du dix-huitieme siecle veut priver des foibles débris de sa gloire, parce-qu'il la trouve trop au-dessus de son sexe et du siecle où elle vivoit; voilà enfin une *seconde Clotilde*, dont l'existence et

les talents se trouvent heureusement attestés par les garants les plus certains.

Bien plus, Justine de Lévis étoit la bisaïeule de Clotilde ; et M. de Surville, en nous parlant d'elle d'après ses mémoires, ne songe pas à s'appuyer d'autres témoignages ; il ne cherche ni le sonnet de Pétrarque, ni celui de Justine : il remarque que les vers de Pétrarque étoient *très guindés ;* comme si ses lecteurs ne pouvoient pas juger de ce qui est entre les mains de tout le monde ! Il fait une faute dans chacun des vers qu'il cite, en écrivant dans le premier *e sonno* pour *e'l sonno*, et en omettant la particule *pur* dans le dernier ; il laisse en blanc le prénom du pere de Justine, tandis que la moindre recherche pouvoit lui faire corriger ses fautes, et lui fournir les éclaircissements que ses mémoires ne lui donnoient pas. Il falloit donc qu'il se crût bien fort de l'autorité de ses seuls mémoires, qu'il fût bien sûr de son fait. L'homme qui invente et qui veut tromper n'a pas cette sécurité de conscience, il ne néglige aucun des appuis que le hasard lui peut fournir.

Malgré la longueur de cette note, nous ne pouvons nous refuser à une derniere observation. On a vu qu'Odoard Santarellus n'avoit pu découvrir à Sasso-Ferrato la moindre trace de l'existence et des ouvrages de Justine de Lévis ; on a vu que Torquato Perotti lui-même n'avoit pu rien apprendre à Tomasini sur l'histoire de cette femme poëte : tout cela s'explique par le récit de M. de Surville. Justine de Lévis, mariée à Louis de Puytendre, transplantée en France, et n'écrivant plus qu'en français, devint étrangere à l'Italie ; et lorsque le pape Clément VIII s'occupa d'elle, on ne put retrouver qu'un petit nombre de ses écrits dans une langue qu'elle avoit abandonnée de si bonne heure. Ainsi ce qui faisoit l'étonnement de Tomasini devient simple et naturel, par les détails que nous a transmis M. de Surville qui n'avoit aucune connoissance de l'ouvrage de Tomasini. Est-il rien qui puisse mieux confirmer un fait principal que le concours de deux témoins inconnus l'un à l'autre, et dont les assertions établissent les différentes

parties de ce fait? Nous ne doutons pas qu'il ne fût possible de justifier ainsi la plupart des faits avancés par M. de Surville, s'il nous avoit laissé les indications nécessaires : sa négligence à cet égard est bien fâcheuse, mais elle prouve sa bonne foi. Peut-être est-il permis d'espérer que quelque autre hasard, aussi heureux que celui-ci, nous procurera par la suite de nouvelles découvertes.

LOUIS DE PUYTENDRE.

Vers 1 *et* 2. Soit que les brûlantes ardeurs de l'été chassent le printemps, où les fleurs s'enlacent aux fleurs,

3. Soit que de l'automne en pleurs...

4. Viennent couvrir...

5. Que font...

7. Si Justine sourit...

11. (*Amphore*, le Verseau, *amphora*.)

13. Tant que dans les bras. .

LOUIS DE PUYTENDRE.

Oui, soict que primevere, où flour à flour s'enlace,
Chassent d'esté li bruslantz ardeors;
Soict que d'altomne en plours, luysants crespes de glace
Viegnent cœuvrir li bigarrez thrésors;
Quoy font à noz amours l'Hyade ny l'Arcture,
Chien de Procris ny quatre vents di cieulx?
Se Justine sobrist, tout rit en la nature;
N'est monde engtier pour moy, qu'en ses beaux yeulx:
Grondez, fougueulx Typhons! de Gadès au Bosphore,
Faictes mugir li Syrthes dévorants!
Redoublez, noirs frimaz! et toi, sinistre Amphore,
Espandz à flotz tristes et froids torrants!...
Tant qu'ez braz adorez de ma tendre Justine,
Seyn contre seyn, bousche à bousche accolez, etc., etc.

CLOTILDE.

(Ce morceau est un de ceux dont nous primes copie en 1794. Il ne s'est pas retrouvé dans les manuscrits qui nous ont été envoyés par madame de Surville; ce qui prouve que beaucoup d'autres peuvent aussi s'être perdus depuis cette époque. Nous le plaçons hors du recueil, parceque nous n'en avons pas d'autre copie que la nôtre; c'est d'ailleurs la seule traduction de Clotilde que nous connoissions.)

Vers 1. Qu'à mon gré celle-là l'emporte (*prime*) sur les dieux.

3. (*Encharmer*, pour *charmer*.)

5 *et suiv*. . . . Vénus, que j'ai toute dans l'ame, qui étouffoit mes accents sur mes levres embrasées; Vénus aux feux subtils, mais pénétrants jusqu'aux os, court dans mon sein en fleuves de flamme. (Il y a un grand désordre dans cette construction, mais elle est peut-être excusable.)

9. Mes yeux se couvrent de nuages... je n'entends plus qu'au milieu de bruits confus (*rumeurs*)...

(Cette derniere strophe, où la mesure du vers est brisée à chaque instant, rend mieux peut-être le mouvement de l'original qu'aucune des nombreuses traductions déja connues.)

RONDEL

A LA PLUS BELLE.

. . . . . Il est dit que dans une fête où toutes les deux (Clotilde et Rocca) se trouverent au Puy en Vélay, comme on dansoit sous une voûte de verds feuillages couvrant un terrain spacieux, il en tomba tout-à-coup un bouquet en couronne, tissu des plus rares et des plus odorantes fleurs: sur le ruban, on lut ces mots brodés en or, « A la plus belle ». Clotilde ainsi mit fin aux débats subséquents... (*Fragment d'un discours de Jeanne de Vallon rapporté par M. de Surville.*)

CLOTILDE.

TRADUCTION D'UNE ODE DE SAPHO.

Qu'à mon gré ceste-là va primant sur les dieux,
Qu'enyvre ton soubriz, sur qui ton œil repoze,
Qu'encharment, résonnant de ta bouche de roze,
Les sons mélodieux!

Je t'ai vu... dans mon seyn, Vénus, qu'ay toute en l'ame,
Qui, sur levre embrasée, estouffoit mes accents,
Vénus à feux subtils, mais jusqu'ez os perçants,
Court en fleuves de flame...

S'ennuaigent mes yeulx; n'oy plus qu'enmy rumeurs;
Je brusle, je languis; chauds frissons dans ma vayne
Circulent: je paslis, je palpite, l'haleine
Me manque; je me meurs...

RONDEL

A LA PLUS BELLE.

La plus belle est ugne qui ne s'en doubte;
Dont l'œil ravist quiconque l'apperçoit,

Vers 4. Qui charme également, et même...

5. Celui qui a...

6. (*Molt*, beaucoup.)

7. Que dès l'abord elle n'ait...

8. Regne-t-elle par-tout?

10. . . . qui peut assez se tromper soi-même,

13. Donc, quoi qu'il en coûte à notre orgueil de le dire.

Le doux parler tout chascung qui l'escoute ;
Qui charme, au pair, voire enflame, où que soit
Cil qu'ha bons yeux et cil qui n'y voit goute.

Est-il d'humain si fier ou molt adroit
Que dez l'abord n'aye miz en déroute? —
Reigne par-tout? — Eh! n'est-ce donc le droit
De la plus belle?

Belle Rocca, quelle prou se déçoit,
Pour, avec toi, vouloir entrer en jouste?
Cœurs si divers sont un à ton endroit:
A notre orgueil, donc, quoi que dire en couste,
Le prilx est tien, s'il est vrai qu'on le doit
A la plus belle!

POÉSIES
DE CLOTILDE.

AVIS.

Ces notes ont été disposées de maniere à se trouver toujours en regard des passages qu'elles éclaircissent: cette précaution et le numérotage des vers nous ont dispensés des *renvois*, qui auroient produit un effet désagréable dans le texte. Nous y avons trouvé un autre avantage; c'est que l'indication des notes n'importunera point à la lecture ceux qui n'en auront pas besoin, et qu'elles seront cependant sous les yeux de ceux qui voudront y recourir. Voyez ce qui en est dit dans la préface.

HÉROÏDE A SON ESPOULX BÉRENGER.

Bérenger de Surville étoit allé joindre Charles VII au Puy en Vélay: ce roi l'arma chevalier l'année suivante, quoiqu'il n'eût pas vingt-cinq ans. Clotilde écrivit donc cette piece en 1422. (*Note de M. de Surville*).

Vers 1. Clotilde à son ami, etc.

4. Je te cherche la nuit, etc.
5. Que deviens-tu ? où cours-tu ? loin...
6. Où les destins entraînent-ils?...



HEROÏDE

A SON ESPOULX BÉRENGER.

CLOTILDE au sien amy doulce mande accolade,
A son espoulx, salut, respect, amour!
Ah! tandiz qu'esplorée et de cœur si malade,
Te quier la nuict, te redemande au jour,
Que deviens, où cours-tu? loing de ta bien-aymée
Où les destins entraisnent donc tes pas?

Vers 7. Il faut que je le dise... si j'en crois (*se* pour *si*: se j'en crois, se en crois, s'en crois).

8. . . . je ne te reverrai pas.

9. . . . au front d'airain.

11. (Cette phrase n'est pas terminée, et les points qui suivent le point d'exclamation qui est à la fin ne suffisent pas pour excuser cette incorrection. Il eût été facile d'y remédier en commençant ainsi le vers 12 : *Se voit proscrit*, etc. ; mais nous avons mieux aimé rester fidèles au manuscrit).

15. *Clercs:* gens de plume en général... troupes serviles.

16. *jusdment*... jugement.

17 *et* 18. Tel étoit le langage de tout bon Français à une époque où l'on craignoit de tomber sous la domination des rois d'Angleterre, dont les droits prétendus avoient été reconnus par le parlement.

19. . . . quand il faudroit un prodige.

20. Je l'attends... *desroy*, *desarroy*, désordre.

22. Jamais le divin secours n'en a vengé de pareils. (*Vengié* pour vengé : on disoit aussi *vengison* pour vengeance).

24. Plus ils sont... plus je crois, etc

25. Tu l'as donc vu... il ne s'éloigne pas, etc.

27. . . . reconquérir un trône.

28. (*Séquaniques*... les fureurs de la Seine, en latin *Sequana*, ou des Bourguignons de *Sequani*, nom que portoient autrefois les peuples de la Franche-Comté).

29. Nous allons faire l'exacte construction de cette phrase très longue et un peu embarrassée par les inversions : Pour toi, fils d'un héros si digne de ta race, que mon

Faut que le dize, hélas! s'en croy la Renommée,
De bien long-temps ne te revoyrai pas!

Bellone, au front d'arhain, ravage nos provinces;
France est en proye aux dents des léoparts:
Banny par ses subjects, le plus noble des princes
Erre, et proscript en ses propres remparts,
De chastels en chastels et de villes en villes,
Contrainct de fuyr lieux où devoit régner,
Pendant qu'hommes félons, clercs et tourbes serviles
L'ozent, ô crime! en jusdment assigner!...
Non, non; ne peult durer tant coulpable vertige:
O peuple Franc, reviendraz à ton roy!
Et, pour te rendre à luy, quand faudroit d'ung prodige,
L'attends du ciel en ce commun desroy.
De tant de maulx, amy, ce penser me console;
Onc n'a pareils vengié divin secours:
Comme desgatz de flotz, de volcans et d'Éole,
Plus sont affreux, plus croy que seront courts.

L'az donc veu ce daulphin! ne s'esloingne du Rosne
Qui roule encor ondes franches d'horreurs!
Par luy, puysse Valoys reconquester ung trosne
Qu'ont esbranlé séquaniques fureurs!
Pour toy, né d'un héroz si digne de ta race,
Que, de son sang, mon siecle a veu payer

aiecle a vu payer de son sang le bonheur de lui retracer le triomphe d'Horace, qui fit plier les Albains sous le joug de Rome; ponr toi, dis-je, soit qne la victoire suive ou ne suive pas noa lys (hélas! elle ne peut que trop balancer encore), je sais que tu ne resteras pas moins fidèle au maître qui peut aeul dispenser la gloire, qu'à la gloire elle-même. (Il paroîtroit par cette comparaison du pere de Bérenger au vainqueur des Curiaces, que le beau-pere de Clotilde avoit anssi vaincu seul trois guerriers. Cette phrase est une de celles qui me semblent n'avoir pu être conçue dans nos derniers temps.)

Vers 37. Même hardiesse d'inversion; voici la phrase naturelle: Le maître est en péril: ah! tu dois immoler tout, et, s'il est besoin (voyez vers 7), moi-même à ce rejeton royal. (La comparaison de la phrase poétique et de la mienne fera sentir à tous ceux qui ont réfléchi sur l'art d'écrire combien cette liberté de tours donnoit d'énergie à la langue, et combien notre timidité actuelle nous a fait perdre de beautés.)

41. Déja...

43. . . . Va cherchant l'alliance.

44. Plus d'un, séduits, etc.

45. Qu'étouffés de honte, au défaut de la foudre, ils périssent tous, etc.

47. Un François qui veut aider à la dissolution de la France, réponds-moi, n'a-t-il pas mérité mille morts?

49. Ainsi le ciel permet de telles calamités.

55. Mais, s'épurant au feu au milieu (*enmyeu*, *enmy*) de scories sans valeur, il reprend, etc.

L'heur de luy retracer le triomphe d'Horace
Qui fist Albainz soubz les aigles ployer;
Pour toy, dis-je, nos lys suibve ou non la victoire,
(Ne peult que trop, las! encor balancer!)
Sçay, ne resteraz moins fidelle qu'à la gloire
Au maistre seul qui peult la dispenser.
Est en péril: ah! tout, et, s'est besoing, moy-mesme
Doibz immoler à ce surgeon royal!
Te l'escrips à regret; mais plus sens que je t'ayme,
Plus rougiroy de t'y veoir déloyal.
Jà, dict-on, ta beaulté, ta supresme vaillance,
Loing de noz bordz, a porté ton renom;
Bedford, de tes pareils va querrant alliance;
Plus qu'ung, séduicts, ont desmenty leur nom...
De vergongne estouffez, qu'à deffaut de la fouldre
Périssent touz soubz le faix des remords!
François qui veult la France ayder à se dissouldre
N'a-t-il, responds, mérité mille morts?
Ainsy permest le ciel telles mésadventures
Et laysse ourdyr si noyres factions,
Pour que soyent, humains, vos diverses natures
En ung plain jour myses par actions!
Tel, avecques la terre, escloz soubz ses entrailles,
L'or confondu, n'en differe en couleur;
Maiz, au feu s'espurant, enmyeu viles scorailles,
Tout son esclat reprent et sa valeur:

Vers 57. Tels... nous verrons les François fidèles... apparoître comme l'or pur.

59. Et l'avenir lira sur leurs nobles écus (*rondelle*, écu rond et large : voyez le Trésor de Borel).

61. Je n'ai pas de doute, ami, que cette devise ne soit la tienne.

63. Mais, que dis-je? et d'où vient qu'orgueilleuse je te conseille (*adviser*, *conseiller*).

65. . . . à celle qui t'adore. (Cette transition nous paroît extrêmement heureuse).

67. . . . dès que l'olympe se dore chaque matin.

68. Si tu me voyois montant sur le beffroy. (Beffroy, tour de veille avec une cloche qui servoit à sonner l'alarme et le tocsin).

69. Promenant... tant qu'ils peuvent...

71. Folle que je suis... il me semble t'attendre.

74. Je crois te voir.

77. . . . près d'un ormeau entouré d'aubépine.

78. Que le... déja couronnoit...

81. . . . images.

82. Je crois, m'enfonçant au plus épais des bois.

Telz, en ces temps de feu, voyrons François fidelles,
Comme l'or pur, entre escume, apparoir;
Et lira l'advenir, sur leurs nobles rondelles:
« Mourir plustost que trahyr son debvoir »!
N'ay doubte, amy, que soict tienne icelle devise;
Rien qu'à ce prilx n'auray trefve ou repos...
Maiz, que dye? eh! d'où vient orguillouze t'advise,
Toy l'escolier, toy l'enfant des héroz?
Pardonne maintz soulcys à ceste qui t'adore!
A tant d'amour est permys quelqu'effroy:
Ah! dèz chasque matin que l'olympe se dore,
Se me voyoiz montant sur le beffroy,
Pourmenant mes regards tant que peuvent s'estendre,
Et me livrant à d'impuyssans desirs!
Folle que suis, hélaz! m'est adviz de t'attendre;
Illusion me tient lieu de playzirs!
Lors nul n'est estrangier à ma vive tendresse;
Te cuyde veoir; me semble te parler:
« Là, me dis-je, ay receu sa derniere caresse... »
Et jusqu'aux oz soudain me sens brusler.
« Jcy, lez ung ormeil cerclé par aubespine
« Que doulx printemps jà coronoit de fleurs,
« Me dict adieu »; sanglotz suffoquent ma poictrine,
Et dans mes yeulx roulent torrents de pleurs.
D'autres foiz escartant ces cruelles imaiges,
Croy, m'enfonçant au plus dense des bois,

Vers 83. . . . ramages.

85. . . . *oyr*, oüir, entendre; de même qu'*oye* a signifié l'oreille; et *oyement*, l'ouïe.

87. Mais je vois...

93. Je laissois mes mains folâtres s'égarer doucement.

96. En moissonnoient.

99. . . . la brûlante coupe.

103. Ah! pouvois-tu faire moins qu'enlever (*embler*) vivante aux cieux celle que tu embrases de tous les feux de l'amour, quoiqu'absente!

105. Quand reverrai-je... ton visage si charmant (*duysant*, seyant).

106. . . . *myrer*, contempler.

107. *Frément*, frémissant.

Mesler des rossignolz aux amoureux ramaiges,
Entre tes braz, mon amoureuse voix:
Me semble oyr, eschappant de ta bouche rosée,
Ces mots gentils que me font tressaillir;
Ainz voyds, au mesme instant, que me suis abusée,
Et, souspirant, suis preste à desfaillir.
Soubvent aussy le soir, lorsque la nuict my-sombre
Me laisse errer au long des prez penchantz,
De tels soirs me soubvient, où libres, grace à l'ombre,
L'ung prez de l'aultre assiz en mesmes champs,
Doulcement s'esgarer layssoiz mes mains folastres
Sur le contour de tes aymables traicts,
Tandiz que de mon seyn tes levres idolastres
En meyssonnoient les pudiques attraicts.
Lors n'avoit tendre amour de tant secret mystere
Que pust céler à nos dezirs croissantz;
Playzir, dont espuysions la bruslante cratere
Rien qu'en ung seul congloboit tous nos sens.
T'iray-je rappellant ces nocturnes extases,
Du lict d'hymen fruictz tant délicieulx?
Ah! ceste que, si loing, de touz les feulx embrases,
Moins pouvoiz-tu qu'embler vivante aux cieulx?

Quand revoyray, diz-moy, ton si duyzant vizage?
Quand te pourray face à face myrer?
T'enlacer tellement à mon frément corsage,
Que toy, ni moy, n'en puyssions respirer?

Vers 109. Mieux qu'il ne convient à présent (*ores*, à présent).

110. Que plus long-temps...

111. . . . si la rose s'épanouissoit...

112. Plutôt elle tomberoit...

113. Non pas que je craigne de cesser jamais de te plaire...

114. Ils m'ont assez dit que je n'avois rien à redouter.

115. Bien qu'ils soient pour jamais le Phare...

117. Je voudrois donner au tien...

118. Et quand tu l'aurois tari jusqu'à la source.

119. T'ôter le souvenir de ce bonheur.

121. . . . comment arrivera.., (*adira*, du latin *adire*).

123. . . . il est dangereux de la transmettre (*tramettre* pour transmettre : voyez Borel au mot *tramezé*).

124. Nous ne trouvons ni foi ni pitié.

125. Des phalanges... errent.

126. Cherchant le butin, sans ordre (*arroy*) et sans chefs.

127. . . . *borg*, bourg.

128. Et tous les jours s'entendent (*s'oyent*) de nouveaux dégâts (*meschief*).

129. . . . quand nos inquiétudes (*cures*) auront-elles fin ?. .

130. Le temps ne reviendra-t-il pas où, sûres de pâture... (*Brouts*, pâture).

Mieulx qu'ores ne convient, te diray mainte chose
Qu'oultre ne sçait contenir mon ardeur:
Amy, se tout d'un coup s'espanoyoit la roze
Plustost cherroit sans vie et sans odeur.
Non creigne, à tes beaux yeulx, oncques cesser de plaire!
Assez m'ont dict que n'avoye à doubter:
Bien soyent, à jamaiz, le Phare qui m'esclayre,
Au mien bonheur que peuvent adjouster?
Vouldroy bailler au tien d'heure en heure croyssance;
Et quand tary l'auroiz jusqu'à l'essor,
D'icel, fust-ce à mon dam, t'oster réminiscence,
Pour, au mien gré, t'en assouvyr encor!

Ne sçay, jusques à toy, comme adira ma lettre;
Charles on dict vers Poictiers cheminant:
Par fraudeleuses mains, risque est de la tramettre;
Foy ne pitié ne treuvons maintenant.
Errent par tout pays désastreuses phalanges,
Quierrant butin, sans arroy ne sans chiefs;
Plus n'ont de seureté borgs, villages, ne granges;
Et, chasque jour, s'oyent nouveaulx meschiefs.
Hé Dieu! quand fin auront nos cures lamentables!
Ne reviendra temps où, seures de brouts,
Brebiettes, au sortir de leurs chauldes estables,
D'aultre ennemy ne creignoient que nos loups?

Vers 133. Il n'est point de loups rapaces qu'on puisse désormais comparer aux troupes bourguignonnes.

135. Nous croyons qu'au lieu de *brugue*, il faut lire *bruille*. *Bruillet*, selon Borel, « est un petit bois ou broussaille, dit ainsi parcequ'on a accoustumé de les brusler, et « puis de les défricher pour y semer des bleds »... Les champs converts de broussailles et les prés fleuris réduits en bourbiers marqueront à jamais les brigandages des Bourguignons.

137. Quelque confiance que nous mettions (*boutions*) tous dans le dauphin, le gouffre de nos revers est si profond...

139. Qu'eût-il même la fortune et la sagesse de Salomon...

140. Pour combler cet abyme, il n'a pas trop...

141. . . . . s'il n'avoit contre lui que l'orgueilleuse Angleterre.

142. Le duc de Bedford avec l'enfant royal (Henri VI).

143. . . . *cilz*, ceux-là...

145. *Sy*... cependant, oui; c'est une affirmation plus forte, comme lorsqu'on répond à *non* par *si*.

146. Il soutient ses droits, ils sont faux; il ne les croit pas tels.

147. *Ainçois*... au contraire. L'honneur pointe chaque trait, etc.

149. Il falloit qu'en son propre sein la France...

150. (Le duc de Bourgogne, qui fut tué sur le pont de Montereau par les gens qui accompagnoient le dauphin).

152. Qu'au milieu (*enmyeu*) des tourments et par le glaive...

153. Voici la construction de cette phrase : A présent (*ors*) que tous les crimes sont commis sans peur, ta juste récompense (*guerdon*) auroit, tes longs supplices auroient peut-être (*possible*) ému le cœur de tant d'affreux complices.

156. Par qui les Bretons (Brittons) ont soumis notre Gaule.

Ah! ne sont loups rapalx qu'aux Bourguignones tourbes
Comparager on puysse deshormaiz!
Champz en brugues réduicts et prez flouris en bourbes
Leurs brigandatz marqueront à jamaiz.
Combien que boutions touz au Daulphin de fiance,
Tant est profond gouffre de nos revers,
Qu'eust mesme de Salmon fortune et sapience,
Pour le combler, n'a trop de vingt hyvers.

Encor, se contre luy n'eust qu'Albion superbe,
Bedfort, à tout le royal enfançon!
Au moinz de nostre sang, cilz n'ont rougy que l'herbe
N'ont guerroyé que de noble façon...
Sy tousjours envers nous fust l'Anglais sans reproche,
Ses droits soustient; sont faulx; ne les croit telz :
Ainçois poincte l'honneur chascuns traicts qu'il descocbe
Sans oultragier les roys ne les autels.
Faut qu'en son propre seyn France te donnast l'estre,
Prince félon, l'opprobre des Valoys!
Monstre ésgorgé trop tard, et qui n'aurois dû l'estre
Qu'enmyeu torments et par glaifve des loix!
Eust ton juste guerdon, eussent tes longs supplices,
Ors que, sans peur, touz crimes sont commys,
Possible, esmeu le cœur de tant d'affreux complices
Par qui Brittons nostre Gaule ont soubmys.

Vers 157. De même que de fourbes Troyens...

159. Ainsi des François plus vils que soudoya Lancastre (Henri V).

161. Je te le redis... déja je l'entrevois...

163. La constrnction de ce qui suit demanderoit que l'on écrivît : *Va purger la demeure*, etc.

167. Quand il anroit refusé des miracles an monde eutier.

169. . . . *du sien*... de son trône.
170. . . . s'il rompoit.
171. Quand tn te verras marcher.

173. Il ne m'entend pas (le peuple.
174. Il attise.., (*tyser* pour attiser).

177. Par-tont où tu suivras ton roi, ne mets pas ta douce amie.
178. Daus nn tel onbli, qu'elle puisse ignorer où est ce lieu.
179. . . . elle n'anra plns de calme, de repos.
180. . . . qu'il t'en sonvienne.

Ainsy fourbes Troyens, heureulx de son désastre,
Aux soldats grecs vendirent Ilion;
Ainsy François, plus vils, que soldoya Lancastre,
Ouvrent Lutece aux vaultours d'Albion.

Te le redys, amy; jà l'entrevoy ceste heure
Où, triomphant de si noirs attentatz,
Charles de ses ayeulx va purgeant la demeure,
Et libérer ses coulpables estatz!
L'Éternel d'un regard brize enfin mille obstacles,
Des cieulx ouverts veille encor sur nos lys:
Eust-il au monde engtier desnyé des miracles,
Il en debvroit au trosne de Clovis.
Puysse l'auguste paix du sien icy descendre!...
Ah! se rompoist ton funeste sommeil,
Quand te voyraz marchier sur taz fumants de cendre,
Peuple esgaré... quel sera ton réveil?...
Ne m'entend; se complaist à s'abreuver de larmes,
Tyze les feulx qui le vont dévorans...
Mieulx ne vauldroit, hélas! repos que tant d'alarmes,
Et roy si preulx que cent lasches tyrans?

Où que suyves ton roy, ne mets ta doulce amye
En tel oubly qu'ignore où gist ce lieu:
Jusqu'alors en soulcy, de calme n'aura mye.
Plus ne t'en dy; que t'en soubvienne! Adieu.

ÉPISTRE A SA DOULCE AMYE ROCCA.

Rocca étoit Italienne : c'est tout ce qu'on en sait. Clotilde l'aima tendrement : toutes deux n'avoient pas seize ans lors de cette épître, en 1421. (*Note de M. de Surville.*)

Vers 3. Ces traits qui ne sont pas connus de l'amour seul.....

4. Ton amie reconnoît à présent (*adez*) et par ton secours
5. qu'il est un vrai beau; il n'appartient qu'à lui de te plaire
6. . . . et d'attirer.

8. Ce n'est pas que tous puissent compter sur le travail...

11. N'est pas donné... et même celui qui l'obtient.
12. . . . sans savoir ce qu'il en possede.

13. Tel voudra suivre...

15. Et celui-là...

ÉPISTRE

A SA DOULCE AMYE ROCCA.

BELLE Rocca, dont les yeulx plains de flame,
Plus qu'ugne fois lancerent en mon ame
Ces traicts perçants qu'amour seul ne cognoist,
Ta mye adez et par toy recognoist
Estre ung vray beau : n'est qu'à luy de te plaire;
N'est rien qu'à luy de charmer et d'actraire;
Par grand labeur il se doibt achepter:
Non sur labeur que touz puyssent compter,
Seroit abus : l'esprit, ce don supresme,
Ce feu sacré, l'esprit à touz de mesme
Ne se despart; voire aussi qui l'obtient
N'en doibt user sans sçavoir ce qu'en tient.

Tel des aiglons suibvra le vol superbe,
Qui mieulx eust fait de ne razer que l'herbe;
Et cestuy-là qui craint l'esclat des cieulx,
Pouvoist tonner dans le conseil des dieulx :
Peu sont dostés du trop rische advantage
De varier leur séduysant ramage

Vers 20. Car il n'est plus de ces...

21. Nous croyons que *mollement* est mis là pour *foiblement :* c'est une restriction que met Clotilde à l'éloge de quelques vieux poëtes français, qu'elle ne nomme point ici, mais dont on trouvera l'énumération dans le dialogue intitulé *Apollon et Clotilde.*

24. . . . faisant revivre...

25 *et* 26. Savoient unir et séparer sans effort chaque fleur des rives d'Hippocrene.

27. A présent nous n'avons plus...

28. . . . *oïr* (entendre) : il est ici de deux syllabes, quoique plus bas il n'en fasse qu'une, ainsi qu'au vers 85 de l'héroïde.

32. Voudroit tout abaisser un cran plus bas.

33. . . . par hasard.

35 *et suiv.* Qu'un petit vent souffloit entre mes cheveux, et faisoit voler leurs petites ondes de couleur claire, comme des bandelettes, sur mon sein, qui, déja tendre, s'enfloit au nom d'amour.

40. . . . ainsi que dans nos vers.

42. Ne devroient-ils pas...

Par mille sons tousjours doulx et nouveaulx;
Car ne sont plus ces fertiles cerveaulx,
Qui mollement soustinrent au Parnasse,
En divers temps, les couronnes d'Horace:
Il n'en est plus de ces divines mains
Qui, ravivant le cygne des Romains,
Chascune flour des rives d'Hyppocreine
Sçavoient ugnir et disjoindre sans payne;
Cy n'avons plus que foibles oyselets,
Faysant oïr leurs concerts aygrelets,
Ne regrettant de l'antique Ausonie
Que les thrésors et non pas le génie,
Maiz dont l'orgueil, bruslant de s'exhausser,
Ung cran de plus tout vouldroit abaisser.

Or il advint qu'ung beau jour, de fortune,
Lors que n'avoy soulcy ne payne aulcune,
Qu'ung ventelet entre mes crins souffloit,
Et sur mon seyn, qui, jà tendre, s'enfloit
Au nom d'amour, ainsy que bandelettes,
Fezoit voler leurs claires ondelettes,
Je me disoye: « Est-ce qu'en l'univers
Tout se ressemble atail que dans nos vers?
S'ils doibvent estre en effect sa paincture,
Debvroient-ils pas suibvre en tout la nature,

Vers 43. Qui est toujours jeune.

44. . . . différer les appas.

45. Pendant que je parlois.

47. De branche en branche...

49 *et* 50. Ceci n'est pas très clair; voici comment on pourroit l'entendre: Leurs airs étoient si doux, qu'on n'auroit pu élire, choisir *de préférence* celui que Linus même auroit accordé, chanté sur sa lyre.

51 *et* 52. La chevre folle sembloit *appendue* au rocher. Cette expression nous paroît plus heureuse qu'aucune de celles que l'on a employées pour rendre cette image empruntée de Virgile.

53 *et* 54. . . . prêts à préserver de la nourriciere de Jupiter (*alme* du latin *alma*), la séve printanniere des jeunes arbres...

56. Mes yeux... qui ont vu...

57. Plus d'une fois, s'étonnerent cette fois-ci.

58. Qu'en-deçà des monts, aucun de ceux qui entonnerent.

59. . . . n'eût pris pour modele.

60. Ce grand tableau dont nous voyons tous...

61. C'est pourquoi je me dis: Clotilde qui es jeune,

62. Si ce n'est pas un tort, si tu n'as pas tort d'être un peu orgueilleuse.

63. Des dons si beaux...

65. Comment seroit-ce un tort, comment aurois-tu tort de fuir la troupe...

66. . . . qui se soulage du travail,

Jeune tousjours, et dont l'œil, jamais las,
Voyd chasque moys dissembler les appas? »

Comme parloye, erroient dans la prairie
Blancs agnelets, broustant l'herbe flourie;
De rame en rame oysillons voletoient,
Et du printemps le retour se contoient
En sy doulx airs, que n'auroit peu s'eslire
Cil qu'eust Linus accordé sur sa lyre;
Plus loing sembloit appendue au roschier
La chefvre folle; et bergers d'approschier,
Prompts à garder de l'alme nourriciere,
Des arbres nains la seyve printaniere,
Et boutons frais trop pressés de s'ouvrir...
Mes yeulx riants qu'ont veu nos champs flourir
Plus qu'ugne fois, ceste-là s'estonnerent
Qu'en-çà des monts nul d'iceulx qu'entonnerent
Le chant de may, pour model n'ensse priz
Ce grand tabel, dont veyons touz le prilx:
Pourquoy me dy: Clotilde qu'ez jeunette,
Se n'est méfaict quant fusse orguillouzette
De si beaulx dons que Phœbus et l'Amonr
T'ont fait, te font, et feront tour-à-tour,
D'où vient seroit, quant fuyrois le college
De plats rimeurs que de labeur s'allege

Vers 67. Pour finir bien vite. (La fin du vers n'est pas claire.)

68. . . . se lamente, s'attriste, se tourmente...

69. Pour piller ce qu'il n'auroit pu imaginer (feindre, *fingere.*)

70 *et* 71. Puis n'a aucun souci de colorer ses larcins par un peu d'art, tellement qu'à les entendre...

72. . . . je crois avoir vu ailleurs...

73. . . . et envoie leurs sornettes

74. Faire au chauffoir l'usage d'allumettes.

77. Sont-ce des rondeaux faits à la vieille (et bonne) maniere?

78. (C'est Froissard, si célebre comme historien)... Nul ne joûte...

79. Ni ne joûtera... (Nous croyons qu'il faut lire... *joste* et *jostera* pour *toste* et *tostera: toster* ne se trouve pas dans Borel, ni dans La Combe.)

81. . . . jusqu'à sa derniere heure (*derrain*), dernier: voyez La Combe.

83 *et* 84. Oh! qu'il seroit aimable à mes yeux celui qui nous rendroit...

85. Ce bel ami (Froissard.)

86. . . . sa récompense.

87. S'il ramenoit auprès...

88. Ce tendre berger qui n'a point laissé d'habits

89. Ni de manteau...

91. Car dès que sa muse entendit...

92. Elle rompit sa lyre...

Pour tost fenir ; qui, d'ung et d'aultre las,
Infortuné, tant se guermente, hélas !
Pour desrober ce que n'auroit sceu feindre ;
Puys d'ung peu d'art de ses pillages teindre
N'ha le soulcy ; tellement qu'à les oyr
Chascun se dict : « Ailleurs cuydai-je voir
« Touz ces propos » ! et mande leurs sornettes
Faire ez chauffoir usage de brouquettes ?...
Car, en effect, que choysir, sur ma foy,
Dans ces recœils de si chestif aloy ?
Sont-ce rondels, faicts à la vieille poste
Du beau Froissart ? contre luy nul ne toste,
Ne tostera, m'est advis, de long-temps ;
Graces, esprit, et frescheur du printemps
L'ont accueilli jusqu'à sa derraine heure ;
Le vieulx rondel habite sa demeure
A n'en sortir. Oh, que gentil seroit
A mes regards cil que nous le rendroit
Ce bel amy, ma Rocca, quant j'y pense !
Que dans nos cœurs bien auroit sa compense,
Se ramenoit emprez de ses brebiz
Tendre pastour, que n'ha laissé d'habiz
Ou de mantelz, comme aultrefois Élie,
Aux vains amants de sa muse jolie ;
Car dez qu'oït leur insipide voix,
Rompist sa lyre, et l'Amour son carquois.

Vers 93. Si du moins vous me disiez...

94. Quel droit vous avez...

95. Seroit-ce un droit que de toujours louer (*lozangier*, de *loz*, louange.)

96. Ceux que vous voulez par-là changer en flatteurs.

98. Que moins on est, d'autant plus on veut paroître.

99. Je regarde en pitié l'orgueilleux embryon.

100. . . . et qui n'est qu'un piéton, qu'un soldat.

103 *et* 104. . . . il y gagneroit, ma-foi!... je ne me souviens de lui que lorsque je le vois. (Cette transition nous paroît bien brusque.)

105. Vous écrivez trop...

106 *et suiv.* Celui-là n'est pas fort de jarrets qui pour y monter (au Pinde) se guinde (s'attache) aux frêles arbrisseaux qui bordent le pied... (ceux qui imitent les auteurs médiocres.)

109 *et suiv.* . . . celui qui rampe plusieurs années dans la campagne, ne doit pas compter qu'il sautera (qu'il s'élevera) d'un élan au faîte des montagnes.

112. . . . qui veux jouer le milan.

113 *et* 114. Il falloit, étouffant... ne point user tes forces, t'épuiser en cris ridicules.

115 *et* 116. Nous n'entendons qu'une fois...

118. . . . la grenouille...

Se me diziez, grands autheurs de cest aage,
Quel droict avez à tant bel héritage?
Seroit ce droict que tousjours lozangier
Ceulx qu'en flatteurs ainsy voulez changier?
Debvez sçavoir, à vos despends peult-estre,
Que moinz on est, quant plus on veult parestre.
M'est en pitié le superbe embryon
Qui faict son prince et sy n'est qu'un pion:
Seroy d'adviz que, vendant ses eschasses,
Il n'affligeast de tant sottes grimaces
L'œil du proschain; y gagneroit, ma foy!
Ne m'en soubvient qu'au moment où le voy.
Trop composez, povres bastards du Pinde!
Fort de jarrets n'est cettuy qui se guinde,
Pour y monter, aux fresles arbrisseaulx
Bordans le pied des deux sacrés costeaulx.
Trop composez: qui rampe en ces campagnes
Nombre d'hyvers, au faiste des montagnes
N'aille compter saltera d'ung eslan!
Stupide oyson, qui jongles du milan,
Falloit, d'orgueil estouffant les amorces,
En cris fallotz ne poinct user tes forces.
Rien qu'ugne fois du cygne harmonieulx
N'oyons le chant tendre et mélodieulx;
Et chasque nuict, en l'onde croupissante,
Croasse en vain la rayne assoupissante,

Vers 119. La chouette dans les vieux murs.

120. Vous faites ainsi...

122. Car c'est au point que je ne puis...

123 *et* 124. . . . à quelles regles séveres je me suis assujettie par suite de nos doux entretiens.

125. Ton goût, qui fut mon guide...

127. Et cependant ton goût ne se contenteroit pas

128. D'un vers qui seroit dénué (*desnû*) de cet appas, quoique frivole.

129. Et même cette rime...

131 *et* 132. Quand je veux après deux vers (*carmes*, de *carmen*) masculins en accoupler deux féminins (*pucellins.*)

133 *et* 134. Et bien me garder de faire marcher ensemble plusieurs vers dont les rimes soient de même genre (par exemple, féminines), et qui cependant ne riment pas entre eux.

135 *et* 136. (Ceci est fort obscur: il faut croire que par *vers impairs* Clotilde entend ceux à rime féminine, qui ont une syllabe de plus que les *pairs* ou vers masculins; mais alors ces deux vers ne disent pas autre chose que les deux précédents.)

137. Je ne puis souffrir, en faisant ces vers de dix syllabes,

138. Que nos maitres ne soient point occupés de plusieurs soucis que je me donne,

139. Tels que de briser à la fin du second pied

140. Mon vers, qui sans cela boite estropié.

141. De choisir des mots...

142. Par-tout où je veux...

Chouette ez vieulx murs, corbeaulx dans les déserts:
Sy faictes-vous, Aristarques diserts!
Chascun vous prosne ; et moy n'en peulx que dire:
Car tant y a que ne sçauroy vous lire.

Tu sçais, Rocca, quels séveres liens
M'ont asservie en nos doulx entretiens;
Ton goust, mien guide en cette folle escrime,
M'a faict au sens sacrifier la rime;
Et toutesfois ne se contente pas
D'ung vers desnû de ce frivole appas;
Mesme la rime, à chustes si diverses,
Combien nous faict essuyer de traverses,
Quant veulx, après deulx carmes pucellins,
Sans nul effort coulpler deux masculins;
Et bien garder qu'ensemble ne cheminent
Genres pareils que sons divers terminent,
Pour n'aillent pairs, sans rime appariés,
Par doulx impairs, se ne sont variés?
Ne peulx souffrir, quant faiz ces pentametres,
Que maintz soulcys n'embesognent nos maistres,
Telz que brizer ez fin du second pié
Mon vers, sans ce, clospinant, estropié;
D'eslire motz de chuste masle et plaine
Par-tout où veulx, comme icy, prendre halaine;

Vers 143. D'écarter enfin les mots...

144. Qui rendent la phrase traînante.

145. A moins qu'ils ne se terminent en *e* muet.

146. Et qu'ils ne soient élidés par une voyelle.

148. Si je voulois, comme toi, que tout fût parfait,

149. . . . n'embrouillent...

152. Tant bien que mal arrivent...

154. . . . se proclament les merveilles.

156. Que chacun voudroit bien...

157 *et* 158. Si le nom seul du travail ne donnoit une telle épouvante à leur troupe...

160. . . . (*brief*, bref, de peu de durée.)

161. Gloire éternelle (*pérenne*, du latin *perennis*.)

164. Jusqu'à ce que je n'entende plus...

165. *Bramer*, crier fort, du languedocien *brama*.

Carter enfin verbes sourds et muets
Par qui discours sont flasques et fluets;
A moins pourtant qu'*e* sombre les fenisse,
Et qu'à voyelle en mourant ne s'unisse...
Ne peulx souffrir... Maiz quant aurois-je faict
Se tout vouloye, ainsy que toy, parfaict?

Tant de soulcys n'embroillent la cervelle
Des grands suppotz de la forge nouvelle,
Qui, sans payer aux graces nul tribut,
Que bien, que mal, adviennent à leur but;
Et, desclarant la guerre à nos oreilles,
Du monde engtier se clasment les merveilles;
Nulz n'ont tel soin: seroy d'advjz pourtant
Que bien vouldroit chascun en faire aultant,
Se du labeur à leur tourbe sçavante
Tant le nom seul ne bailloit espouvante,
Qu'ils ayment mieulx barboter en l'esgoust,
Que d'achepter par quelque brief desgoust
Gloire pérenne. Or moy, qui n'ay, povrette,
Que pieds légiers de la jeune chevrette,
M'en serviray, pour fuyr, à travers champz,
Tant que n'oyrai leurs misérables chantz.
Tant que vouldront, lors que brament à l'aize:
« Sommes plus doulx que miel, plus chauds que breze;

Vers 167. Pour nous ouïr...

168. *Pantois*, respirant à peine.

170. Ne vous souvient-il pas...

176. . . . vous aurez la gloire d'assoupir.

177. Que dirons-nous de plus...

181. Digne de louange; mais c'est autre chose que mon livre...

182. . . . ou que je lui survive.

183. Nous n'en avons pas dit assez (*prou*); c'est pourtant beaucoup en discourir.

184. La force me manque pour courir si loin.

185. Viens, et tu verras ce que peut...

186. . . . l'esprit de Léonore. (Elle se nommoit Marguerite, Éléonore, Clotilde.)

187. . . . qui ouvris mon cœur.

188. (On n'entend pas bien quel est ce vainqueur. Il paroît que Rocca forma le goût de Clotilde pour la poésie, mais le mot de vainqueur est assez impropre s'il n'est question ici que de ce goût. Seroit-ce aussi Rocca qui auroit ouvert le cœur de Clotilde à l'amour? Mais, comme le reste de l'épître n'en dit rien, la conclusion seroit un peu brusque.)

« Pour nous oyr se taist le rossignol;
« L'aigle pantois ne nous acteint au vol... »
Vous tayrez-vous, grenouilles insolentes?
Ne vous soubvient, bestiolles turbulentes,
Que de Phœbus, et d'Hécate aux trois fronts
La mere ung jour essuya vos affronts?
Qu'en advint-il? le dieu de la lumiere,
En vous laissant vostre audace premiere,
Vous condamna pour jamaiz à croupir :
Croassez donc; loz aurez d'assoupir.

Que plus dirons, Rocca, ma doulce amye?
C'est que du beau paresse est l'ennemye :
Non que par-fois souple et facile esprit
En se jouant ne fasse maint escript
Bien louangié; mais aultre est que mon livre
Vive après moy, que moy de luy survivre.
Prou n'avons dict; c'est moult en discourir :
Vigueur me fault pour trop au loing courir.
Vienz, et voyras que peult, à son aurore,
Tenter de grand l'esprit de Léonore,
Pour toy, Rocca, pour toy qu'ouvris mon cœur
Aux doulx transportz qu'espuyse mon vainqueur.

CHANT D'AMOUR AU PRINTEMPS.

« Ung chant d'amour doibt paindre aux sens moinz que « parler à l'ame... Cettuy du printemps, fiz ung matin 8e jour « de mars 1421. »

Mém. de Clotilde, liv. 5 et 7 des Ch. d'amour. 10.

Vers 3. . . . pâturages.

4. . . . et même autour.

5. . . . répand ces vives couleurs.

7. C'est une apostrophe: Arbrisseaux que les autans ont courbés.

9. Bordez ces tapis que la nature décore.

13. Il n'est rien que ton regard ne fasse reverdir et ne colore.

14. Saison .... empire...

15. Tu réjouis celui qui déplore leur perte (des jeux et des amours.)

16. Mais, si des vieillards tu rends serein le déclin...

17. Pour nous, jeunes gens, les soucis suivent tes traces...

18. Tu sais éclaircir un front déja courbé vers la terre....

CHANT D'AMOUR

AU PRINTEMPS.

Quels doulx accords emplissent nos boscages!
Quel feu secret de fécondes chasleurs
Va pénétrant sillons, arbres, pascages,
Et, mesme entour des tristes marescages,
Quel charme espand ces vivaces couleurs!
Oui, tout renaist, s'anime ou se réveille :
Arbustelets, qu'ont ployez les aultans,
Redressez-vous de perles esclatants!
Bordez tapyz que nature appareille,
Pour y pozer les trosnes du printemps.
Gentil matin de l'an qui vient d'esclorre,
Type riant du matin de nos jours,
Rien que ton œil ne verdysse et coulore!
Seyzon des jeulx, empeyre des amours,
Cil resjouïs qui leur perte desplore!
Ainz, se des vieulx seraines le desclin,
Soulcys pour nous jeunetz suyvent tes traces;
Sçaiz esclaircir front vers la terre enclin;

Vers 19. Tu vas obscurcissant celui...

20. Sous le bandeau du petit archer malin. (L'Amour.)

21. Nous... elle viendra...

23. Jamais Philomele ne racontera les siens...

24. Sans que nous regrettions...

25. Le droit précieux...

27. Bien que l'Aurore arrose l'herbe de ses pleurs,

28. Elle se plaît assez.

29. Elle songe... quand elle voit...

30. S'épanouissant...

31. (Il nous semble que la liaison des idées seroit meilleure si, à la place de ces mots, *De vray*, on lisoit *Ainçois* ou *Pourtant:* le tourment où je me livre me duit, me convient mieux que son bonheur; car enfin à quoi lui sert?...

33. Se rappeler quelqu'un qui ne peut...

34. Au moins nous, que la Parque frappe (*fiert*, de *ferire.*)

35. Nous avons l'espoir de...

36. L'un plus tôt, l'autre plus tard; mais ne nous hâtons pas trop.

38. Il faut l'orner... (*adorner*, du latin *adornare.*)

40. Le triste loisir de faire les Catons (jongler, jouer.)

42. . . . s'il peut avoir des faisans,

43. Il est sot... celui qui s'en tient à la gesse (mauvais légume.)

Vas obscurant cettuy qu'ornent les graces
Soubz bandelet de l'archerost malin !
Te pardonnons: viendra l'heure cruelle
Qu'à trez hault prilx vouldrions payer ces maulx;
Oncques les siens ne dira Philomelle,
Sanz que plaignions, à l'ombre des rameaulx,
Droict précieulx de souspirer comme elle.
Plus ne vivrons que par des soubvenirs:
Bien qu'Aurora de plours l'herbette arroze,
Prou se complaist en son char de saphyrs;
Songe à Tython, quand veoit la jeune roze
S'espandyssant aux souffles des zéphyrs...
De vray, me duict le tourment où me livre
Plus que son heur: car enfin que l'y siert
Rémémorer ung que ne peult revivre?
A tout le moinz nous, que la Parque fiert,
Espoir avons en la tombe nous suyvre,
Qui tost, qui tard; ainz trop ne nous hastons:
Doulce est encor la coupe de la vie:
Faut l'adorner de gracieulx festons;
N'aurons que trop, pour désarmer l'envie,
Triste loysir de jongler des Catons.
Temps nous soubrit; uzons de sa largesse,
Maiz sans abus: se faizans peult avoir,
Sot est, ma foy, qui s'en tient à la gesse;
Ugne vertu par défaut de pouvoir

Vers 46. . . . quel qu'en soit...

7. Il nous attend ici...

49 *et* 50. . . . même dans la vieillesse, qui voudroit se venger de l'Amour, au prix d'en perdre le souvenir?

54. . . . n'en crois jamais...

55. Elles sont de plaisir.

58. Puisque Mars a chassé... (le mois de Mars.)

61. Autour de ces lieux mille oiseaux peints *de couleurs variées* (*pictæ volucres.* Virg.)

63. Ou donnent chasse à des papillons dorés.

65. Qu'ont déja sucée les aiguillons des abeilles. (*avetes*, abeilles : voyez La Combe.)

66. Vertumne, aux ailes diaprées, vous tend...

68 *et* 69. Là, dès que les violettes pourprées auront disparu avec la fraîcheur des prairies, je veux...

70. . . . à vos voix défaillantes.

Se pare en vain du beau nom de sagesse.
Suyvons l'amour, tel en soit le danger!
Cy nous attend sur litz charmants de mousse:
A des rigueurs... qui vouldroit s'en venger,
Qui (mesme alors que tout dezir s'esmousse),
Au prilx fatal de ne plus y songer?
Regne sur moy, cher tyran dont les armes
Ne me sçauroient porter coups trop puissants!
Pour m'espargner, n'en croiz onc à mes larmes;
Sont de playzir: tant plus auront de charmes
Tes dards aigus, que seront plus cuysants.
Témoins plainctifs des seuls maulx que j'endure,
O tourtereaulx, et vous, rossignoletz,
Puisqu'a chassé Mars glaçons et froidure,
Meslez vos chantz au bruict des ruisseletz
Qui roulent clairs sur la molle verdure!
Entour d'icy mille painctz oysillons
Vont becquetant aubespines flouries,
Ou baillent chasse à dorés parpeillons,
Se balançant sur la flour des prayries
Qu'ont jà suscée avetins éguillons.
Vous tend Vertumne, aux esles diaprées,
Sombres abrys en l'espaisseur des bois:
Là veulx, dès-lors qu'avec frescheur des prées
Disparoistront violettes pourprées,
Respondre encore à vos faillantes voix!...

Vers 72. Si un ardent baiser de ta bouche...

75. Comme, tout entiere à ma flamme, je dirois bien.

Maiz, bel amy, dont le penser m'enflame,
Se de ta bousche ung bayser chaloureulx
(Qui sur la mienne appelleroit mon ame)
Coupoit soudain mes accents amoureulx,
Com' diroy bien, toute engtiere à ma flame,
« Quels doulx accords! »

CHANT D'AMOUR EN L'ESTÉ.

« Ce n'est tant l'esté qu'ay voulu paindre que l'estat de « mon cœur, ce 20 juillet, vers deux heures, soubs le « rocher. 1422. »

Mém. de Clotilde, liv. 5 et 7 des Ch. d'amour.

Vers 1. Autour de moi il n'est rien...

2. Et cependant l'œil du jour dore tout.

3. Déja Thestylis remplit la cinquieme corbeille... (Ce nom est pris de Virg., ecl. II, v. 10.)

4 *et* 5. Pour les moissonneurs, que l'aurore n'a pas devancés dans ce brûlant séjour.

6. . . . ils reposent...

7. Le *solage* (l'action du soleil) direct et brûlant les frappe (*fiert*) en vain.

8. Çà et là... répandus.

9. Sont les jeunes bergers sous les roses...

10. . . . parmi leurs troupeaux fraichement tondus.

11. Ce n'étoit pas ainsi, soleil...

12. Qu'il y a deux mois tu...

13. . . . l'Arcture glacial (étoile de la constellation du Bouvier, voisine de l'Ourse.)

15. Tu rendois nos champs à la floraison (*flouriture*, *fleurissure*, de flour, fleur.)

17. A présent...

18. Tu seches les bosquets que tu avois rendus fleuris.

CHANT D'AMOUR

EN L'ESTÉ.

Entour de moy n'est rien qui ne sommeille,
Et cy pourtant tout dore l'œil du jour :
Jà Thestylis emplist quinte corbeille
Pour mestiviers, qu'en ce bruslant sesjour
N'a desvancé la courriere vermeille :
Prez leurs oustilz repozent estendus ;
Les fiert en vain le droict ardent solage :
De cy, de là, sur ces monts, espandus
Sont bergerosts, soubz rozes du bel aage,
Dormantz seuletz enmy troupeaulx tondus...
N'estoit ainsy, foyer de la nature,
Que, sont deux moys, caressoiz l'univers ;
Lorsque, vainqueur de glaciale Arcture,
Au fond du nord enchaisnant les hyvers,
Nos champs tout nuds rendoiz à flouriture !
Lors ton esclat évigiloit nos sens ;
Ores nos sens accable ta lumiere ;
Sesches bosquetz que rendiz flourissants,

Vers 19 *et* 20. Les cœnrs que tn ravivas de ta clarté premiere languissent, et accusent ton ardeur présente.

21. Contre tes rayons cherchent de vains abris...

22. Les habitants...

23. . . . l'hyrondelle.

24 *et* 25. Conchée loin de ses chevreaux, la chevre vagabonde broûte le cytise amer...

26. Je ne vois pas non plns (*ny vois-je...* tonrnnre allemande) les poissons mnets...

27. Fretiller à fleur-d'ean, ni les grenonilles (*raynes*) santillantes...

28. Se réjonir. (Tel est le sens d'*esbanoyer*, selon Borel, qui cite le roman de la Rose.)

29. Ni les taupes sonterraines sortir...

30. Ni le lézard verd fnir aillenrs qne parmi les bnissons...

32. Rase... dn sentier.

33. Il va... le crenx d'nn antiqne tronc.

34. Un crapand le voit...

35. Bientôt aminci, il entre...

37. Sons nne grotte... j'ai relâche...

39. Le jour se cache (*s'abscond*, du latin *abscondere:* voyez Borel.)

40. . . . combat la violence.

41. La fondre marche an milieu...

42. (Ce vers nons paroît admirable par sa précision et sa chûte imitative.)

43. Dieux! *elle tombe* sur ce roc...

44. . . . le sommet où la colombe sanvage (*sylvestre*, de *sylvestris.*)

Et ton ardeur accusent languissants,
Cœurs qu'avivaz de ta clarté premiere.
Contre tes rays quierrent de vains abrys
Hostes de l'air, de la terre, et de l'onde;
Hors de son nyd ne sort mesme l'hyronde;
Brouste, couschiée, au loing de ses cabrys,
Cytise amer la bique vagabonde.
Ny frétiller vois-je muets poissons
A fleur d'estang, ni sautillantes raynes
S'esbanoyer en aygres unissons;
Ny s'exhaler les talpes soubterraines,
Ny verds lézards fuyr qu'entre verds buyssons.
Seul inquiet, le céraste farousche
Raze, haletant, la poudre du semptier;
Va regagnant creux d'ugne antique soulche;
Le veoit crapeaulx; en l'escumante bousche,
Tost amincy, se glisse tout engtier...
Maiz quoy! tandyz qu'en ce vaste silence,
Soubz grotte obscure ay trefve à mes ennuicts,
Quel tourbillon dans le vuyde s'eslance!
S'abscond le jour entre voyles des nuicts;
Des quatre vents jouste la turbulence;
Marche la fouldre enmyeu nuaiges noirs;
Gronde, reluict, esclate, hélaz! et tombe...
Dieulx! sur ce roc, le plus fraiz des manoirs;
Frappe la creste où sylvestre palombe

Vers 45. Près de...

46. Elle l'a vu périr...

47. Tu vis à peine, et tu crois t'envoler.

49. Il étoit moins barbare de t'immoler

50. Que te forcer à vivre ainsi douloureuse (dans la douleur.)

51. Que cherches-tu autour de...

52 *et* 53. Tu ne peux t'enfuir de ta demeure encore toute fumante, et tu trembles d'en approcher.

54. . . . d'une amante.

55. Qu'à l'égal de toi, autant que toi...

56. . . . il n'est plus temps; tes ailes s'affoiblissent (*s'allanguir*, formé comme *languir*, de *languescere.*)

57. Ton seul ami...

58. Tu sais qu'il n'est plus, et pourtant...

59. . . . vous m'apprenez, couple d'oiseaux...

61. Mais cependant les nuages s'éclaircissent.

62. Il perce...

63. Celui (le soleil) dont les traits brillent plus vifs.

64. . . . dont ces collines...

65. Menaçoient déja...

66 *et* 67. Quoique (*jaçoit*) vos rameaux s'égouttent encore en perles de crystal, bois argentés...

68. Vous m'ombragerez cueillant...

69 *et* 70. Tant que l'ombre en croissant ne tombera pas des collines sur les toits fumants de nos hameaux.

'Prez son ramier rouccouloit touz les soirs:
L'a veu périr; s'enfuyt... Ah! malheureuse,
A peyne viz, et cuydes t'envoler!
Me fend le cœur ta plaincte langoureuse;
Et moinz barbare estoit de t'immoler,
Que te forcier vivre aínsy doloureuse!
Que quierz entour ce funeste roscher?
De ta demeure encor toute fumante
Ne peulx t'enfuyr, et trembles d'approscher!
Vole plustost sur le seyn d'ugne amante,
Qu'au pair de toy tes maulx doibvent touscher;
Laz! n'est plus temps: s'allanguissent tes esles!
Tien seul amy pouvoist te secourir:
Sçaiz qu'il n'est plus, et sy tousjours l'appelles!
Oui, m'apprenez, coulple d'oyseaulx fideles,
Qu'en pareil cas ne reste qu'à mourir.
Ainz toutesfois s'esclayrcissent les nues:
Perce à travers les humides forests
Cil dont plus vifs resplendissent les traicts,
Sur les torrents, dont ces costes chesnues
Jà menaçoient d'inonder nos guérests.
Jaçoit encor qu'en perles crystallines,
Bois argentés, s'esgouttent vos rameaulx,
M'ombroyerez cueillant des avelines,
Tant que, sur toictz fumanz de nos hameaulx
L'ombre croyssant ne tombe des collines,

Vers 71 *et* 72. Mais il est un feu qui, par-tout où je vais me cacher, sans pitié me consume jour et nuit.

73. Si le sommeil vient l'assoupir avec mes sens.

75 *et* 76. Autour de moi, comme au-dedans, chaque objet le rallume.

Maiz est ung feu, soict où m'aille tapir,
Qui, sanz pitié, jour et nuict me consume:
S'avec mes sens somme vient l'assoupir,
Dès mon réveil, suivy de maint souspir,
Comme au dedans, chasque object le rallume
Entour de moy.

CHANT D'AMOUR EN ALTOMNE.

« Lors estoyent descolourez les foillages; donc Altomne jà « s'enfuyoit. Eslit mon cœur ce temps grisastre le 15 novembre « de cet an 1422. »

Mém. de Clotilde, liv. 5 et 7 des Ch. d'amour.

Vers 3. *Troncs envieillis...* (Ce vers, qui rime avec le premier, semble indiquer que Clotilde suivoit la prononciation des provinces méridionales, et disoit *demure* comme *chevelure.*)

6. . . . le soleil *sortoit* du sein des mers

7. Pour sourire.

10. (Ce vers, moins correct que les précédents, pourroit bien avoir été altéré dans l'intention de le rendre plus moderne.)

11 *et* 12. *S'encor*, si encore : si toujours encore il ranimoit de sa flamme amortie nos bocages tremblants;

13. Mais il nous laissera.

14. *Avelleront*, arracheront (du latin *avellere.*)

15. Hors du fond glacé...

16. Il y a ici une inversion : voici le sens : Or, bien que *sien* (son) éclat soit prêt à finir...

18. Non sans plaisir voit... (*cerner*, de *cernere ;* voir, regarder.)

CHANT D'AMOUR

EN ALTOMNE.

Ou fuyez-vouz, charmes de nos demures?
Toictz verdoyants, azyles du sommeil?
Troncs envieillys, où sont vos chevelures,
Qui m'abritoient quand le char du soleil
Rouloit, bruslant sur le palaiz des heures?
N'aguere, au moinz, sailloit du seyn des mers,
Pour soubrier à l'amant d'Érigone,
Et, se jouant parmy les pampres verds,
Doroit, ainsy que les dons de Pomone,
Mille nectars de leurs grappes couverts.
S'encor tousjours, de sa flamme amortie,
Rassérénoit nos boscages tremblants!
Ainz nous layra quand les filz d'Orythie
Avelleront l'hyver aux cheveulx blancs
Ez fond glacé des antres de Scythie.
Or, sien esclat bien soict prest à fenir,
Ma veue au loing doulcement esgarée,
Non sans déduit, cerne les champs brunir:

Vers 20. (La charmante réflexion de ce vers nous semble former une transition très heureuse à ce qui suit.)

21. (Cet exemple, qui n'est pas le seul dans ces poésies, prouve qu'alors on pouvoit séparer *dès* de *que:* dès que pour nous l'automne est arrivée.)

23. La vieillesse chenue fond sur nos têtes.

24. . . . sous l'impitoyable autour.

25. Nos foibles cris se perdent... (se *spargent*, se dispersent, de *spargere.*)

27. Que n'usons-nous mieux...

28. . . . ne pouvant y rester (*dans mon logis;* vers suivant.)

29. Je ne plains moins mon logis... (*me doult* ou *me deult*, de *douloir; non me dolet.*)

30. . . . qui peut joûter, combattre?

31. La terre n'a-t-elle pas eu aussi sa jeunesse?

32 *et suiv.* Tout ce que les humains obtiennent à peine de la terre à force d'art, etc., elle le *pondoit* (le produisoit) d'elle-même sous leurs mains.

35. Alors les humains n'eurent de souci que...

36. (Voici la premiere fois que la troisieme personne du pluriel de l'imparfait d'un verbe se trouve employée selon l'ancienne et dure prononciation de trois syllabes, *vi-voy-ent :* on la retrouve dans les stances du Châtel-d'Amour : Plaisirs *voloyent* à l'entour. On sent combien il seroit facile de refaire ces deux vers selon la prononciation actuelle.)

39. Celui qui la seme (la terre) n'est point à présent sûr de cueillir (recueillir). (On trouvera que ce vers est bien éloigné du 31ᵉᵐᵉ, le seul où la terre soit nommée, et qu'il manque ici une transition : ce sont des fautes, mais aussi que de beautés!)

42. Prend au hameau...

43. Tout ce qui est sans reproche n'est pas sans péril.

44. Entendez les cris que, palpitants d'effroi.

Nature plaist, mesme ainsy bigarrée;
Et si vieillist, saura bien rajeunir.
Or dèz pour nouz qu'est l'altomne advenue
Nos vains actraicts se fasnent sans retour;
Fond sur nos chiefs la vieillesse chesnue;
Et, francs linotz, soubz l'impiteulx altour,
Nos cris foibletz se spargent dans la nue.
Hé Dieu! plustost que nouz en attrister,
Que n'uzons mieulx du moment qui s'escoule?
Hoste joyeulx, ne pouvant y rester,
Point ne me doult mon logis qui s'escroule.
Contre le temps, eh! quoy donc peult toster?
La terre aussy n'eust-elle sa jeunesse?
Tout ce qu'à payne en obtiennent humains
A force d'art, de labeur, et d'adresse,
De soy pondoit soubz leurs heureuses mains:
Lors de souley n'eurent que leur tendresse;
Et cependant vivoyent dix fois plus
Que ne faizons !.. (ce n'est trop quand on ayme,
Et qu'on n'est sourd, aveugle, ny perclus:)
Seur de cœillir n'est ores qui la seme...
Ciel! ô douleur! ô regrets superflus!...
D'ung bois de pins le feu, de prosche en prosche
Prend au hamel... Paisibles habitants,
N'est sanz péril tout ce qu'est sanz reprosche!
Oyez clamours que, d'effroy palpitants,

Vers 45. Vos petits enfants poussent du haut de la roche.

46 *et* 47. . . . déja de jaunâtres tourbillons dévorent de leur flamme active, etc. (Voilà deux vers féminins de suite qui ne riment pas : cette faute ne se trouve que dans ce seul endroit. Clotilde a posé la regle de la maniere la plus expresse dans son épitre à Rocca : il semble que les reviseurs auroient pu corriger aisément ce passage.)

49 *et* 50. (La construction naturelle demanderoit qu'on lût le second vers avant le premier.)

51. Du pourceau (*glandivors*, qui se nourrit de gland.)

52. (Ce vers désigne sans doute une chienne qui a mis bas nouvellement.)

55. . . . au seuil de la bergerie... (*ovile*, c'est le mot latin *ovile*.)

56 *et suiv.* (Ce passage n'offre point de difficultés pour le sens littéral, mais les deux parties du tableau semblent se contredire. Clotilde dit d'abord : Familles bêlantes, qu'espérez-vous pour échapper, c'est-à-dire pour être échappées, à des abris mortels? la mort plane sur ces débris fumants... ce qui nous représente le troupeau sortant du bercail, mais exposé à être atteint par les matieres embrasées qui s'en détachent, soit poussées par le vent, soit par la violence du feu. Mais ce qui suit semble, au contraire, nous représenter les brebis se pressant pour rentrer dans la bergerie, malgré les cris des spectateurs.)

61. Elles veulent périr! qu'elles périssent donc...

62. C'est un bonheur...

63. En cela de vous... je differe.

64. Que je n'ai pas pour certain (que je ne suis pas sûre) de ne pas survivre.

66. Et qui n'est pas...

67. En quel gouffre de noires pensées...

Vos enfançons poussent d'en hault la rosche!
Viste accourez! jà de leur flamme active,
Vont dévorant jaunastres tourbillons,
Fruicts de vos prez, trézors de vos sillons!
Loing de l'estable où les nourrist captive
Voyez Io chassant ses bouvillons;
Du glandivors la compagne hérissée,
Et sa voysine aux traisnants mammelots,
A pas divers, fuyr leur hutte escrasée,
Tandiz que l'air retentit des sanglots
Du pastre au sœil de l'ovile embrasée!
Pour eschapper à de mortels abris,
Qu'espérez-vous, ô familles beslantes?
Plasne la mort sur ces fumants débris...
Clamons en vain: soubz les poultres bruslantes,
Plus elles vont se pressant à nos cris!
Veulent périr! périssent donc ensemble!
C'est heur ainsy d'affronter le trespas.
En ça de vouz, brebiettes, je dissemble,
Que pour certain n'ay ne survivre pas
Au preulx que j'ayme et pour qui tousjours tremble,
Que n'est tesmoin du sort de ces beaux lieulx.
De noirs pensers en quel gouffre il me plonge!
Ah! que le deuil de la terre et des cieulx
A mes regards s'accroysse et se prolonge,
Tant que l'amy sera loing de mes yeulx!

Vers 71. Que d'ici à son retour j'aurai une longue oisiveté.

74. . . . au printemps.

Que d'icy lors auray longues féries!
Vienz à mon ayde, ô puyssante rayzon!...
Maiz vouz, hélas! illusions chéries,
Qui me suyviez en la verte seyzon,
Doulces erreurs, charmantes resveries,
Où fuyez-vouz?

CHANT D'AMOUR EN L'HYVER.

« Soit l'hyver achoison non sujet (*que l'hyver soit l'oc-« casion et non le sujet*) de tels chantz : espandez-y vostre « ame engtiere... Ainsy fis-je au dernier jour de l'an 1421. »

Mém. de Clotilde, liv. 5 et 7 des Ch. d'amour.

Vers 2. Amoncelez-vons.

3. Quoi! lorsque l'hirondelle passe la mer (le bleu Nérée ; figure hardie et prise des anciens. Horace appelle Thétis *cœrula mater*, Liryc., lib. V, ep. 13.)

4. Pour ne pas languir...

5. (On attele quelquefois des moineaux au char de Vénus.)

8. Puis, quand votre aile...

9. Tombe... (gelides glaçons est un pléonasme : il est rare que Clotilde tombe dans ce défaut; elle est au contraire très heureuse dans le choix des épithetes.)

10. Vous fixez, pauvres petits...

11. . . . suspendez vos cris (*piois*, gazouillement);

12. Retournez...

13. . . . elles sont de si doux abris. (*Pavois*, mot à mot *bouclier.*).

15. Est-il d'autre plaisir que...

16. Autour de ces lieux...

18. . . . quand les autans sifflent.

CHANT D'AMOUR

EN L'HYVER.

GRONDEZ, tyrans de la plaine éthérée!
Moncelez-vouz, brouillards, neige et frimatz!
Quoy! quand Progné franchist le bleu Nérée,
Pour ne languir soubz nébuleux climatz,
Bruns passereaulx qu'attela Cythérée,
Seuls saultillez encor sur ces buyssons!
Seuls voletants poussez maint cry débile;
Puyz, quand vostre esle, à voler inhabile,
Chest soubz le poids des gélides glaçons,
Fixez, povretz, la nature immobile!...
Francs oysillons, suspendez vos piois;
Tornez au nyd rasseurer vos compagnes;
Contre l'hyver sont de si doulx pavois!
Tant que froydure attriste les campagnes,
Aultre déduit est-il que soubz nos toicts?
Entour d'icy venez, petitz volages!
Ce feu divin qui renaist au printemps,
Ce feu qui meurt quand sifflent les aultans,

Vers 19. Pour les autres oiseaux...

21. Mais, comme vous, je ne trouve pas toujours.

23 *et* 24. (Il faut lire le second vers avant le premier.)

25. Celui-là que seul j'adore augmente ma flamme.

26. Il est...

28. L'Amour ne l'auroit-il asservi sous sa chaîne

29. Que pour épouser les débats des princes?

31. Il est possible, à présent que je t'appelle...

32. Qu'en terre étrangere tu sois chargé de liens.

33. Il est possible aussi (*atout.*)

35. . . . l'espérance me dit que tu reviens

36. . . . près de ta bien-aimée.

37. Si tu as encore souci de...

38. Il faut si peu pour qu'elle soit...

39. Car ici jamais il n'est question de l'armée.

41. Lorsque j'entends (*oy*) retentir (*bruyr*) les tempêtes de l'Ourse.

42. . . . d'Orion...

(Pour vos pareils) vouz suyt dans nos villages:
Ainsy que moy bruslez en tous les temps.
Ainz, comme vouz, tousjours ne treuve encore
A qui conter mes amoureulx desirs!
D'abord estaint brazier qui vous dévore
Toute femelle aperte à vos playzirs;
Accroist le mien cil seulet que j'adore.
Est loing de moy. Mars qui me l'a ravy
Le faict errer en loingtaines provinces:
L'auroit Amour soubz sa chaisne asservy
Pour n'espouzer que les desbatz des princes?
Barbare, hélas! que ne t'ay-je suivy!
Possible, alors que t'appelle tremblante,
Qu'en terre estrange ez chargé de liens!
Possible atout que, sur l'amaz des tiens,
Entre les morts... ta despouille sanglante...
Arreste! espoir me dict trop que reviens!
Ah! reviens donc emprez ta bien-aymée,
S'az cure encor de ses mortels ennuicts!
Tant peu faut-il pour que soict alarmée!
Car onc icy n'est propoz de l'armée;
Et maintes fois, durant ces longues nuicts,
Du sombre Arcas, quand oy bruyr les tempestes,
Ou que d'Oryon tombent les froids torrents,
Que toictz, battus de cent coulps différents,
Semblent aller s'escroulant sur nos testes:

Vers 45. . . . me dis-je...

46. Ne se pourroit-il pas... sans habits.

48. Apperçu par eux (*cerné*, de *cernere*), il en soit peut-être (*fors*) la pâture.

50. . . . cherche sa nourriture.

51. Autour du feu... lorsque nous parlons.

52. De voyageurs.

56. Si nous entendons un cri...

57. . . quelque loin que cela soit,

58. Soudain tout mon sang...

59. *et* 60. (Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici la beauté et la vérité de ce mouvement poétique, de ce cri de la nature, *S'il étoit là !*)

61. Des pensers plus doux viennent...

62. Se mêler...

63. Alors je te vois...

65 *et* 66. Aussi je n'attends pas que les rayons tremblants du soleil réjouissent ma couche. (L'épithete *rare* donnée au soleil est hardie, mais elle me semble heureuse.)

68. Mais les oiseaux sont muets...

69. Si un, si celui qu'appelle ma bouche,

70. Soudain la baisant, étouffoit mes clameurs;

« Où porte-t-il, me dis, ses pas errants?
« Ne se pourroist que seul et sans vesture,
« A travers champs, à la mercy des loups,
« Cerné d'iceulx en soict fors la pasture,
« Où que, jouët d'ung sort non moins jaloux,
« Comme eulx en vain quierre sa nourriture »?
Entour du feu, mesme au soir, que parlons
De voyagiers esgarez loing des routes,
Au fond des bois, dans le creulx des vallons,
Ou s'abritant soubz les obscures voultes
De vieulx chastels ouvertz aux aquilons,
S'oyons un cry tout-à-coup dans la plaine,
Ung bruict confus, tant soict au loing cela,
Soudain le sang tout se figc en ma veyne;
Retiens mon souffle, et ne reprends haleine
Que pour me dire : « O ciel ! s'il estoit là »!
Plus doulx pensers viegnent, en la nuict sombre,
Se meslanger à mon trop court sommeil;
Lors bien te voy : mais ung affreux réveil,
De mon bonheur, chasse encor la vaine ombre.
Aussy n'attends que du rare soleil
Rays tremblottants esjouïssent ma cousche,
Pour au dehors entonner chantz d'amours;
Ainz sont muetz oysels, échoz sont sourds :
Tout revivroit s'ung qu'appelle ma bousche,
Tost la bayzant, estouffoit mes clamours;

Vers 71. Si vous l'épargnez...

72. Je pardonne tout.

73. En le voyant je défierai.

75. A présent grondez, tyrans de l'air...

Se l'espargnez, preulx vaillants d'Angleterre,
Pardonne tout à vos maistres ingrats :
En le veyant desfieray le tonnerre;
Et m'escrieray, le serrant dans mes bras:
« Orcs de l'air, de l'onde, et de la terre,
« Grondez, tyrans. »

APOLLON ET CLOTILDE.

DIALOGUE.

Cette poétique date de la vingtieme année de l'auteur, mariée depuis cinq ans, en 1426. (*Note de M. de Surville.*)

Vers 1. Je sais ce que je vous dois...

3. Jeune encore, j'ai su...

5. Ce que j'ai d'humain (de mortel) peut...

6. Quand il plaira au sort; mais...

7. Que vous m'inspirez...

8. Leur enlevera... (au sort et au tombeau... *tollir,* de *tollere*) ce que j'ai...

9. Je le sais... cependant (*sy*) je voudrois qu'on me dise.

10. . . . je me trouve...

11. . . . couvre de ses manteaux (de ses voiles.)

12. (Clotilde avoue qu'elle étoit inconnue de son siecle.)

13 *et* 14. Moi, qui en secret brûle seulement sur vos autels des parfums capables, etc. (Cette figure est hardie et peu agréable; on en trouvera peu de semblables dans ces poésies.)

15. Un voile... me cache...

16. Je n'ai vu qu'hier...

APOLLON ET CLOTILDE.

DIALOGUE.

CLOTILDE.

Sçay que vouz doy, grand maistre du Parnasse!
Vouz fistes l'heur de mes premiers beaux ans;
Jeunette ay sceu, par vos divins présents,
Du temps qui fuyt destourner la menace:
Ce qu'ay d'humain peult aller au tombeau,
Quand plaist au sort; ainz la subtile flamme
Que me soufflez, compaigne de mon ame,
Leur tollira ce que tiens de plus beau;
Le sçay trez bien. Sy vouldroye qu'on me dye
Pourquoy desja me treuve si hardie,
Moy que la nuict cœuvre de ses mantels,
Moy sans renom (dans cet aage où nous sommes),
Moy qu'en secret, rien que sur vos autels,
Brusle parfums à suffoquer des hommes!...
Ung voyle obscur me casche à tous les yeulx;
N'ay veu qu'hyer s'envoler mon aurore;

Vers 17. . . . je suis encore assez vaine.

19. C'est que tu n'as pas craint...

20. Que dès le berceau..., (dans les langes.)

22. Mais à moi seul as confié ta gloire... (*loz*, louange, gloire.)

24. Voit chaque jour se fortifier son courage.

25. Tu as franchi du premier bond...

29. Tu as bien connu que je n'aurois jamais permis...

30. (Entre les ondes de l'Hyppocrene et les torrents du mauvais goût : l'*inimitié* de ces ondes et de ces torrents nous paroît encore une figure répréhensible.)

31. Qu'il ne restoit...

33. Tu en eûs le courage; je t'en ai bien récompensée...

34. Qu'aurois-tu desiré que je ne t'aie accordé?

35. . . . n'est-ce pas la gloire

36. Que de laisser un riche souvenir de soi?

37. Pour y parvenir (à la gloire) il ne faut point acheter

38. Les éloges (*loz*) des rimeurs, que je ne daigne pas

Et toutesfois suis-je prou vaine encore
Pour n'avoir peur d'interroger les dieulx !

APOLLON.

C'est que n'az craint de desvancer tes maistres,
Qu'ez langes mesme instruite en l'art des metres,
Au maulvaiz sens n'az point sacrifié,
Ainz à moy seul ton loz az confié:
Qui sçait ainsy se roydir contre orage
Voyd chasque jour viriler son courage:
Du premier bond az franchy ces torrents
Qu'un long amaz de siecles ignorants
Tente, au mespris de ma loy soubveraine,
De meslanger aux ondes d'Hyppocrene:
Bien az cogneu que n'eusse oncques permys
Telle alliance entre telz ennemys;
Que ne restoit partant d'aultre ressource
Qu'aller puysant mes bienfaicts à leur source;
En euz le front; bien t'en ay compensé;
Qu'eusses voulu que ne t'ay dispensé ?

CLOTILDE.

La gloire.

APOLLON.

Eh quoy! ne seroit-ce la gloire
Que de laysser de soy rische mémoire?
Pour y venir, sy ne faut achepter
Loz des rimeurs, que ne deigne compter

Vers 39 *et* 40. . . . garde-toi bien de courtiser l'armée (*exercite*, d'*exercitus*) bâtarde de ces gens-là.

41. . . . que j'ai quelquefois...

42. Il en est plus de mille expirés en un monceau.

44. Et si ce n'étoit que tu devines les premiers,

45. Je les nommerois.

CLOTILDE.

Oh! ne vous arrêtez pas:

46. Bien que je prévoie qui eut part à vos graces,

47. Je voudrois savoir...

48. Pour ne pas m'égarer en des sentiers si cachés.

49. Tu le veux: eh bien! je commence par celui

50. Qui fut à la fois l'ornement...

51. Et son fléau (*flagel*, mot languedocien, du lâtin *flagellum :* on trouve *flael* dans Perceval.)

53 *et* 54. On dut l'appeler, à non moins bon titre, bouche d'abeille.

54. . . . comme on le dit d'un philtre

55. Qui fait courir dans les veines les feux de l'amour;

56. Tels, quand vous lisez... (Comme *tels* se rapporte au *feu qui le consume*, vers 58, il vaudroit mieux lire *tel* au singulier.)

57 *et* 58. Vous sentez que le feu qui le consume coule (*flue*) à flots brûlants de sa plume ardente.

59. Il ne lui manqua...

60. Pour être aussi l'un des rois du Parnasse.

61. Je ne dis pas ce qu'il fut, mais ce qu'il pouvoit être.

Entre mes filz ; de ceulx-là bien te garde
De courtiser l'exercite bastarde !
Pour deux ou trois qu'ay par fois inspirez,
Sont plus de mille en ung taz expirez,
Comme Python, soubz mes flesches divines;
Et se n'estoit que les premiers devines,
Les nommeroye.

CLOTILDE.

Oh! ne vouz empeschez:
Bien que prévoy qui part eust à vos graces,
Vouldroy sçavoir de qui suyvre les traces,
Pour ne faillir en semptiers si caschez.

APOLLON.

Le veulx: adonc par cettuy je commence,
Qui fust ensemble ornement de la France
Et son flagel; c'est le roy d'Albion,
Richart, qu'on dict prince au cœur de lyon;
Bousche d'abeille, à non moins digne tiltre
Dust s'appeller. Comme il se dict d'un phyltre
Qui faict courir en vaynes feulx d'amour,
Telz, quand lizez le royal troubadour,
Sentez que flue ez son ardente plume
A flotz bruslants le feu qui le consume :
Ne luy manqua que de naistre François,
Pour au Parnasse estre aussy l'ung des roys.
Ne dy quel fust, ainz quel pouvoit-il estre;

Vers 62. Mais il n'en faut pas moins qu'il baisse le sceptre (*estre*, *sceptre;* négligence de rimes, d'autant plus remarquable, que Clotilde ne peche pas par ce défaut.)

63. (Guillaume de Lorris, auteur du roman de la Rose.)

64. Mais qui n'est pas toujours...

65. De sorte que dans les vallons...

66. . . . les vents effeuillent sa Rose (allusion au titre de son roman.)

67. Cependant ils y laisseront bien assez de feuilles.

69. Passent plus légers au temps futur (à l'avenir.)

70. Très épurés et exempts de taches.

71. Je voudrois placer au même rang Jean de Menn (continuateur du roman de la Rose.)

72. Son sein ne brûloit pas de la même ardeur:

73. Il prouve qu'il faut une double part d'esprit (de talent)

74. Pour achever l'ouvrage d'autrui, tel qu'il soit;

75. Il y succomba. Qu'un coup pareil puisse frapper

76. Celui qui ne craindra pas de courir même danger!

77. Je crois que je puis bien passer sous silence leurs imitateurs

78. Et leurs devanciers, tels que ceux qui...

79. (Le roman de Rou, le roman de Brut: ces ouvrages sont cités par Borel.)

79 *et* 80. Et qui ont mis en langue romance jusqu'au testament d'Alexandre...

81. J'en ferai autant de neuf auteurs que dans l'armée (*l'ost*) immense

82. Des joueurs de vielle (*vieleor*), des poëtes, ma clémence distingua.

83. J'en ferai autant... (Agnès de Bragelongne: voyez la préf.)

84. (Barbe de Verrue: voyez la préface.)

85. (Blanche de Courtenay: voyez la préface.)

86. Comme dans leur temps... (Justine de Lévis et Louis de Puytendre: voyez la préface.)

87. Je ne me tairai pas sur Thibaut. (Il paroît singulier que Thibaut obtienne une mention particuliere, pour être plutôt blâmé que loué.)

Sanz pour cela que ne baysse le sceptre
Devant Lorris, ce chantre si playzant,
Maiz non tousjours esgal et bien dyzant;
Sy qu'ez vallons que le Permesse arroze,
De cy, de là, ventz esfœillent sa Roze;
Ainz y layront de fœilles bien assez
Pour que ses chantz, des Muses caressez,
Passent légiers à la seyzon future,
Moult espurez et francs de flestrissure.
Vouldroy placer de Meung au mesme rang:
Mesmes chaleurs ne luy battoient au flanc;
Preuva que faut d'esprit double partage,
Pour mettre à fin d'aultruy tel soict l'ouvrage;
Y succomba. Tel coup puysse férir
Qui ne craindra mesme dangier courir!
De leurs échoz croy que me puys bien taire,
Et desvanciers; telz ceulx qui d'Angleterre
Ont faict le Rou, le Brut, et qu'en rommant
Miz d'Alexandre ont jusqu'au testament.
Ainsy feray de neuf, qu'en l'ost immense
Des viélors, discerna ma clémence;
Ainsy d'Agnès aux tant doulces chansons;
De Barbe encor, cygne entre mille oysons;
De Courtenay, tour-à-tour vive et tendre;
Comme, à leur temps, de Justine et Puytendre:
Non de Thibault. Sa muse, par accez,

Vers 88. Le Pinde n'a pas encore prononcé s'il avoit une muse.

90. (Le dernier hémistiche de ce vers renferme une pensée charmante; c'est dommage qu'elle ne soit pas mieux liée à ce qui précede.)

91. . . . si l'amour ne veut pas...

92. Que fait-il, dis-moi...

93. Te parlerai-je d'un autre prince...

94. Du comte de Champagne. (Il y a encore ici une apparence de contradiction; car, après avoir dit qu'on ne parlera pas de ce prince, on lui consacre plusieurs vers.)

95 *et* 96. Je ne puis ranger en si haute ligne celui qui portoit le nom de Phébus (Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn.)

98. Or, s'il eut des glaçons dans la veine, au lieu de brasiers.

99. Je ne puis nier que jamais...

103. . . . de si tendres rayons,

104. Que l'amour n'a point eu de si redoutables traits;

105. Il sembloit par son teint une rose..

107. Son parler noble et doux ressembloit au mien. (C'est Apollon qui parle.)

111. Dirai-je aussi...

113. De ce Froissard, avide de tant de gloire.

(Si muse avoit au Pinde pend proucez)
Sans s'esmouvoir, en gentilles parolles
Va s'esgayant: Graces ne sont si folles...
Puys, se l'amour ne veult galants plus chauds,
Que faict, dy-moi, de ses ardents fesceaulx?
Te parleray d'aultre prince condigne
Du Champaignois? non; en si haulte ligne
Ne peulx ranger cil qu'a porté le nom
Phœbus; argent sy vault-il mieulx que plom.
Thibault chantoit; flusta Gaston à payne;
Or, s'heut glaçons pour brayzier en la vayne,
Ne peulx nyer qu'onc mortel soubz les cieulx,
Mieulx ne soustint renom plus gracieulx;
Des Riz badins, sur sa bousche rozée,
On eust dict veoir la troupe repozée;
De ses beaux yeulx partoient si tendres rays,
Que n'eust l'Amour de si doutables traicts;
Sembloit, par teinct, roze que vient d'esclore,
Par droict corsage, ung des amants de Flore;
Rendoit le mien son parler noble et doulx;
Tel fust enfin que treuves ton espoulx;
Et par sa foy, sa bonté, sa faconde,
Estoit l'esclat, l'heur et l'amour du monde.
Diray-je atout, pour la gloire de l'art,
Qu'il fust l'amy du volage Froissart?
D'icel Froissart, de tant de loz avide,

Vers 114. Bien plus l'égal d'Ovide par ses faux brillants

115. Que par la solidité de son esprit... Non que je veuille déprimer

116. Un homme qui doit s'estimer très haut au-dessus de tant d'autres.

117. (Traduction de ce demi-vers, *Disjecti membra poëtæ.*)

119. Du vieux rondeau...

121. Vous diries qu'il est toujours ce qu'il veut paroître.

122. Ce rondeau, qu'il vit naître, meurt avec lui.

123. De sorte qu'on pourroit lui dire, non sans se chagriner.

124. (La fin de ce vers et le suivant sont sans doute le refrain d'une ballade de Froissard.)

128. Qui gémit dans les fers...

129. (Charles, duc d'Orléans, fils du duc d'Orléans assassiné à Paris, et pere de Louis XII: voyez la préface.)

131 *et* 132. Pour tracer les malheurs duquel je n'ai pas de couleurs assez tristes.

135. Si dans tes lieux les enfants de ton pinceau

136. Tiennent des lis que tu répandois...

137. . . . et fleurie.

En faux esclairs bien plus l'esgal d'Ovide
Qu'en bel avoir?... Non que vueil desprimer
Ung qui sur tant doibt trèz hault s'estimer;
Membres espars du poëte d'Horace
Pour ses escripts encor demandent grace;
Du vieulx rondel gentil conservateur,
Soubz l'humble amant célant le grave autheur,
Diriez tousjours qu'est tel que veult parestre:
Meurt avec luy ce rondel qu'a veu nestre;
Sy qu'on pouvoit luy dir, non sans douloir,
Comme sa mye: « Adieu, jusqu'au revoir;
« Qu'amour bientost devers nouz te ramaine »!
Mais ce qui plus enrischit mon domaine,
C'est ce héroz, victime d'Azincourt,
Qu'ez fers gesmit et que nul ne secourt;
Charles, ce preulx que Bourguignon redoute,
Parent des roys, non plus heureulx sans doute;
Ce d'Orléans, de qui n'ay de couleurs
Tristes assez pour tracer les malheurs.
Reviens à nouz, ah! reviens, prince aymable,
Des francs Valoys rejecton lamentable!
S'en tes lyens les filz de ton pinceau
Tiegnent des lys qu'espandoiz au berceau,
Que ta musette élégante et flourye
Consoleroit ton ingrate patrie,

Vers 139. . . . si tu ne peux..

141. Quoi! seroit-ce là tous ceux que je dois choisir (pour modeles ?)

143. Et vous ne parlez pas... (Alain Chartier: voyez la préface.)

144. Qui est...

146. Je croyois qu'Alain étoit tout, et les autres rien.

147. Chacun le lui dit; et il le croit si bien

148. Qu'il ajoute à la fin de ses prieres:

149. Louange au créateur...

150. . . . qu'il a refusé au reste du monde.

151. Je me doutois fort...

152. Après qu'il a fait je ne sais combien de livres,

153. S'il y voyoit, voyoit bien des fois double.

156. Quand il eut quitté ses hauts-de-chausses pour un cotillon.

157. Pour se trop presser...

159. Il est fort savant (Alain Chartier), je le crois; il ne m'importe guere

160. Lorsque j'entends ses vers, si le son ne m'en plaît:

Dont se ne peulx abrégier les revers,
Pourroiz du moinz les charmer par tes vers !

CLOTILDE.

Quoy ! seroient là touz ceulx que doibs-je eslire?
Plus n'en est-il qu'a conduicts vostre main?
Et ne parlez, je croy, de maistre Alain
Qu'est tant festé?

APOLLON.

C'est que n'en peulx que dire.

CLOTILDE.

Avez tout dict?... M'esbahyssez vrayment;
Cuydoye Alain estre tout, rien les aultres;
Chascung luy dict; et le croit tellement
Qu'adjouste ez fin des siennes patenostres :
« Loz au facteur qui m'a gratifyé
« De tout l'esprit qu'au monde a desnyé ».
Me doubtoy fort que sa viziere trouble
Emprez qu'a faict livres ne sçay combien,
Se l'y veyoit, veyoit moulte fois double...
Tant n'escripra qui veult escripre bien.
Guerrier vaillant, ainz galant ridicule,
Quand pour jupette eust quitté ses houzeaulx,
Pour trop haster, l'infatigable Hercule
Rompoit, dict-on, quenouilles et fuzeaulx...
Moult est sçavant, le croy; ne m'en chault guere,
Quand oy ses vers, se ne m'en duict le son :

Vers 161. Et puis qu'est-il besoin...

164. Il oublieroit sur-le-champ la moitié de ce qu'il sait;

165. Que lui sert de semer de la poussiere.

167. . . . mais je ne puis...

168. Qu'aucun de ceux que je daigne...

169. Faute d'avoir puisé...

170. Ne luttera...

171. Qu'autant qu'il faudra...

172. Ce n'est pas que...

173. De bons appuis... aux siecles futurs (*postere*, du latin *posterus.*)

175. . . . trébuche... sentiers.

176. . . . fleur... dangers.

177. Ils se rebutoient...

178. Ils tournoient le dos...

179. Et, désespérant d'atteindre au mérite des beaux écrits,

180. Tous ont fini...

182. . . . lubies.

Puys, qu'est besoing, pour fayre ugne chanson,
De s'abreuver à la crusche d'Homere?...
Que dis-je? hélaz! que n'a-t-il ce penser?
Moitié que sçait oublieroit tout-à-l'heure;
Car que luy siert poussiere ensemencer,
Au fond du sac si le bon grain demeure?

APOLLON.

Voylà le mot! Ainçoiz ne peulx céler
Que nul d'iceulx que deigne démesler,
Faulte à puyser en ceste source pure,
N'ira luctant contre la nuict obscure
Qu'aultant faudra pour n'estre anéanty:
Non que plus d'ung ne fust trez bien nanty
De bons appoys pour, aux siecles posteres,
Laysser renom; maiz, sans guides séveres,
Qui ne trébusche en perfides semptiers,
Où chasque flour cele nouveaulx dangiers?
Se rebutoient. A ma voix infideles,
Tornoient le doz à d'antiques modeles;
Et despérant d'actaindre aux beaux escriptz,
Tous ont finé par n'en sentir le prilx.

. . . .

De là sont nés tant d'estres amphébies,
De cerveaulx creulx infécondes lobies...
Stérile champ, de ronces bigarré;
Vices, vertus, tout s'en est emparé:

Vers 186. Qui des froids romans...

190. Cent pauvres noms...

193. Depuis que j'ai vu.

196. Jamais ne fut le pays natal des poëtes.

197. Qu'entends-je? Donc je n'étois pas...

198. Quand je proscrivis...

199. Et qu'en dépit de la troupe...

201. Je dirigeai mon vol...

203. Là je vous connus...

204. Cygne de Tibur (Horace.)

205 *et* 206. Là cette Sapho... m'enseigna...

208. Je suis toute...

Là sont èscloz ces abstrus personnages,
Qu'ez froids rommants vont emplyssant les pages,
Géants, sorciers, gloutons, ogres, lutins;
Tels sont les motz qu'on oppoze aux Destins,
A la Gorgone, aux Parques, aux Furies!
Cent povres noms d'insipides féeries
Chassent les dieulx de l'Olympe escroulé;
Voire desjà s'est maint aage escoulé,
Despuys qu'ay veu la stupide ignorance,
Par mille affronts, bannir Muses de France,
Qui toutes fois (n'en veulx dire aultre mal),
Oncques des miens ne fust pays natal.

CLOTILDE.

Qu'est-ce qu'entends? Donc n'estoy si fallotte
Quand proscrivy ces atours maigrelets,
Et qu'au despriz de la tourbe ostrogotte
Des revenants, démons, et farfadets,
Dressay mon vol aux montz de Thessalie,
Bords de Lesboz, et plaines d'Italie!
Là, vous cogneuz, Homere, Anacréon,
Cygne en Tybur, doulx amant de Corynne!
Là m'enseigna les secrets de Cyprinne,
Ceste Sapho qui brusla pour Phaon...
Dèz ce moment, m'escriay dans l'yvresse:
« Suis toute à vouz, dieulx charmants de la Grece!
« O du génie invincibles appuys,

Vers 214. Mon délire n'implore plus que vous seuls.

215. Tu peux t'en servir; mais il...

216. . . . il n'est pas permis...

217. Garde-toi sur-tout...

218. . . . défigurent les vers (*carmes*, du latin *carmen*.)

219. Ne te fie pas trop à des secours étrangers;

220. Ne cherche pas dans autrui...

221. Tu auras pour guide, quel que soit ton tableau... (Voilà plus de vingt vers qui ne sont que trop beaux pour l'époque où vivoit Clotilde.)

223. Ainsi vous avez mis dans la fange.

224. . . . tant amis de nos vers.

225. Que deviendrez-vous?... (Suivent les noms de divers personnages allégoriques, qui jouoient un grand rôle dans les romans ou poëmes de ce temps-là.)

229. Vous ne valez rien; il est trop juste...

230 *et* 231. Si cependant maint railleur, dont à bon droit, etc.... vous rayoit de ses écrits,

232. Que resteroit-il...

233. Et vous, pauvres enfants (les personnages qu'elle vient de nommer)...

« Bandeaulx heureulx de l'Amour et des nuicts,
« Chars de Vénus, de Phœbé, de l'Aurore,
« Aisles du temps et des tyrans des airs,
« Trident sacré qui soulesves les mers,
« Rien pluz que vous mon délire n'implore!... »

APOLLON.

T'en peulx servir, ainz n'en faut abuzer;
En tout propoz n'est permys d'en uzer :
Garde sur-tout d'y mesler ces faux charmes
Qui des rimeurs enlaydissent les carmes:
Trop ne te fie à d'estranges secours;
Ne quiers d'aultruy matiere à tes discours;
Pour guide auraz, telle soict ta paincture,
Deux livres seurs, ton cœur et la nature.

CLOTILDE.

Or donc, pluz baz que la fange avez mys
Ces beaux enfants des metres tant amys!
Que deviendrez, Franc-vouloir, Male-bousche,
Craincte qui suict, Bel-accueil qui soustient,
Honte qui dort, Playzant-parler qui tousche,
Espoir qui fault, et Dangier qui retient?
Rien ne valez; trop juste est qu'on l'advoue:
Jaçoit pourtant vouz rayoit maint gabeur,
Dont à bon droict, nostre Gaule se loue,
Que resteroit de son triste labeur?
Et vouz, povrets, que pour treuver on sue,

Vers 234. Si, par malheur, nous étions tous convertis (au bon goût.)

235. . . . que feriez-vous...

237. . . . d'une veine...

239. . . . d'un léger aquilon.

240. Mais si j'ai pour but...

241. . . . comme en-deçà (comme jusqu'ici.)

242. Qu'en arrivera-t-il? je...

243. Je vois...

245. . . . je n'entends plus que des reproches.

246. Il te convient bien... (*affiert*, d'*afférir*, appartenir.)

247. Toi, qui dans ce métier t'accroches à toutes les difficultés.

248. . . . d'oser donner.

249. En ceci nous faisons...

250 Ne sais-tu pas...

251. A la cour des rois trouvent...

253. Quand tout Paris admire notre érudition...

254. Se trompe-t-il? (*s'enganner*, de l'italien *ingannare*), il n'admire pas moins.

255. . . . qui enflent...

256. Pour nous changer tu prends...

Se, par meschief, touz estions convertys,
Banniz des vers, que feriez dans la rue?

APOLLON.

Ils rentreroient aux lieulx d'où sont sortys.
Fruicts ténébreux d'ugne vayne grossiere,
Ils s'enfuyroient, comme faict la poussiere,
Au souffle pur d'ung légier aquilon.

CLOTILDE.

Maiz s'ay pour but vostre sacré vallon,
Si de voz loix, comme en ça, suis esclave,
Qu'en adviendra? frémy de le prévoir!
Vaiz estre en butte au party qui vous brave;
Va m'escrazant de son rude sçavoir.
De touz costés plus n'entends que reprosches:
« T'y bien affiert (ainsy me dira-t-on),
« Qu'en ce mestier à touz buyssons t'accrosches,
« A ton pays d'ozer bailler le ton?
« . . . .
« Cy fayzons-nous comme faysoient nos peres;
« Et ne sçais-tu que nos rimes prosperes,
« En cour des roys treuvent joyeulx accueil?
« C'est vérité; le disons sanz orgueil:
« Quand tout Paris myre nostre doctrine,
« S'enganne-t-il? non; sy ne faict-il moins
« Pour les beaux sons qu'enflent nostre poictrine:
« De nouz changier prends d'inutiles soins.

Vers 257. Si telle eût été la volonté d'Apollon,

258. Il en resteroit...

259. Ne vas pas croire...

261. Nous sommes... pour tenter de...

262. Donc il est...

263. . . . que me convient-il de...

264. Il n'est jamais...

265. . . . tu me disois...

266. Quand tu vis...

267. Qui, dans l'art des vers...

268. . . . . me dis-tu...

269. Il ne doit pas...

270. La nature seule enfle.

271. (*Voisdie* ou *boisdie*, tromperie, infidélité: voyez Borel.)

272. Tige de pavots ne produit pas les fleurs du rosier.

273. Si tu n'as pas senti

274. . . . qui est...

276. Ne va pas compter...

277. Il se pourroit que tu jetterois.

278. . . . et qu'accouplant...

279. Tu penserois voir...

280. Ce seroient des...

281. Garde-toi donc bien, si tu composes seule,

« Se d'Apollo telle fust la voulance,
« En resteroit icy-bas soubvenance:
« N'aylles cuyder qu'aprez tant de soleils,
« Perdions la trace où marchoient nos pareils:
« Sommes trop vieulx pour tenter nouz refondre;
« Donc est trop tard pour suyvre ta leçon... »
A ces propoz que me convient respondre?

APOLLON.

« Onc n'est trop tard pour suyvre la rayzon ».

Ainsy jadiz me disoiz, ô ma mere!
Quand viz ta fille errant parmy les bois
Qu'en l'art des vers n'embrassoit que chymere:
« Du rossignol, me fiz, entends la voix!
« Ne doibt à l'art tant doulce mélodie;
« Rien que nature enfle son beau gozier,
« Du sien amy par l'absence ou voydie.
« Tige à pavotz ne pond flours de rozier;
« Se n'az senty la poëtique flame,
« Ce vif esclair qu'est l'esprit de l'esprit,
« L'ame des sens, voire les sens de l'ame,
« N'aille compter sur ce qu'estude apprist.
« Bien se pourroist que jecteroiz des lignes
« Sur le papier, et que, couplant des motz,
« Cuyderoiz voyr rimer œuvres insignes...
« Seroient enfants qui resteroient marmotz.
« Donc gardes bien, seulette si compozes,

Vers 282. De prendre ces pavots pour des roses.

283 *et* 284. Il est possible que tes yeux trompeurs voient en eux...

285. Il est possible aussi que l'odeur ne t'éclaire pas...

286. Tant l'orgueil est puissant! mais...

287. Fais sentir ces rejetons...

288. Tu verras que cela seul est beau qui...

289. . . . pourtant tu ne dois pas t'inquiéter

290. De ce que dira celui qui à tout déprécier

291. Met son plaisir (sans doute Alain Chartier): il ne jugeroit pas lui-même;

292. Ce seroit son humeur.. mauvaise foi.

293. Dans cet emploi-ci plus que dans tout autre.

294. C'est le crapaud qui ambitionne (*ambit*, du latin *ambire.*)

295. Je n'oublierai pas ce que tu m'as...

296. Toi qui la premiere... te fis entendre.

299. Je te cherche...

300. Je n'entends plus le son qui alloit...

303 *et* 304. Fasse le ciel au moins que ta Clotilde n'offre de vains regrets qu'à ton ombre seule,

305. Et que de long-temps, dans ce lieu sombre, ses pleurs n'arrosent d'autres cyprès que ceux de ton tombeau!

« Qu'iceulx pavotz ne pregnes pour des rozes!
« Possible, en eulx, que tes yeulx engeoleurs
« Voyent l'esclat de la rayne des fleurs;
« Possible atout que l'odeur ne t'esclaire;
« Tant faict l'orgueil! ainz à de mieulx flairants
« Baille à sentir ces jects mal odorants;
« Voyraz qu'est beau cela seul qui sait plaire
« A tout chascung: ne doibz, pour ce advizer
« Que chantera cil qu'à tout desprizer
« Mest son déduit: ne jugeroit luy-mesme;
« Seroit humeur, envie, ou malefoy;
« En cettuy-cy plus qu'en tout aultre employ,
« C'est le crapauld qu'ambit le diadesme... »
Ne l'oublieray que m'az si bien fait voir,
Toy qui premiere à moy se fist entendre!
O mere, hélas! des meres la plus tendre,
En te perdant, perdy tout mon espoir!
Te quier tousjours en ce triste boscage;
Plus n'oy le son qu'alloit jusqu'à mon cœur;
Progné, le jour, de nuict, le marescage
Respondent seuls au cry de ma douleur!
Ah! veuille au moinz le ciel, rien qu'à ton ombre
Que ta Clotilde offre de vains regrets!
Que de long-temps ses pleurs, en ce lieu sombre,
D'aultre que toy n'arrozent les cyprès!

BALLADE A MON ESPOUX, etc.

Transcrite par Clotilde en 1468, depuis 1425. (*Note de M. de Surville.*)

. . . lorsque, quand il retournoit après... je mis en ses bras...

Vers 3. . . . naissoient (*issoient*, d'*issir*, mot à mot *sortir.*)

4. Tous de regarder...

7. (*Frémollir* est un verbe que nous ne connoissons pas: sa signification dans cet endroit est assez facile à deviner.)

12. Si je ne te vois pas, ce me seroit folie

13. D'espérer de la joie hors de ton souvenir;

14. Mais si tu reviens...

BALLADE A MON ESPOUX,

Lors, quand tornoit emprez un an d'absence, miz en ses bras nostre fils enfançon.

Aux premiers jours du printemps de mon aage,
Me pavanoy, sans craincte et sans dezir;
Rozes et lys yssoient sur mon vizage;
Tous de mirer, et nul de les cœillir:
Maiz quand l'autheur de mon premier souspir
Les fust livrant au plus tendre ravage,
Lors m'escriay, me sentant frémollir:
« Faut estre deulx pour avoir du playzir;
« Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage! »

Tousjours despuys, caressant le servage
Que par tes yeulx l'amour m'a fait subir,
Se ne te voy, me seroit affolage
Joye espérer, fors de ton soubvenir:
Maiz se reviens, soudain de tressaillir,
De te presser à mon tremblant corsage,
Et m'esgarer, pour trop bien le sentir,
Qu'il n'est qu'à deux d'espuyzer le playzir;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage!

Vers 20. (Il semble qu'il manque ici un mot, tel qu'*autrefois*, *auparavant*, pour rendre le sens complet, tel que le voici : Or, avant la naissance de ce fils, si tu allois partant, si tu partois de ce triste rivage, le zéphyr emportoit.....)

22. ..... n'avoit pas coutume de les appaiser (*blandir*, du latin *blandiri*. *Souloir* a ici le même sens que dans l'épitaphe de La Fontaine :

Deux parts en fit, dont il *souloit* passer.)

25. Je me croirai enlevée entre les tiens. (*Cuider*, croire; *tollir*, de *tollere*.)

29. Contraignoient encore...

30. De montrer à ton fils dans son petit langage.

Or toutesfois, de ce triste rivage,
S'alloiz partant, emportoit le zéphir
Mes longs regrets ; et ce précieulx gage
De tant d'ardeurs, ne les souloit blandir :
Maiz, grace à luy, plus ne sçauroy languir ;
Lors qu'en mes bras serreray ton ymage,
Entre les tiens me cuyderay tollir :
Ung tiers si doulx ne faict tort au playzir ;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

ENVOY.

Gentil espoulx, si Mars et ton courage
Plus contraignoient ta Clotilde à gesmir,
De luy monstrer, en son petiot langage,
A t'appeler, feray tout mon playzir ;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

RONDEL A MAISTRE ALAIN CHARTIER.
(voyez la préface.)

Sur sa Fleur de belle rhétorique (ouvrage d'Alain Chartier), où il laisse entendre que je n'ai pas l'air de cour.

Vers 2. Cher...

3. . . . que vous vous croyez poëte.

6. Mais comme vous présentiez...

7. . . . devinez un peu, pour voir

8. Ce qu'il y trouva quand il...

9. Du vent.

10. Il s'en ébahissoit...

11 *et* 12. . . . quand un médecin très entendu (*physicien*, médecin: c'est encore le mot anglais) *moult*, beaucoup...

13. . . . ne vous en moquez pas (*gaber*, railler.)

RONDEL A MAISTRE ALAIN.

De sienne flour de belle rhétorique où laisse oïr que n'ay mye air de cour. 1443.

L'AIR de la cour, vouz le diray-je? enteste,
Chier maistre Alain; c'est ung dogme receu
Despuys le jour que vouz cuydez poëste,
En cheveulx gris, et qu'on s'est apperceu
Que d'Hélicon projectiez là conqueste.

Ainz comme offriez vos œuvres pour requeste
Au blond Phœbus, devinez veoir ung peu
Ce qu'y treuva, quand en eust faict l'enqueste?
De l'air.

S'en esbayoit; à bien rire estoit preste
Toute sa cour; quand moult fort entendeu
Phesycien, lors présent à la feste,
Dict: « N'en gabez; ung jour de lune indeu,
« Par fascheux cas, il s'endormist nud-teste
« A l'air. »

AU CHOEUR DES MUSES,

. . . alors qu'une amie m'appeloit Vallon d'Amour (jeu de mot sur le nom de notre poëte, CLOTILDE DE VALLON.)

Vers 1 *et suiv.* (Voici la construction naturelle de ces quatre premiers vers : Muses, qui avez occupé mon enfance, j'ai cru (*cuyder*) jusqu'à cette heure que le Vallon de l'amour étoit le même que celui qui touche à ce mont escarpé où s'éleva...)

5. Et je crus que le Permesse arrosoit la vallée de Tempé.

8. . . . en quelque lieu que je demeure (*admeurer* nous semble un mot forgé par le poëte.)

10. L'archer m'atteint, sans qu'assez tôt me secoure (*sequeurir*, pour *secourir* : ce mot est encore suspect.)

12. Ce n'est que pour lui que tantôt (*ores*) je chante...

14 et 15. . . . n'attendez pas que Vallon (Clotilde) se meure d'amour.

RONDEL I.

AU CHOEUR DES MUSES,

Alors que me clamoit ugne amye Vallon d'amour. 1420.

VALLON d'amour, cuyday jusqu'à ceste heure,
Muses, qu'avez mon enfance occupé,
Mesme qui tousche à ce mont escarpé
Où s'esleva vostre auguste demeure,
Et crus Permesse onduler à Tempé.

De mon erreur jà ne suys que trop seure;
Voire, en despit de mon œil destrompé,
Treuve tousjours, en quelque lieu qu'admeure,
Vallon d'amour.

L'archier m'actaint, sans que tost me sequeure
Vostre pouvoir qu'a le traistre usurpé;
N'est que pour luy qu'ores chante, ores pleure;
Jà plus qu'ung dard de mon sang est trempé...
Viste, accourez; n'attendez que se meure
Vallon d'amour!

A LA FILLE DES T.,

. . . qui me disoit que je brûlerois un jour comme paille seche.

Vers 1 *à* 4. Tu me disois que je brûlerois ainsi que... quand ce malin m'auroit prise en ses lacs, qui jamais ne trouva de cœur revêche à ses lois : je n'y voulois pas croire...

6. De même qu'en été la pèche se colore,

7. Ainsi se colora mon front : dès-lors plus de plaisir,

8. Sans celui pour qui je serois au milieu de l'Ardêche (riviere du Vivarais)

9. Que je brûlerois.

10. Telle flamme ne t'embrasa point, ô Myrrha !

11. (L'amant d'Hylas, Hercule.)

12. N'est-ce pas assez ? eh bien ! je ne t'empêche

13. De m'unir... à ceux que tu...

14. Si tu crois que mourante sous ta fleche, je brûlerois davantage.

RONDEL II.

A LA FILLE DES T.,

Me dizant : Ainsy que paille sesche qu'iroy bruslant ung jour. 1420.

Que brusleroye ainsy que paille sesche,
Me dizois-tu, quand m'auroit en ses laz
Prinz le malin, qu'onc ne treuva revesche
Cœur à ses loix : n'y vouloy croire, hélaz!
Tant qu'ung beau jour le feu prist à la mesche.

Comme en l'esté se coulore la pesche,
Sy fist mon front; dès-lors plus de soulaz
Sans cil, pour qui (serois-je enmy l'Ardesche)
Que brusleroy.

Telle, ô Myrrha, ne t'embraza flammesche;
Soubz moindres feulx périst l'amant d'Hylaz.
Ce n'est assez? suz adonc ne t'empesche
M'ugnir, Amour, à ceulx que t'immolaz,
Se cuydes, plus, mourante soubz ta flesche,
Que brusleroy.

A LA DAMOISELLE D'ONS.

. . . qui disoit tant, qu'il est facile de lutter contre..

Vers 1. . . . dont je ne fais pas...

4. Je la suis enfin : il faut bien qu'il regne...

6. . . . dans sa prison, bien qu'elle soit un peu obscure,
7. Que risqué-je? pour tous les aveugles,
8. Les enfants et les fous.

10. Mais jamais celui-là n'a craint le courroux de l'Amour
11. Qui se plia, comme je fais...
12. Et dût le plaisir ne pas nous récompenser de ses coups
13. Avec les pareils de l'amour...
14. Car que suis-je, moi?

RONDEL III.

A LA DAMOISELLE D'ONS,

Que dizoit tant qu'est facile de lucter encontre le tout-puissant Amour. 1420.

Il est ung dieu, dont ne fais la paincture;
Jeunes et vieulx, garçons, filles, espoulx,
Qui tost, qui tard, sont de droict sa capture;
La suys enfin: bien faut reigne sur nouz
Quand de ses feux embraze la nature

Or dans sa geole, ung tantet soict obscure,
Que vay risquant? pour aveugles tretouz,
Enfantz et folz, quoi que chante Épicure,
Il est ung dieu.

Ainz du premier onc n'a craint le courroulx
Qui s'apploya, comme fais, sans murmure;
Et dust playzir n'en guerdonner les coulps,
Avec ses pairs on gagne à filer doulx:
Car que suys moy?... chestive créature;
Il est ung dieu.

A M[GR] JACQUES DE TOULON.

. . . qui souvent nous demandoit en raillant ce que signifioit...

Vers 2. . . . qui l'a...

3. Qu'il vive d'espoir! jamais cet espoir...

4. Il trouvera beaucoup plus qu'on ne lui refuse,

5. Si avec l'amour il veut...

6. Ainsi dès que le cœur se donne...

8. Eh quoi! Foi de pucelle ne répond-elle pas...

10. Pour celle qui a besoin soir et matin (*main*, pour *matin:* voyez Borel, qui cite Perceval et autres.)

12. Je vous jure par le chef...

13. Si elle épargne...

14. Qu'elle ne pourra...

RONDEL IV.

A Mgr JACQUES DE TOULON,

Qui maintes fois nous demandoit, se gabant, qu'estoit cela : Foy de pucelle. 1421.

Foy de pucelle est ung thrézor divin;
Heureulx qui l'ha! qui sur-tout n'en abuze!
Vive d'espoir! cil onc ne sera vain;
Treuvera moult et plus qu'on luy refuze,
S'avec l'amour veult jouer au plus fin.

Dez qu'ainsy va le cœur avant la main,
Faut de rigueurs qu'ung amant nous accuze:
Eh! ne respond d'un accueil plus humain,
Foy de pucelle?

Pour ceste-là qu'ha besoing soir et main,
Aux siens costés, d'ung galant qui l'amuze,
Vouz jure, moy, par le chief de ma muze,
(S'espargne au gars la moitié du chemain)
Que ne pourra jurer, au lendemain,
Foy de pucelle.

A L'AMANT DE BEAUPUY.

(Rose de Beaupuy, l'une des premieres amies de Clotilde. Voyez la préface.)

Vers 1 *à* 3. Amant tendre, mais par trop fier, vous dites que le cœur de Beaupuy est pire à votre égard que celui d'une tigresse...

4 *et* 5. . . . pour celui qui voudroit ainsi conquérir une maitresse...

6. Si donc Beaupuy vous charme, quoique fiere,

7. Quoique vous n'en ayiez jamais reçu dons ni caresse...

8. Jugez combien victorieux seroit l'attrait (l'aimant)

9. De Beaupuy devenue tendre!

10. Mais pour l'attendrir...

13. Et ne croyez pas qu'il se trouve à tout moment.

15. Un beau Puytendre (Louis de Puytendre, époux de Justine de Lévis. L'aventure à laquelle ce rondeau fait allusion est racontée dans la préface.)

RONDEL V.

A L'AMANT DE BEAUPUY,

Qui, d'elle se plaignant, vouloit en estre aimé, sans avoir onc soulcy de luy plaire. 1421.

De Beaupuy, tendre, ainz par trop fier amant,
Dictes le cœur pire que n'ha tygresse,
A vostre endroit: plus dur que diamant
Seroit le mien, pour qui vouldroit mestresse
Conquierre ainsy, sans payne et sans torment.

Se fiere donc, va Beaupuy vous charmant,
Dons n'en ayez onc receu ny caresse;
Songez combien vainqueur seroit l'aymant
De Beaupuy tendre!

Maiz pour cela ne comptez seulement
Sur vos actraicts; usez ung peu d'adresse:
Par quelques soings acheptez sa tendresse;
Et ne cuydez que soict, à tout moment,
Pour enflammer nos belles, en dormant,
De Beau Puytendre.

A LOYSON D'EFFIAT.

A Louise d'Effiat... sur ce que mon bel ami... menoit un jeune loup. (Louise d'Effiat étoit, comme Rose de Beaupuy, l'amie de Clotilde. Voyez la préface.)

Vers 2. Ma mere me le dit si souvent, qu'ensuite (*ocondrois*, ensuite: voyez le Dictionnaire de La Combe.)

3. Je tremblois toujours, à moins que je ne menasse une jeune fille,

4. Ou même un valet (*varlet*) ..

7. . . . pour la premiere fois.

10. Il m'accosta promptement: à son parler...

11. Je crus ouir...

13. . . . depuis qu'il est absent.

RONDEL VI.

A LOYSON D'EFFIAT,

Sur ce que menoit ung jeune loup, mon bel amy venant la fois premiere. 1422.

« De peur du loup, n'allez oncques seulette »!
Tant me le dict ma mere, qu'ocondrois
Trembloy tousjours, sans que menoy fillette,
Mesme varlez, aux champz et dans les bois,
Chasque printemps cueillir la violette.

Suivy d'ung loup, privé comme levrette,
Droict au chastel vint pour la prime fois
Mon bel amy: pensay m'enfuyr, nicette,
De peur du loup.

M'accosta brief: au sien parler courtois,
Cuyday-je oïr dieutelet d'amourette;
Voulus respondre, et ne treuvay de voix:
Tremble plus fort despuys que ne le vois;
Maiz ce n'est plus (l'ay trop senty, povrette!)
De peur du loup.

A MGR AYMARD DE POICTIERS.

. . . quel jeune ami je lui préférois.

Vers 1. . . . quel est l'amant qui m'attire?

2. . . . écoutez-moi... sans restriction.

5. . . . Adonis...

6. Pour son amour, s'il est tel que celui qu'il m'inspire,

7. Je dis qu'il est sans pareil: le vôtre est fort aigrelet.

8. Sera-t-il constant ? (son amour.)

11. C'est bien fait à vous qui êtes son seigneur banneret;

12. Mais allez seulement lui conter votre martyre,

13. Je vous réponds, quelque discret qu'il soit,

14. Que vous en apprendrez...

RONDEL VII.

A M[GR] AYMARD DE POICTIERS,

S'enquerrant de moy trop fièrement, quel jeune amy luy préposoye?
1421.

Voulez sçavoir qu'est l'amant qui m'actire?
Comte, oyez-moi; le diray sanz retrait:
Non moinz que vouz de hault rang fust extrait;
En droict corsage esgaleroit Zéphyre;
En grace Adon; Céphale en doulx actrait.

Pour sien amour, s'est tel que m'en inspire,
Le dis sans pair: le vostre est moult aygret.
Sera constant?... Ah! plus que n'en peulx dire,
Voulez sçavoir!

Que de mon cœur luy disputicz l'empire,
Bien faict à vouz, qu'estes son banneret:
Ainz rien qu'à luy contez vostre martyre;
Vouz suis garant, tant soict l'amy discret,
Qu'en apprendrez plus que ne croy, beau sire,
Voulez sçavoir.

RONDEL SUR ALAIN CHARTIER.

. . . livre qu'il a traduit, dit-on, au gré de tout le monde.

Vers 1. . . . qui admire...

2. Quel que soit l'auteur. Je me plais (*me duis*) à redire

3. Ce que j'en ai dit ; et ce n'est pas un grand courage.

4. Qui que ce soit ou ne soit pas qui...

6. Bien que je n'aie vu le jour que par un trou (que je sois ignorante, obscure.)

7. . . . je ne vends pas mon suffrage

8. Aux dépens du vrai....

12. . . . sur ma tête...

13. Je tiens le recueil des Nuits de maître Alain.

RONDEL SUR ALAIN CHARTIER,

Touschant les Nuicts Attiques qu'a traduict ; livre, dict-on, au gré de tout le monde. 1440.

Le monde est sot qu'admire ung sot ouvrage,
Tel soict l'autheur : à redire me duicts
Ce qu'en ay dict ; et n'est-ce grand courage :
Qui soict, qui non, telz fatraz a traduicts,
Est-il de nef à l'abry du nauffrage?

Bien n'ay-je veu jour que par ung pertuys,
Fidele au vray, ne vends le mien suffrage
A ses despends ; et me nargue des bruicts
Du monde.

Ils n'ont qu'ung temps ; mais les œuvres produicts
Par la rayson survivent à leur aage.
Donc, sur mon chief dust esclater l'orage,
De maistre Alain tiens le recueil des Nuicts
Pour le plus sec que fust oncques d'ennuicts
Au monde.

RONDEL SUR ALAIN CHARTIER.

(L'écrit d'Alain Chartier dont il est ici question étoit une paraphrase en vers d'un ouvrage d'Alain de Lille, théologien du 13e siecle, sur les *ailes des chérubins.*)

Vers 1 *et* 2. Les ailes que ce docteur qu'on renomme a faites pour couvrir les chérubins...

3. Ne doivent plus étonner...

4. Puisqu'il eut le secret de rouvrir... (Ceci fait sans doute allusion à un autre ouvrage d'Alain Chartier sur le Paradis terrestre.)

6 *et* 7. Or je ne puis tuer un tel maître d'un propos, en disant que notre homme étoit trois fois heureux...

8. Pour lequel propos il veut me raccourcir les plumes.

10 *à* 15. . . , mais lorsque, pour s'acquérir de la gloire, il assomme son monde... je tiens certainement pour cent fois heureux celui... qui pourroit recourir aux ailes de Dédale. (Ce rondeau ne paroîtra pas très piquant : nous l'avons conservé comme un des morceaux qui attestent le mieux l'authenticité des poésies de Clotilde. Il seroit bien extraordinaire qu'on se fût occupé dans le dernier siecle à faire un pareil rondeau contre Alain Chartier. Il en est de même des trois autres.)

RONDEL SUR ALAIN CHARTIER,

Touschant l'escript dont ay dict à la Rayne qu'estoit l'autheur trois fois heureux. 1454.

Les esles qu'ha cil docteur qu'on renomme
Faict galamment pour chérubins couvrir,
Plus n'estonner doibvent Paris ne Romme,
Puisqu'eust secret de la porte rouvrir
Du beau vergier où se mangea la pomme.

Or d'ung propoz, ne peulx tel maistre occir,
Trois fois heureulx dizant qu'estoit nostre homme;
Pourquoy me veult les plumes accourcir
Des esles.

Et bien fera. Maiz (pour loz conquérir,
Quand, à huyz clos, d'escriptz son monde assomme),
Tiens pour certain qu'à moins de faire un somme,
Cent fois heureulx (cil qui n'en veult mourir)
Du bon Crestois, se pouvoist recourir
Aux esles.

A MA DOUCE AMIE ROCCA.

. . . m'interrogeant si j'avois...

Vers 1. S'il m'en souvient...

4. . . . *s'énamourant*, aujourd'hui *s'amourachant:* quelle différence entre ces deux mots!

5. Dans les mois...

6. Lorsqu'il...

7. Autre plaisir.

8. Tu vis mon émotion...

9. S'il m'en souvient!

10. Pour cette autre heure... (Ce qui suit jusqu'au pénultieme vers forme une sorte de parenthese: après qu'il m'eut dit... après que, couvrant de baisers, etc., il eut fait que je sentis que j'allois mourir en ses bras.)

14. Il ne me souvient pas trop de cette heure-là,

15. S'il m'en souvient.

RONDEL VIII.

A MA DOULCE MYE ROCCA,

M'interpellant s'avoye souvenance du premier tintement d'amour.
1423.

Se m'en soubvient de ceste heure tant belle,
Où mon amy vers moy vint accourant,
Plus beau cent fois que la roze nouvelle,
Ne voyd zéphyr d'elle s'énamourant,
Ez moys gentilz que chante Philomelle !

Lors que me dict : « Plus ne veulx, damoyselle,
« Aultres desduicts qu'estre pour vouz souffrant »,
Vyz mon esmoy : puys demandes, cruelle,
Se m'en soubvient !

Pour ceste, emprez qu'eust dict : « Fiere pucelle,
« Estes à moy », qu'eust, de bayzers couvrant
Secrets appaz que traistre Amour décele,
Faict qu'en ses braz senty qu'alloy mourant,
Pas trop, ma foy, ne me soubvient d'icelle,
Se m'en soubvient.

A TULLIE DE R.

(Ce rondeau s'adresse probablement à Tullie de Royan, l'une des amies de Clotilde. Voyez la préface.)

Vers 1 *et* 2. . . . qui ont promptement (*brief*) triomphé de Chlore et Flavie.

3. Que chacune aime le sien...

4. . . . je les convie;

6. Ce n'est pas que je craigne qu'elles...

7. Si mon avis penchoit pour...

10. (*Phésycien* est pris sans doute ici pour *naturaliste*.)

12. Mais lequel doit le plus contribuer au bonheur (de son épouse.)

13 *et suiv.* C'est ce que je vous dirois si (*se*) dans un double lien ma vie couloit de jour comme de nuit...

RONDEL IX.

A TULLIE DE R.,

Cy voulant que dispose du prix de beaulté entre amants de deux belles diverses. 1423.

Entre ces deulx qu'ont de Chlore et Flavie
Brief triomphé, par contraire moyen,
Ne jugeray : chascune ayme le sien
Par-dessuz tout! c'est à quoy les convie;
Soict blond, soict brun; les couleurs n'y font rien.

Non qu'aye peur que me taxent d'envie,
Pour brun ou blond se panchoit l'aviz mien,
Car est l'espoulx dont mon ame est ravie
Entre ces deulx.

Plus beau seroit, dira phésycien,
L'ung chêz l'Iberc et l'aultre en Batavie:
Maiz quel doibt plus faire au soubverain bien,
Vous le diroye, en ung double lien,
Se com' de jour, de nuict couloit ma vie
Entre ces deulx.

A MA DOUCE AMIE ROCCA.

(C'est la même à qui s'adressent le rondel VIII et l'épître que l'on a déja vue.)

Vers 1. Que j'ai de plaisir au clair de lune si je me vois

2. . . . aux bords...

5. Et cependant...

6. Je me courrouçai ; il...

7. Mais bien... (Cette parenthese est charmante.)

10. . . . comme il se tint tranquille.

13. Si je l'avois su... (Ce qui suit ne paroît pas clair, sur-tout avec la ponctuation du manuscrit, que nous avons suivie : en supprimant le *;* après *m'as vu de nuit*, on pourroit donner l'explication suivante : *Fais donc, car si tu m'as vue de nuit, ce n'est pas tant ma faute que celle du clair de lune.*)

RONDEL X.

A MA DOULCE MYE ROCCA,

Sur ce que vinct ung soir le bel amy bayzer me desrober à la fontaine.

1422.

Qu'au cler de lune ay déduict, se me voy
Seulette ez bords d'ung crystal de fontaine!
Ung soir y vint mon espoulx et mou roy;
Bayzer m'y prist; ne le sentys qu'à payne,
Et sy pourtant fus-je toute en esmoy.

Me courrouciay: n'avoit encor ma foy,
(Sy bien mon cœur, car l'eust de prime aubaine);
Oncques n'ozions nous dire Tu ny Toy,
Qu'au cler de lune.

Donc me faschay; puys, comme il se tint coy,
Luy pardonnay; sur ce dict: « O ma rayne!
« N'en coustoit plus d'en prendre une vingtaine,
« Se l'avoy sceu »! — Fayz donc, amy: pourquoy
M'as veu de nuict; n'est tant la faute à moy
Qu'au cler de lune.

A MGR AYMAR DE POITIERS.

(Il avoit eu des vues sur Clotilde.)

Vers 1. . . . on s'est de vous moqué.

5. Je n'eus pas...

6. Mon doux ami, dont vous seriez...

7. Craignoit de s'éloigner; mais il partit...

11. Autant par les amours que celui qui m'a donné naissance (le mariage de mes parents.)

12. Jamais peut-être il ne fut d'époux si beau.

13. . . . mon corsage...

14. . . . si vous ne croyez pas ce que j'en dis.

RONDEL XI.

A M[GR] AYMARD DE P.

Feignant ne vouloir croire à l'hymen qu'en son absence avoy conclu.

1422.

Sur ma parole, on s'est de vouz gaudy,
Mon trez chier sire; et cettuy n'est qu'ung traistre
De quel tenez, encor tout estourdy,
Que je vouloye, en vous, m'eslire ung maistre;
N'heus le droict sens à tel point engourdy.

Lorsque m'avez de vœulx tant assourdy,
Mien doulx amy, dont seriez-vouz l'ancestre,
Trembloit nous fuyr; ainz partist enhardy
Sur ma parole.

Bientost reviut; nostre hymen fut ourdy,
Tant par amours que cil qui m'a faict nestre:
Oncques d'espoulx ne fust si beau peult-estre,
Voire sy prompt; mien corsage arrondy
Vouz en faict foy, se ne creyez qu'en dy
Sur ma parole.

Vers 4. Si tu n'avois eu que ces attraits de passage...

6. Comment donc irois-je risquer mon jugement...

7. (Sur les amants de Chlore et de Flavie, l'un brun et l'autre blond : voyez le dernier rondeau à Tullie de R.)

8 *et* 9. (Il nous semble qu'ici le refrain n'est pas très heureusement amené.)

10. Si même avec eux tu étois compris (mis en comparaison.)

11. . . . dont la vue me cause une folle ivresse,

12. Si même alors chacune donnoit le prix à son amant, te le préféroit,

13. Je ne m'en plaindrois pas; car j'appris, encore très jeune.

RONDEL XII.

A MON BEL AMY,

Tousjours m'angariant pour accorder entre amants de Chlore et Flavie. 1425.

Ny des couleurs qu'aux lys de ton vizage
Amour mesla, ny de ton doulx soubriz,
Ny des beaux crins flottants sur ton corsage
(Se n'avoiz qu'heu cilz actraicts de passage),
Mon tendre cœur ne se fust tant espriz.

Comme iroy donc risquer le mien présage
Sur ces deulx-là? ne les tiens à mespriz,
Ainz des cheveulx ne m'est cogneu l'uzage
Ny des couleurs.

S'avecque iceulx mesme estoiz-tu compriz,
Toy beau chastaing qu'yvre-folle envizage;
Chascune au sien quand eust baillé le prilx,
Ne m'en plaindroy; car trez jeunette appriz
Qu'oncques des gousts ne dispute le sage,
Ny des couleurs.

Vers 2. Quoi de si parfait a jamais éclairé...

3. . . .*. qui à présent gisent dans le cercueil (*lame*, tombeau : voyez La Combe.)

4. (*Vainquerost*, apparemment de vainqueur, comme *archerost*, d'archer.)

5. . . . son amoureuse dame.

6. Quelle femme parle de lui...

7. Qui résiste aux rayons...

8. Lui seul ne sait pas, quoique...

10. Pour moi, je ne demande... d'autre bonheur

11 *et* 12. Sinon qu'il m'enivre toujours d'un souris...

13 *et suiv.* Mais plus je l'adore, et plus je suis inquiete que ma flamme ne soit pas encore aussi vive qu'il est beau. (*Plus il m'est soucieux*, pour *plus je me soucie;* tournure singuliere.)

RONDEL XIII.

A TULLIE DE ROYAN,

Sur la beaulté céleste de mon espoulx, à qui nulle aultre n'est comparable. 1423.

COMME il est beau cettuy-là qui m'enflamme!
Quoy sy parfaict esclayra l'œil des cieulx?
Quel d'entre iceulx qu'ores gissent sous lame,
Et qu'on dict pairs du vainquerost des dieulx,
Tant enyvra sienne amoreuse dame!

Quelle en discourt qui d'abord ne se pasme?
Qui tient aux rays dont scintillent ses yeulx?
Tout seul ne sçait, bien chascung le proclame
Comme il est beau!

Pour moy, d'aultre heur du sort je ne réclame
Sinon, tousjours d'un soubriz gracieulx,
M'aille enyvrant les sens, le cœur et l'ame:
Ainz, plus l'adore, et plus m'est soulcieulx
Qu'encor ne soict autant vive ma flamme
Comme il est beau!

RONDEL A MAISTRE ALAIN.

. . . sur l'écrit où il dit que le feu d'enfer luit et n'éclaire cependant pas. (Cet ouvrage d'Alain n'a jamais été imprimé, selon M. de Surville.)

Vers 1 *et* 2. Maître Alain, vous contez fort bien... comment le feu d'enfer luit sans éclairer.

3. . . . ce n'est point sorcellerie.

4. Le Dante connut, presque... (*quaz'*, pour *quasi.*)

6 *et* 7. On ne contrarie plus ni vous ni lui sur ce grand fait...

7 *et suiv.* . . . si le prochain trouvoit du feu dans votre bavardage comme dans ses vers. (Il n'y a aucune liaison entre ceci et ce qui précede. Ce rondeau est assez médiocre; nous ne l'avons conservé que comme pouvant contribuer à prouver l'authenticité de ce recueil.)

10. Au demeurant votre rêverie (votre écrit) est bien en cour.

12. Quand Apollon vous verra, je parie

13. Qu'il vous baisera (allusion au baiser qu'Alain Chartier, endormi dans la galerie du Louvre, reçut de Marguerite d'Écosse.)

14. Mais quand il l'entendra (Clotilde parle-t-elle du livre d'Alain? il y a apparence; mais le mot est bien éloigné)... j'ai grand'peur qu'il ne crie.

RONDEL A MAISTRE ALAIN,

Du sien escript où dict le feu d'enfer luyre et pour ce non esclayrer.

1440.

Le feu d'enfer, sans notoire hablerie,
Contez bien long comme luict, maistre Alain,
Sanz esclayrer: point n'est sorcellerie;
Dante cogneust, quaz' en ung tour de main,
Tous les secrets d'icelle diablerie.

Sur ce grand faict, plus on ne contrarie
Ne vous ne luy, se treuvoit le proschain,
Comme en ses vers, dans vostre parlerie,
Du feu.

Au demourant, bien est la resverie
En cour; beau livre onc ne fist tant de train:
Quand va vous veoir Apollo, je parie
Vous bayzera; de quoy moult serez vain...
Maiz quand l'oyra, grand' peur ay que s'escrie:
« Au feu! »

BALLADE A MON ESPOULX,

Transcrite par Clotilde en 1468, depuis 1425.

. . . lorsqu'il fut. .

Vers 2 Vient de recevoir la palme...

5 *et* 6. Pourquoi ne l'auroit-il pas obtenue ? les hauts faits, non la triste sagesse, veulent recevoir ce prix.

7. Que de succès je verrai...

10. Celui qui... (Scipion Émilien.)

11. Celui qui soumit l'Asie à son pays (Alexandre.)

14. Comme eux tu joints le ferme vouloir au droit, à la justice.

17. Tu te feras paroître (*apparoir*) digne du sang des rois.

BALLADE A MON ESPOULX,

Lors fut admiz des propres mains du roy en l'ordre et corps de la Chevalerie.

Quoy! mon espoulx, à payne hors de l'enfance,
Vient des guerriers la palme recevoir,
Et son aurore obtient la récompense
Qui ne s'atteinct qu'à l'estoyle du soir!
Pourquoy n'auroit? icel prilx percevoir
Veulent haults faicts, non triste sapience:
Que de succès sur toy voyray pleuveoir,
Si (car mon cœur ne peult me décevoir),
M'est ton amour garant de ta vaillance!

Cil qui vainquist et Carthage et Numance,
Cil qui soubmist l'Asie au sien manoir,
Vantez chascung de rare continence,
Furent du monde, à ton aage, l'espoir:
Comme eulx, au droict joinz le ferme vouloir,
Humain propoz, sagesse et bienveillance!
Si naistre roy ne fust en ton pouvoir,
Du sang des roys te feraz apparoir...
M'est ton amour garant de ta vaillance.

Vers 19. . . . que je voudrois, quand tu t'armeras...

20. (*Varlet*, écuyer.)

22. Comme je saurois bien soigner (*chaloir*) ton armure!

23. Si cela ne se peut, je te fais ressouvenir

24. Que nous avons tissu... (On ne voit pas bien comment ce vers se lie à ce qui précede et à ce qui suit.)

25. . . . que le sort soit favorable ou contraire,

26. Quand tu devrois forcer ma tendresse à gémir.

28. De t'embrasser...

26. . . . ne peux me consoler.

30 *et* 31. Si un baiser, dont je sens déja l'émotion (que je sens déja m'émouvoir), me dit...

Dieulx! que vouldroy, quand t'armeraz de lance,
Varlet féal, te suibvre aux champs du Loir!
Qu'à te servir auroy de vigilance!
Com' sauroy bien tienne armure chaloir!
Se ne se peult, te fays ramentevoir
Qu'avonz tisseu plus estroite alliance,
Et qu'en tous lieulx, soict le ciel blanc ou noir,
Dusses forcier ma tendresse à douloir,
M'est ton amour garant de ta vaillance.

ENVOY.

De t'accoler me meurs d'impatience;
Seulette icy plus ne peulx me souloir:
Reviens, amy; seray sans desfiance,
Se dict bayzer, que jà sens m'esmouvoir,
Que ton amour ne cede à ta vaillance.

LES TROIS PLAIDS D'OR.

Vers 1. Qui me *donra*... Ce mot, qu'il faudroit plutôt écrire ainsi, *don'ra*, étoit employé dissyllabiquement encore au dernier siecle... Sous le nom de *chantre d'Arcadie*, c'est Théocrite qu'on désigne spécialement. (*Note de M. de Surville.*)

2. *Sulmonique pastour*... C'est Ovide, qui naquit à Sulmone.

5. . . . il me semble que je ne serai point assez hardie.

6. . . . un de ces plaids (une de ces plaidoieries devant la cour d'Amour.)

8. (Ce héros est Lygdamir, le personnage favorisé du poëme épique de Clotilde.) (*Note de M. de Surville.*)

9. (Il sortoit de Clovis par les rois d'Austrasie.) (*Note de M. de Surville.*)

10. Dont la renommée.

11. (Cette invocation s'adresse à son mari, qui n'étoit encore que son amant; alors elle n'auroit pas eu quinze ans quand elle entreprit ce charmant ouvrage: mais il en est de celui-ci comme de tous les autres de la même époque; elle a eu soixante-quinze ans pour le perfectionner.) (*Note de M. de Surville.*)

16. Je te conterai... je n'en sais pas...

19. On vit une reine encore jeune...

LES TROIS PLAIDS D'OR.

Qui me donra ta voix, ô chantre d'Arcadie,
Ou tes metres divins, Sulmonique pastour?
Faut icy, sur ma foy, diverse mélodie,
Ou, pour conter les plaids du beau conseil d'amour,
Jeunette, m'est advis, prou ne suis-je hardie:
Toutesfois en vouldroye ung eslire en ces vers;
Et, par tel doulx labeur, ayguiser mon courage
A paindre ce héroz qui vint d'en-là les mers,
En France, de Clovis perpétrer le lignage
Dont loz ira tousjours croyssant en l'univers.
Gentil bouton de lys, mon soulcy, ma tendresse,
Toy que ne peulx nommer, quand pour toy seul je vis,
Quand pourray m'enquérir, si quelqu'ennui te presse,
Bientost aux miens costés, lisant ce mien devis,
Des trois façons d'aymer quelle plus t'intéresse?

Te conteray (pourtant ne sçay le temps précis)
Que naguere, en ces lieux que, par son eau féconde,
A rendu l'Éridan les délices du monde,
On vist, jeunette encor, rayne fuyant les cours,

Vers 23. Quand elle avoit gouverné le matin ses états.

27. Déja tous...

28. Il falloit qu'elle aimât, disoient-ils...

29. . . . amoureuses images.

30. Rossignols, elle se pâmoit quand elle entendoit (*oyoit*)...

32. (*Flouris* pour *fleuris.*)

33. (*Ores*, à présent; il est mis là pour *tantôt*, comme le mot anglais *now*. Il nous reste encore *d'ores en avant* et *désormais.*)

34. (*Enamourés*, mot charmant, que les Italiens ont conservé, et que nous avons perdu.)

36. (*Répondre la musette*, etc., pour *répondre par;* tournure hardie qui ressemble à un hellénisme. Anacréon dit que sa lyre lui *répondoit* les amours.)

37. Elle vit bientôt.

39. Bien qu'elle s'égarât...

40. Ils la suivoient : *enfin* ses yeux lui semblerent tellement une cruauté,

41. Qu'elle eut honte...

42. . . . qu'ils respirent...

43. Je suis leur idole, et n'en suis pas moins à plaindre.

44. Seule je veux gémir : qu'ils...

45. Le feu que je veux éteindre ne me brûleroit pas moins (*ardre*, brûler.)

Unique de son rang sur la machine ronde,
Aux povres laboureurs prodigant des secours,
Et, soubz l'ombrage fraiz des champestres feuillées,
Quand avoit ses estats gouverné le matin,
Partageant des hameaulx les soins et les veillées.
Nul prince, tant fust-il preulx et franc paladin,
Rose ne pust cœillir en si noble jardin:
Jà tretous se lassoient d'inutiles hommages;
Falloit, se disoient-ils, qu'aymast, car aultrement,
Tant ne la charmeroient amoureuses images...
Se pasmoit, rossignolz, quand oyoit vos ramages;
Maiz pour qui? nul jamais ne lui cogneut d'amant.
Sur des gazons flouris, sur des tapiz de mousse,
Ores soubz des tilleuls, ores dans ses vergiers,
Sans cesse énamourés accourant les bergiers,
Aux accords de sa voix harmonieuse et douce
Respondoient la musette et les pipeaulx légiers.
Vist bientost, qu'aux despends de leurs jeunes compagnes,
De ces volages cœurs triomphoit sa beaulté:
Bien s'esgarast aux bois, au faicte des montagnes,
La suyvoient; tant ses jeulx luy semblent cruaulté
Qu'a vergongne, à tel prix, d'embellir les campagnes.
« Ah! dict-elle, sans moy que respirent heureulx!
« Suis l'idole de tous, et non moins suis à plaindre;
« Seule icy veulx douloir; que s'adorent entre eulx!
« Pas moinz ne m'ardroit-il feu que ne puis estaindre

Vers 46. Quand j'aurois désuni...

47. . . . tu sais...

48. Le trait dont tu m'as percée a tant fait.

50. Elle dit...

52. Mais...

53. De Cadix au Danemarck.

56. (*Guerdon*, récompense.)

57. Qu'elle ne veut couronner ni la plus fiere...

58. Mais la plus tendre, qui sera aussi la plus fidele. (Cette construction n'est pas correcte; il faut deviner le sens. *A tout*, pour *aussi*.)

59. (*Sy*, pour *ainsi*.)

63. D'autres...

64. Il en vient... où le Tage se promene.

65. (Les isles où régna le triple Géryon sont les trois isles Baléares, prises pour l'Espagne en général; il faut entendre aussi extensivement les autres désignations.) (*Note de M de Surville.*)

67. Je crois même qu'il en sortit...

68. (*Pérenne*, éternel, de *perennis*; *hispide*, de *hispidus*...)

« Quand tous aurois disjointz ces coulples amoureulx!
« Dieu cruel ! sçais combien facile est ma victoire!
« Tant fist le traict sans pair dont m'as sceu transpercer
« Qu'à tout aultre ennemy peulx résister sans gloire. »

Dict Zulinde; et soudain par-tout fait annoncer
Qu'à ses courses des champs va dès lors renoncer :
Ains qu'un jour, chasque moys, de l'Escosse à la Grece,
De Gadès aux forests que Cimmer a soubmiz,
Viennent devers son trosne, en sa présence admiz,
Ceulx qui plus seront vains des feulx de leur mestresse
De ses mains recevoir guerdon qu'elle a promiz :
Que ne veult couronner plus fiere, ny plus belle,
Ains, que soit la plus tendre, atout la plus fidelle.

Sy vist-on sur le Pô, de tous coings, accourir,
Chasque fois que s'ouvroit ugne jouste nouvelle,
Mille amants fortunés, bruslant de concourir:
Ceulx-là viennent des bords où serpente la Sayne;
Aultres des verds costeaux de la double Albion;
En vient des sables d'or où le Tage pourmeine,
Des isles où regna le triple Géryon;
D'où fuit le Rosne enfant, soubz les murs de Lyon;
Mesme en sortit encor de ces monts où la neige
Dans un pérenne hyver tient l'hispide Norwege,

Vers 70. . . . je le crois; on aime là comme aux vallons de Tempé.

71. Au plus épais...

72. . . . le laurier à l'ormeau.

73. (*Moult*, beaucoup.)

76 *et* 77. En face du trône, etc., sont trois rangs. (*Plaisamment*, pour *agréablement*. En anglais on dit encore *pleasant*, pour *agréable*.)

78. De sieges disposés en forme... (*Sédiles*, de *sedilia*.)

81. Pour que la reine ne troublât pas les discoureurs par ses regards..

82. (*Pers*, vieux mot qui exprime une couleur entre le verd et le bleu.)

86. Siégeoient... en robes...

87. . . . regrettant le vieux temps.

88. . . . mais par malheur...

89. . . . habillées de la couleur des roses,

90. Doucement souriolent... (*Coytement*, de *coi*, adjectif qui se trouve encore dans La Fontaine : *Ces ombrages si cois*. Joconde.)

93. Trois qui avoient en partage...

Soubz un ciel de brouillardz sans cesse enveloppé...
Le croy; là s'ayme ainsi qu'ez vallons de Tempé.

Au plus dense d'ung bois où le myrte aux platanes,
L'oranger aux tilleuls, et le lors à l'ormeil,
Prestent, moult enlacés, leur parfum non pareil,
Ung temple à ceinctres verds, interdict aux profanes,
S'éleve, et des Amours abrite le conseil.
Au trosne, où plaisamment l'or s'unist à l'albastre,
En demi-rond parfaict, sont en face trois rangs
De sédiles dispos en tour d'amphithéastre;
Au plus bas sont vieillars; puys les preulx et les grands,
Et se presse, au dernier, la jeunesse folastre.
Pour n'esmeut discoureurs la rayne, d'ung regard,
Comme en l'air, devant elle, ugne perse texture
Nuaiges figuroit: tel chief-d'œuvre de l'art
Ainsy leur desroboit cestuy de la nature.
Juges estoient rangez et d'ugne et d'aultre part:
Seyoient icy mamans, en toges violettes,
Séveres, sans pitié, plaignantes du vieulx temps;
Grognoient;ainz,par meschief,tousjours grognoient seulettes:
Viz-à-viz, soubz couleur des rozes du printemps,
Coytement soubrioient gentilles bachelettes.
Telle s'ouvrit des jeulx la lice aux champions.

Trois, ce m'a t-on conté, le mesme jour advinrent,
Trois, qu'en partage avoient lyre des Amphions;

Vers 94. (*Pions*, *piétons*, pour dire gens de pen de valeur : voyez Borel.)

96. Celni qni s'avança le premier... (L'amant d'Églé, dans les Trois Manieres, se nomme anssi Lygdamon. On peut voir, dans la préface, que Voltaire, selon M. de Surville, avoit eu connoissance de ces manuscrits : C'est là, dit-il, qne ce grand poëte avoit pris l'idée dn conte charmant que nous venons de citer. Ces denx onvrages sont évidemment calqués l'un sur l'autre. M. de Surville observe qne Voltaire n'a cependant que trois vers imités de Clotilde : nons les indiquerons dans ces notes.)

97. Jamais un plus beau jeune homme... à Paphos...

98. . . . qne son langage.

99. Dès qu'il eut incliné son jenne front...

100. Il fit croire qn'Apollon...

102. (*Partant;* on voit par ce qui suit que ce seul mot est là pour *lorsque nous partîmes pour la guerre.* Ce laconisme outré rend le sens très obscnr.)

103. . . . en alliance éternelle.

107. (*Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique...*)
VOLTAIRE.

108. Je cachai... je tremblois...

110. (*Le soleil qui m'éclaire...* figure qui se sent du goût de ce temps-là.)

111. . . . sur nos chefs... déja siffle...

115. Il s'écrie... (On ne voit pas trop si c'est Lygdamon on le guerrier inconnn qui fait tomber le bras levé snr son pere : ce récit est trop serré.)

Et, bien qu'en trèz haults faicts ne fussent des pions,
De parler à leur tour, sans débatz, ils convinrent.
Cil qu'avança premier Lygdamon s'appeloit;
Plus bel onc ne se vist à Paphe ny Cythere,
Et d'un air simple et doulx que langage esgaloit,
Dès qu'eust sien jeune front incliné vers la terre,
Fist penser qu'Apollo par sa bousche parloit.

LYGDAMON.

Tristan, ce pere mien que nul aultre en vaillance
N'effaceroit, partant, jura ne m'accorder
Moy son bien-aymé fils en pérenne alliance,
Qu'à fille qui sçauroit le javelot darder,
Dompter coursiers fougueulx et magnier la lance.
Ismene m'adoroit, l'adoroy sans espoir;
D'ung pere, en tous les temps, sacré fust le vouloir:
Celoy mes tendres feulx, trembloy de luy desplaire;
Me faut enfin partir, renoncer à la voir,
Et fuyr, aux champs de Mars, le soleil qui m'esclayre.
Cependant sur nos chiefs jà siffle le trespas;
A mille combattants jà Tristan est en butte;
Jà, prest à succomber, tout chascun se disputte
Qui porte ung dernier coup à ce dieu des combats.
S'escrie : « A moy, mon fils »! Tombe soudain le bras
Du preulx qui de ses jours alloit couper la trasme;
D'un guerrier non connu la flamboyante lame
Disperse tout-à-coup les nombreulx assaillants,

Vers 119. Et le courroux qui l'enflamme le guide si bien,

120. Que son fer ne donne que...

132. Sur les corps qu'elle immola elle tombe...

133. . . . trouve à peine...

139 *et* 140. Que toi, pour qui je chemine... tu recueilles (*colliges*, de *colligere*), Lygdamon, mes derniers soupirs. (*Postreme*, de *postremus.*)

142. Vers celui... il n'est pas temps...

143. Du vieillard que tu as sauvé je...

144. Et si tu meurs... que je lui reste?

Et le guide si bien le courroulx qui l'enflamme,
Que ne baille son fer que sur les plus vaillants.
Du héroz abattu le coursier se redresse;
Tout est calme alentour. Ainz que vois-je, grands dieulx!
Quel spectacle d'horreur, de respect, de tendresse!
Ismene, des beaultez la premiere à mes yeulx,
Ismene soubz le casque! Ismene dans ces lieulx!
En quel horrible estat la voyois-je apparoistre!
L'œil mesme d'un amant pouvoit la mécognoistre:
Ugne large blessure a deschiré son flanc;
Le mal à chasque pas faict ses forces décroistre;
Ses cheveulx sont souillez de poussiere et de sang;
La pasleur de la mort accable son visage:
Sur les corps qu'immola tombe, hélas! à son tour,
Et sa mourante voix treuve à payne ung passage:
« Cruels, dict-elle enfin, voicy mon plus beau jour!
« Je te voy, je vous sers;... rendez grace à l'amour.
« Qui, sans ce tendre amour dont brusle ma poictrine,
« D'ugne timide amante eust faict ugne héroïne?
« Heureuse, en renonçant à mes plus chauds desirs,
« Que toy, pour qui trop tost vers la Parque chemine,
« Colliges, Lygdamon, mes postremes souspirs!... »
« Ah! viz, viz, m'escriai-je, ange pur et céleste!
« Vers cil qui t'a créé n'est temps d'aller encor:
« Du vieillart qu'as sauvé suis l'unique thrésor,
« Et, se meurs dans nos bras, penses-tu que luy reste? »

Vers 147. Voulez-vous...

149. Je vous le dis, puisque le ciel...

150. . . . si vous consentez à vivre.

152. Son teint se ranima...

153 *et* 154. (*Ensemble la portons...* Lygdamon et son pere; c'est encore ici le même défaut que dans le reste du récit, trop de brièveté.)

156. C'est là que l'hymen attend, *ou* qu'elle attend l'hymen...

157. (*Fiance*, pour *confiance*.)

158. Que, devançant la science des médecins,

159. Nature et jeunesse...

161. . . . tous garçons de regarder.

163. Que si elle (cette vue) ne leur étoit ôtée (*tollue*) incontinent,

164. Pour d'autres que lui, elles...

165. Dit s'appeler... celui... (*clamer*, appeler, de *clamare*.)

167. . . . son air agréable. (*Solacieulx* est expliqué dans Borel par *récréatif;* il vient du latin *solatium*.)

Mon pere desploroit sôn caprice funeste:
« N'ay plus que vous, dict-il, pour charmer mes vieulx ans;
« Voulez qu'au désespoir vostre abandon me livre?
« Plustost, loing de ces bords hastez-vous de me suibvre.
« Vous le dy; quant le ciel a doublé mes enfantz,
« Deulx fois tout vous debvray, se consentez de vivre »!
Ismene, à ce parler, sentit moins ses douleurs;
Se ranima son tayn de vivaces couleurs:
Puys ensemble, à travers l'amaz de ses victimes,
Lentement la portons, en l'arrosant de pleurs,
Où commande Venise aux ondes maritimes...
C'est là qu'attend l'hymen pour couronner ses feulx.
(Ciel, ne veuilles tromper en toy nostre fiance!)
Que, des phésiciens devançant la science,
Nature et juvaison la rendent à nos vœux!

Ainsy dict Lygdamon : Zulinde d'estre esmeue;
Beau conseil d'applaudir; tous garçons de mirer;
Et belles de sentir à sa tant doulce veue
Que, se ne leur estoit incontinent tolleue,
Pour d'aultre qu'iceluy ne pourront souspirer.

Dict se clamer Tylphis cil que vint à la suite;
S'approscha leste et gay, l'œil vif et gracieulx:
Resjouit tout chascun son air solacieulx;

Vers 168. Et dès que Lygdamon eut déduit...

169. Il raconte ceci en petits vers...

170. Je crois bien...

172 *et* 173. Chaque jour j'entends des friquets (*friquet*, galant, amoureux: voyez Borel) glapissants importuner (*angarier*) l'Aurore.

176 *et* 177. Que si la beauté, dont ils demandent en vain...

178. Juge de leurs...

179. Par leur pitoyable éloquence.

181. Je n'irai pas...

183. Qu'elle est...

184. Qu'elle a

185. Les graces qui...

186. Nous nous caressions...

188. Nous pensions...

190. . . . sous le bocage (*tonne*, dont il nous reste le diminutif *tonnelle*.)

Et dès qu'eust Lygdamon son affaire desduite,
Cy conte en verselets, sans tours ambitieulx.

TYLPHIS.

Croy bien que de ma vie encore
N'ay souspiré vers languissants:
Chasque jour entends glaspissants
Friquets angarier l'Aurore,
Vénus, Hébé, Zéphyre, et Flore,
En airs sy peu divertissants,
Que, se la beaulté sans seconde
Dont quierrent en vain les faveurs,
Va prisant leurs folles ardeurs
Par leur tant piteuse faconde,
Ne m'esbahys de ses rigueurs.

Moy n'iray vous rompre la teste
De ma Chloé: diray pourtant
Qu'est gentille, accorte, et bien faicte;
Qu'a, sinon la beauté parfaicte,
Graces, que valent bien aultant.
Nous caressions ung soir d'altomne;
Estoy jeunet, elle encor plus;
Cuydions n'estre veus de personne.
Le prince, oncle mien, vieil Argus,
Dormoit, l'œil ouvert, soubz la tonne:
De moy sur-tout estoit jaloux;

Vers 192. . . . malgré son âge.

196. Je tournai, retournai...

199. Si tant est...

202. Il n'étoit pas de ces gens...

203. Il voulot (*voulcist*, prétérit suranné de *vouloir:* voyez Borel.)

205. Troquer...

206. Vous croyez peut-être... (C'est le même mouvement que dans les Trois Manieres:

Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes? etc.)

209. (*Mangier*, pour *manger;* comme *vengier* pour *venger.*)

212. Or, pour n'être pas mariée. (Telle doit être ici l'acception du mot *nubile;* mais nous n'en connoissons pas d'autre exemple.)

213. Elle mourut...

214. Quand je dis qu'elle mourut... elle fut si adroite.

226. Dès qu'il n'eut plus son oiseau...

Vouloist-il pas, maugré son aage,
De sa pupille estre l'espoux ?...
Me hastay, pour fuyr son courroux,
De franchir le Rosne à la nage;
Viray, reviray, beus soubvent,
Tant qu'enfin gagnay l'aultre rive:
Luy disoit: « N'ira guere avant;
« Se tant est que le drosle arrive,
« Bien seur, n'arrivera vivant ».
Toutesfois, sans plus de remise,
(N'estoit d'iceulx trop délicats),
Voulcist, de peur de nouveaulx cas,
Que vinst Chloé viste à l'église,
Muer beaulx jours contre ducats.
Créyez peut-estre que ma belle
Se meurtrit le seyn à grands coups,
Court les bois sur ugne haridelle,
Pour se faire mangier des loups,
Ou se jecte à l'eau sans nacelle?...
Nenny; fille n'est ung garçon:
Or, pour n'estre au matin nubile,
Mourust; n'y fist d'aultre façon:
Quand dy mourust, tant fust habile
Qu'en terre on ne mist qu'un tronçon.
Dez que n'heut son oysel en cage,
Ne vist mon oncle sans esmoy

Vers 218. Que je restois seul...

220. A qui laisser...

224. Il craint que je ne sois plus malade que lui (*enferme* pour *infirme.*)

225. Il s'en falloit peu que cela...

226. Car à peine avois-je embrassé le sable,

228. Qu'une troupe (*troupel*, troupeau) d'archers...

231. De mon sang il étoit...

233. Il ne voulut pas n'être méchant qu'à demi, et...

235. J'aurois gémi dans une captivité éternelle. (Jusqu'ici la brièvêté du récit de Tylphis n'avoit servi qu'à l'animer davantage; elle tombe à présent dans le défaut du récit précédent.)

236. Au point du jour...

237. Je vois Chloé conduisant...

240. Donne tes fers à ce tyran. (Tout ceci est trop brusque.)

241. Il m'a vue errante au clair de lune;

242. Il descend...

Que restoy seul de son lignage,
Et que partant n'avoit que moy
A qui layrer sien héritage.
C'est aux barons commun soucy
Quand voyent s'avancer leur terme:
A joinctes mains crioit mercy;
Craint plus que luy ne soye enferme;
A peu que ça ne fust ainsy.
Car n'avoye embrassé l'aresne
Où fus jecté par le courant,
Que d'archiers ung troupel m'entraisne
Lié, perclus, quasy mourant,
Au cruel baron de Caresne.
De mon sang estoit l'ennemy,
Avec mon oncle n'avoit tresve;
Ne voulust, meschant à demy,
Me faire périr soubz le glaifve;
Tousjours captif auroy gesmy.
Jour poignant, dans ma tour qui s'ouvre,
Voy Chloé maynant le pervers:
« Amy, sçay les maulx qu'as soufferts,
« Dict-elle, amour tout nous descouvre;
« A ce tyran laisse tes fers:
« M'a veue errante au cler de lune;
« Descend, m'enleve sans efforts;
« Puys dict »: « Ne couscherez dehors:

Vers 244. Je crois que la fortune n'a pas pris soin de vous.

246. Monseigneur, dis-je, n'a qu'à parler,

247. J'accepte ses dons...

248. Pour m'enlever...

251. . . . il redouble d'audace.

254. J'enlace son con dans ma ceinture (*zone*, c'est le mot latin *zona.*)

255. Je l'étreins; déja il ne peut...

258. Vite il est lié (*loyé*, pour *lié :* voyez Borel, qui cite Pierre Gentieu.)

259. Tu n'auras...

260. Que cette épée...

262. Il m'a suivi...

265. De ce fort...

266. Il n'en faut sortir que ses maîtres (*baron*, seigneur.)

267. Elle dit, et sonne...

« Croy que ne vous choya fortune,
« Vous offre tons les miens thrésors ».
« Monseigneur, fiz, n'a que son dire;
« Ses dons reçoy. Prist ce moment
« Pour me tollir, ne sçay comment,
« Ung bayser, l'impudique sire,
« Que ne debvoy qu'à mon amant.
« L'ay reponssé; double d'audace;
« Seuls estions: me sens inspirer
« Par les dignes preulx de ta race;
« Son col dans ma zône j'enlace;
« L'estreings, jà ne peult respirer;
« S'enfle et se tord sa layde face:
« A mes pieds tombe le magot;
« Viste est loyé; prends son espée:
« Suy-moy, félon, dis-je, au caschot!
« N'auraz gauchy, n'auraz dict mot,
« Qu'icelle en ton sang est trempée...
« M'ha suivy. Viens, éveillerons
« Sa garde entiere que sommeille:
« Arme-toy; sortir en larrons
« D'icel fort ne seroit merveille;
« N'en faut sortir que ses barons ».
Dict; et soudain sonne l'alarme:
La garde accourt; tout le chastel
Me prend pour céleste gendarme,

Vers 270. Pense voir un couple...

272. Pendant que le traître... (Tout ceci est encore trop serré.)

274. (*Despartir*, partager, distribuer.)

275. Et tourne contre...

276. Jusqu'à l'appui (*appoier*, appuyer : voyez Borel.)

277. Tous s'écrient qu'il faut...

278. . . . de son forfait. (*Torsfaits* se disoit pour *forfaits*, selon Borel, qui cite le *Songe du verger.*)

281. Celui-là...

282 *et* 283. Il s'en faut peu que l'oncle en sa colere ne t'ait fait boire au fleuve noir. (Ceci s'adresse à Tylphis, mais l'indication manque.)

284. Tu dois t'en venger...

287. (*Nopcier* ou *nocier*, comme l'écrit La Combe, épouseur, marieur.)

288. A promis une partie de son bien.

289. Je n'en veux pas ; j'adoucirai sa douleur ; (*lénir*, de *lenire.*)

290 *et* 291. Il verra... que tu m'as su... (*N'est-il sorcier* n'a pas de sens bien clair... on pourroit lire... *verra le vieux sorcier.*)

292. Si vous destinez, comme je l'ai compris.

293. . . . qui entendez...

Cuyde veoir ung coulple immortel
D'en-hault introduit par ung charme.
Le traistre quand rugist en bas,
Chloé, de l'or dont fust avare
S'en va despartissant l'amas,
Et torne encontre le barbare
Jusqu'à l'appoy de ses soldats.
Clament tretouz que faut qu'il meure:
« Non, dict Chloé; de son torfet
« Mieulx sera pugny dans ugne heure;
« De nostre oncle sera subject;
« Cettuy marquera sa demeure.
« A peu que boire au fleuve noir
« T'aye faict l'oncle en sa cholere;
« T'en doibz vengier: allons le veoir;
« Me croit au ténébreulx manoir,
« Sçaura que revy pour te plaire.
« Au tien sauveur le vieulx nopcier
« Part a promis de sa chevance;
« N'en veulx; léniray sa grevance
« Gratis: voyra, n'est-il sorcier,
« Que m'as bien sceu payer d'avance. »

Se destinez, comme l'entends,
O dames qu'oyez mon histoire,

Vers 294. Le prix...

296. Si, à qui plus fit pour le bonheur, je le lui dispute. (*Contendre*, de *contendere*, débattre, disputer)

297. Il est certes beau d'avoir... (d'être reçu chevalier.)

298. Mais mieux me plaît...

299. (*Mourante œillade* est là pour le coup-d'œil d'une mourante.)

300. Après tout, il n'est pas si sûr du sien (de son bonheur.)

303. Le jeune Tylphis n'avoit pas fini de conter...

304. Que déja... tous ceux qui étoient présents...

305. (*La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit*.. vers des Trois Manieres, que M. de Surville cite à propos de celui-ci.)

306 *et* 307. A peine le jeune essaim qui sourioit... étouffoit le murmure... (*arrioit*, de *arridebat*, comme *sourioit*, de *subridebat*. Nous n'avons pas vu ce mot ailleurs.)

308. (*Barrettes* ou *birettes*, bonnets, béguins: voyez Borel.)

309. Un petit cerveau qui tournoit...

310. Un petit libertin prodigue de fleurettes;

311. Et là-dessus elles ajoutoient que...

312. En ce monde dégénéré nous ne verrions...

313. . . . tu trouvas (il faudroit, Tu avois trouvé.)

315. Ce n'est pas ainsi que chantoient ceux qui sont dans le tombeau (*lame*, tombeau: voyez La Combe, qui cite Marot.)

316. Dirent-elles: ils faisoient... (« Pour peu qu'on ait une idée des anciens rimeurs, prédécesseurs ou contemporains de Clotilde, on sentira combien est juste, ingénieuse et solide la critique renfermée dans ces vers. Depuis le roman de la Rose, les poëtes n'avoient d'autres interlocuteurs que ces êtres métaphysiquement ridicules, Faux-semblant, Bel-accueil, Fol-cuyder, Doulx-regard, Male-honte, etc., etc; et ce qui put être assez agréable une fois devint froid et même insoutenable ». (*Note de M. de Surville.*) La même critique se trouve encore dans le Dialogue entre Apollon et Clotilde.)

318. (*Flume*, *flum* et *fluix*, fleuve; *essour*, source: voyez La Combe.)

Prix à qui plus fist pour la gloire,
L'emporte Ismene ; n'y prétends ;
Se, pour le bonheur, luy contends :
Beau certes avoir l'accolade !
Ainz plus me duict mon doulx lien
Qu'à Lygdamon mourante œillade :
Tant seur, après tout, n'est du sien ;
Car est Ismene encor malade,
Et ma Chloé se porte bien.

N'avoit jeune Tylphis conté ses adventures,
Que jà battoient des mains tons les présents ravis ;
N'est sans gentil maintien faconde à mon advis.
A payne toutesfois étouffoit les murmures
Des mamans, jeune essaim qu'arrioit viz-à-viz :
Disoient entre leurs dents les antiques barrettes,
Qu'estoit ung cervelet que tornoit à tout vent,
Petiot libidineux, gaspilleur de flourettes,
Et sur ce, « Que jamais, telles que cy-devant,
« En ce monde descheu, ne voyrions amourettes ».
Modeste Lygdamon, treusvas bien aultre escueil !
Trop simple en ton parler ne peus touscher leur ame.
« N'est ainsy que chantoient cilz que gisent soubz lame,
« Dircnt : fesoient agir Faux-semblant, Bel-accueil,
« Doulx-rcgard, Fol-cnyder ; oncques eux ne leur dame.
« N'est de flnme, en ses vers, qui remonte à l'essour,

Vers 320. (*Loquence*, éloquence.)

321. Ni le feu... ni le langage...

322. . . . qu'il a bien...

323. (*Emprès*, pour *après; saillir*, sortir des rangs.)

325. (Gaston fut surnommé Phébus, à raison de son éclatante beauté.) (*Note de M. de Surville.*)

326. Ni le bel Adonis...

327. Ni Pâris, lorsqu'il déposa aux pieds de Vénus...

328. Il n'avoit pas, comme ses compagnons...

329. Triste, il sembloit lutter...

330. Tellement qu'il eût peut-être (*fors*) attendri...

331. (*Amphore* est sans doute là pour le Verseau, *Amphora;* mais on ne parle pas ordinairement de son influence pendant l'été.)

332. . . . le phare souverain des cieux.

335. Et son char plaît davantage pâle à son coucher...

340. (M. de Surville dit, dans une de ses notes, que le récit de Colamor n'est en effet autre chose que l'histoire de Louis de Puytendre et de Justine de Lévis: il renvoie à la notice qu'il en a faite, et qui a été imprimée dans le journal de Lausanne. On trouvera dans la préface de ce recueil ce qu'il est nécessaire d'en savoir.)

342. Reine, comme eux, j'ai été jeune à la guerre.

« De soleil qui recule, ou de lune qui danse;
« N'aura cest enfançon la sublime loquence,
« Ne feu du temps passé, ny langage de cour... »
Jeunes disoient tout bas : « Qu'a bien celuy d'amour ! »

Emprez veist on saillir un Calabrois jeune homme:
N'en paindray les beaultés; non, tel ne se monstra
Gaston le Béarnois, que Phœbus on surnomme,
Bel Adon, quand Vénus aux champs le rencontra,
Ny Pâris, apposant d'icelle aux pieds la pomme:
N'avoit, comme consorts, l'œil joyenx ne serain;
Triste, sembloit luctant contre angoisse profonde,
Tant qu'eust fors attendry cœur de rosche ou d'arhain.
Tel, en nng soir d'esté qu'Amphore nous inonde,
Reparoist des haults cieulx le phare soubverain;
La nature soubrit à sa flamme amortie,
Et plus esmeut son char, pasle en sa despartie,
Que quand roule esclatant sur des nuages d'or;
Tel pasle et plns touschant l'agité Colamor,
Le front chargé d'ennuicts, s'avança vers le trosne;
Là, contant sans destour, ces metres employa
Par qui doulce élégie anltre fois larmoya,
Et qu'en France despnis sur les rives du Rosne,
A Puytendre Apollo pour Justine octroya.

COLAMOR.

Rayne, ay comme eulx esté jeunet en guerre;

Vers 343. . . . que la guerre eût terminé...

344. Leur cours n'auroit pas été...

345. Ma terre natale n'auroit pas...

346. Et de si funestes amours ne me brûleroient (*ardroient*) pas.

347. Déja je n'étois... (Ce commencement de récit est encore trop brusque.)

353. . . . (*finer*, finir.)

358. Me fit apparoître une dame à traits si merveilleux.

359. . . . du beau garçon... (Ganymede.)

361. Je crois qu'en un visage (*viz*) elle rassembloit les portraits.

363. Celle qui ainsi...

365. Si ce n'étoit pas une fée (Borel écrit ce mot *faée*) ou peut-être...

367 *et* 368. En baudrier, une ceinture (*zóne*) de pourpre ceignoit son corsage altier...

Et pleust au ciel qu'eust terminé mes jours!
Moins glorieulx n'auroit esté leur cours;
N'eut soubz mes yeulx fuy ma natale terre,
Et ne m'ardroient tant funestes amours!
Jà n'estoy plus environné que d'ombres,
Parents, amys, rien que n'eusse perdu;
Tout mon pays plus n'estoit que descombres,
Et m'enfuyois solitaire, esperdu,
Des Tarentins parmy les forêts sombres;
Quand espuisé, cédant à mon malheur,
Prest à finer ugne ingrate carriere,
Je succombay d'angoisse et de chasleur:
Le doulx sommeil vint clorre ma paulpiere,
Et ponr ung temps fit trefve à ma doulenr.
Ung songe (hélas! trop estoit véritable)
Fist m'apparoir dame à tant mireulx traicts,
Que du beau gars qui sert les dieulx à table,
Et de Cyprine au soubriz délectable,
Croy qu'en ung viz rassembloit les pourtraicts.
Des miens pensers d'abord fust soubveraine
Cette qu'ainsy se monstroit à mes yenlx;
Non, tant d'esclat ne brilla soubz les cieulx!
Se n'estoit faye, ou fors image vaine,
Telle jamais n'embellit ces bas lieulx.
En bauldrier, ceignoit pourprine zône
Corsage altier, d'où pendoit un carquois,

Vers 369. (L'amazone Penthésilée.)

370. (*Tricois :* j'ignore la signification de ce mot ; Borel ne la donne pas, et cite seulement ce passage de Coquillard : *De baudriers qui ont beaux tricoys.*)

372. Elle sembloit, avec un souris amoureux...

375. Je t'ai vu, tu me plais...

377. Déja tu m'achevois...

378. Lorsque tout d'un coup...

379. Le traître sommeil...

382. . . . mais je vois...

383. Une petite boucle épaisse de cheveux blonds (*ondelette*, diminutif d'*onde.*)

384. Tout fraîchement ôtés d'une si belle tête,

385. Et qui lioient...

389. . . . si je ne résiste pas...

390. . . . si vous étiez ouverts.

392. Ces fers ne me laisseront...

393. Mais j'aime mieux.

Comme en soustint Penthésile amazone,
Et voltigeoit tel superbe tricois
Que n'eust, chassant, la fille de Latone:
Sembloit vers moy, d'ung soubriz amoureulx,
En inclinant son angélique teste,
Me dire: « Amy, plus ne sois malheureulx,
« T'ay veu, me plaiz; veulx estre ta conqueste;
« Réveille-toy!... » D'ung bayser chaloureulx,
Jà m'achevois, divinité barbare!
Lors, tout-à-coup m'enlevant ses pavotz,
Traistre sommeil, de ses faveurs avare,
Fist mon bonheur fuyr avec mon repoz,
Et me rendit aux horreurs du Ténare.
Vouluz mourir; ainz voids à mes costés,
De cheveulx blonds ugne espaisse ondelette
A si beau chief tout freschement ostés,
Et qui loyoient ung fragment de tablette
Où le stylet ces mots avoit nostés:

« S'il faut, hélas! que vous rende les armes,
« Beaulx yeulx, tandiz qu'estes d'ombres couverts,
« Ainsy fermés, se ne tiens à vos charmes,
« Que feriez donc s'estiez possible ouverts?
« Au loing de vous m'en vay traisnant des fers;
« Ne me laîront qu'au terme de ma vie:
« Ainz ayme mieulx renoncer à vous voir,

Vers 394 *et* 395. Que si j'exposois à perdre sans espoir sa liberté celui qui m'a ravi la mienne.

396. . . . je ne veux pas le tromper.

397. Si un fatal intervalle nous sépare...

401. . . . si ce n'est ses attraits.

402. (. . . *cette écorce;* le poëte suppose apparemment que les tablettes étoient faites d'écorce d'arbre.)

403. Je crus que mes yeux alloient fondre en pleurs.

404. . . . je me surprenois...

406. Je sentis que déja mon cœur alloit se fendre.

407. Tantôt (*ores*), à l'entour, je cherchois (*querroy*)...

408. Qui avoit ouvert...

409. Tantôt je croyois qu'un fantôme infernal...

411. Pour me brûler (*adurer*, du latin *adurere.*)

413 *et suiv.* (Ce n'est peut-être pas sans dessein que la même rime termine ici trois vers de suite. C'est le seul exemple de ce genre dans tout le recueil.)

417. Jusqu'à ce qu'enfin je sente mes genoux plier...

418. (*Ombroyer*, ombrager.)

« Que s'exposoye à perdre sans espoir
« Sa liberté, cil qui me l'a ravie;
« Par fol appast ne veulx le décevoir.
« Se nous disjoint ung fatal intervalle,
« Seulette au moins, en proie aux vains regrets,
« Jusqu'en l'azile où croistront mes cyprès,
« Aux seuls échoz diray que rien n'esgalle
« Mes tendres feulx, si ne sont ses attraicts. »

Comme arrosay de larmes ceste escorce!
Cuydai mes yeulx qu'en plours iroient fondant;
Contre le ciel me surprenoy grondant,
Qui m'alleschoit d'ugne perfide amorce:
Sentis le cœur jà que m'alloit fendant.
Ores, entour, querroy la belle amye
Qu'avoit ouvert mon jeune aage aux plaizirs;
Ores cuydoye infernale lamye
Par les enfers avoir esté vomye,
Pour m'adurer d'indomptables dezirs.
Dans mon deslire au hazard je m'esgare,
J'appelle en vain... O dieulx! et que de fois,
Tout m'enfonçant en l'espaisseur des bois,
Faiz retentir ma doloureuse voix
Contre le sort dont l'arrest nous sépare!
Tant qu'à la fin sens mes genouils ployer;
Pasleur de mort ombroye ma figure;
Plus n'est en moy pouvoir de larmoyer,

Vers 421. Pourquoi m'as-tu fui...

422. Si je devois être à jamais.

425. (On ne voit pas d'abord quel est ce désespoir: il veut parler sans doute de la situation qu'il annonce au commencement de son récit, et qui n'est point assez développée.)

427. . . . nos moissons.

428 *et* 429. Trois fois il a même tari, jusqu'aux antres de l'Ourse, les neiges et les glaces de l'hiver... (Il y a sûrement ici une lacune, quoique le manuscrit de M. de Surville n'en indique pas.)

430. Quel soin voulez-vous qui m'ait conduit ici?

432. Non pour trouver consolations ni plaisirs (*blandices*, de *blanditiæ*, caresses, flatteries, soulagement.)

433. J'ai même du dégoût pour la vie.

434. Il n'est point pour moi de jours sereins.

435. . . . nulle autre que toi dont...

436. (*Flecteras*, pour *fléchiras*; *yrasconde*, colere: voyez Borel.)

437. S'il est vrai que...

438. Que ne parois-tu? il faut que tu n'existes pas.

441. Viens arracher....

442 *et* 443. (Inversion qui rend le sens difficile à saisir: ou bien celui (*cil*) dont la déplorable image te suit, va éteindre sa flamme dans les flots.)

444. (*Elle ne put finir; mais ses larmes parlerent*... vers des Trois Manieres, cité par M. de Surville.)

445. Il étoit temps qu'il achevât...

Et du trespas ce m'est propice augure.
Pourquoy m'as fuy, tant desiré trespas,
Se devoye estre à jamais la victime
D'ugne beaulté que je ne cognoy pas?
Pourquoy, Destin, combler ce noir abysme
Que désespoir entr'ouvroit soubz mes pas?
Troiz fois despuis le soleil en sa course
A redoré nos fruits et nos meyssons,
Trois fois d'hyver jusqu'aux antres de l'Ourse
Voire a tary les neiges et glaçons...
Quel soing voulez que céans m'ay conduict?
N'ay peu venir que pour tromper ma payne,
Non pour treuver blandices ne déduict;
Mesme en desgoust ay le jour que me luict;
A mes regards n'est de clarté seraine.
Non, rien que toy dont traisne les liens
Ne flecteras des astres l'yrasconde!
Se dans mes fers est vray que te retiens,
Que non parois? faut que ne sois au monde,
Ou que tes feulx n'approschent pas des miens!
Du cœur au moins, dont vas fuyant l'hommage,
Viens arrachier les sanglanz javelots...
Ou va sa flamme estaindre dans les flots
Cil dont te suit la desplorable ymage... »

Ne peust fenir; se tust: parlerent ses sanglots:
Temps estoit qu'achevast sa tant doulce complainte;

Vers 447 *et* 448. (Ces deux vers sont très obscurs ; en voici le sens : La reine, *touchée* d'un même souvenir *que Colamor*, n'étoit pas moins accablée que lui, et depuis le moment qu'il avoit paru ne s'étoit que trop contrainte.)

450. **Elle veut... mais...**

454. **Elle laisse tomber sa tête...**

456. (*Aux spectants*, aux spectateurs.)

457. . . . le diadême orner (adorner, *adornare.*)

458. . . . dont il garde une part... (la boucle de cheveux dont il est parlé vers 383.)

460. Il reconnoît que son rêve...

462. Mais il n'ose trop goûter...

463. Qui lui semblent...

464 Zulinde éclaircit tout...

465. Pour faire droit... dit qu'il faut...

467. Les matrones sans pitié dirent de Colamor

468. Que pour avoir tant cherché (*quierre*, *quérir*) la mort, il avoit long-temps vécu.

469. Si je dois l'avouer...

470. Je ne sais pourtant laquelle...

La rayne en l'escoutant jà n'y pouvoit tenir;
Ne s'allanguissoit moinz d'un mesme soubvenir,
Et, dès-lors qu'apparust, ne s'est que trop contrainte:
Jà sur le trosne altier ne se peult soustenir;
Veult parler, ainz l'amour dont se sent eschauffée
En soupirs inégaulx s'exhale de ses flancs;
Sa voix dans le palayz meurt soudain estouffée;
Et, comme Eurydicé quant revist son Orphée,
Laisse tomber son chief sur ses genouils tremblants.
On accourt: disparoist la magique voilure
Qui sa face aux spectants ne laissa discerner:
Ciel! que veist Colamor? diadesme adorner
Le beau front dont retient part de la chevelure!
Toutesfois aux transportz craint de s'abandonner;
Cognoist que resve sien n'avoit esté mensonge,
Voyd mesmes traicts qu'alors luy peignist le sommeil,
Ainz trop n'oze gouster les charmes d'ung réveil
Que lui semblent tenir des prestiges d'ung songe.
Tout Zulinde esclaircist: conseil quasy d'accord,
Pour droict faire à chascun, dict que faut trois couronnes.
Néantmoinz (cette fois se peult que n'eussent tort)
Dirent du Calabrois impiteuses matrosnes,
« Qu'avoit long-temps vescu pour tant quierre la mort »:
Se doibz le confesser, belles n'estoient ny bonnes.

Ne sçay pourtant d'amour quelle emporta le prix:
Ne pouvoit à Chloé le disputer qu'Ismene;

Vers 476. Vous ne serez pas moins fêtés que lui...

477. Si, loin des bords où vous prîtes naissance, vous daignez.

479. (... *viegne*, vienne.)

483. Nous aimerons ces bergers (nos sujets)...

484. Que pour les ombrager de nos ailes...

486. Et, s'il étoit possible qu'ils ne fussent pas...

488. S'ils étoient...

489. Tout au moins.

491. Si ton flambeau s'éteint...

493. (Clotilde a traduit ce vers délicieux dans une de ses chansons languedociennes :

S'après ma mort, boulégavon meï cendré,
L'y trouvarien dé belugos dé fio!...)

(*Note de M. de Surville.*)

494. Clotilde, ainsi tu chantois...

495. (*Jouvette* ou *joyette*, jeunesse.)

Tylphis et Lygdamon furent trop attendris
Pour s'envyer ung don que méritoit la rayne:
« Venez, dict-elle, amants si jnstement espriz!
« Quant le seul Colamor a droict à ma puissance,
« Non moinz que luy choyez serez en ceste cour,
« Se degnez, loing des bords où pristes-vous naissance,
« Avec nous habiter ce gracieulx séjour:
« Que de chascnn de vous y viégne la mestresse!
« Ensemble y redirons nos déduicts amoureulx;
« Ensemble y coulerons nos soleils tant heureulx,
« Que plus n'ira troublant la fortune traistresse:
« Aymerons ces bergiers; ne régnerons snr eulx
« Que pour les obombrer de bienfaisantes esles,
« Ponr les entretenir de nos chaisnes fideles;
« Et, se possible estoit que ne fussent jaloux
« De brusler à l'envy de si parfaicts modeles;
« S'estoient amants trompeurs et parjures espoux;
« A tout moinz laisserons à qui vouldra l'entendre
« En l'obscur advenir récit de nos ardeurs.
« Se ton flambean s'estainct, Amour, seche tes pleurs;
« Pourraz le rallumer aux feulx dont soubz la cendre
« Scintillcront encor les restes de nos cœurs. »

Clotilde, ainsy chantois en ta seison premiere,
Quand jouvette, en soucy, n'a que jeulx enfantins,

Vers 496. (*Balletons*, danses; *olmiere*, allée d'ormeaux, *ulmus*.)

497. Dès-lors au triple trio... (aux neuf Muses.)

498. Tu laissois embellir...

499. (*Evigilée*, réveillée.)

502. Mais qui est...

503. Ce que les perles...

Caquets ou balletons soubz verdoyante olmiere;
Lors, au triple trion des Filles de lumiere,
Jà laissois embellir tes gracieulx matins.
Par doulx besoing d'aymer, dès l'aube évigilée,
Dans leur noble entretien, si tost allois calmant
Ce feu qui du plaizir tient plus que du tourment,
Ainz qu'est aux vrays plaizirs dont ta course est filée
Comme ondins emperlés sont au vray diamant.

Vers 1. Qu'est-ce que l'Amour...

2. (Nous croyons qu'il vaudroit mieux lire, *ce* qu'est l'Amour.)

3. (*Un*, pour *quelqu'un*.)

4. . . . que sait-on?...

7. . . . jusqu'à la moëlle...

8. Il brûle, et brûle même...

9. . . . il va lançant ses flammes.

11. . . . rien qui échappe...

12. (. . . ses traits croisent les forêts; expression hardie, mais qui nous paroît très heureuse, ainsi que tout ce morceau.)

13. . . . dans l'onde il s'en allume.

14. . . . Cyclope, il en jaillit.

DIALOGUE.

Qu'est-ce l'Amour? demandois-je n'aguere:
« Pourquoy voulez savoir de qu'est l'Amour?
« C'est à fillette ung qui faict rude guerre;
« A vouz, que saict? bien fera quelque tour
« De son mestier ». Voudroy bien qu'on me die
Comme s'y prend. « Pucellette estourdie,
« Trop le sçaurez: jusqu'ez moelle des oz
« Il brusle, mesme en le crystal des eaulx;
« En tout pays va dardant ses flammesches;
« Tout va perçant de ses ardentes flesches;
« En l'univers rien qu'eschappe à ses traicts;
« Pour la Dryade, ils croyzent les forests,
« Pour la Nayade, en l'onde s'en allume;
« Pour le Cyclops, en jaillist de l'enclume
« Que faict gémir de son poing vigoureulx:
« Tel perce Faune au fond des antres creulx;
« Tel Ègypan, dans les vertes campagnes;
« Qui, l'Oréade au sommet des montagnes,
« Qui, les Trytons en l'abysme des flotz.
« Dez qu'ont sifflé ses traistres javelotz,

Vers 22. Le dauphin brûle...

24. (Ce vers nous paroît avoir une beauté particuliere.)

27. On dit même...

28. Il s'abreuve des pleurs...

30. . . . ah! fleches cruelles!

31. J'ai bien payé...

32. Mais si tu nous rends...

33. Je t'excuse... je crois...

34. Cessa du moment que je trouvai...

35. Comment régnerois-tu...

36. Lorsque tu t'es blotti...

37 *et* 38. Je parlois ainsi, et alors j'entendis celui dont l'image...

39. Offrant plus vivement son hommage

40. Au petit dieu qui certes avoit...

41. Tu le connois donc? lui dis-je...

43. Je ne sais... je sais qu'il...

44. . . . tout ce qui est compris.

« L'aigle empenné languist au hault des nues ;
« Ard le daulphin soubz des mers incognues ;
« Lion souspire en ses vastes dézerts ;
« Sylphe esperdeu fend le vague des airs,
« Gnome se meurt au centre de la terre,
« Et Salamandre aux sources du tonnerre.
« Voire, dict-on, qu'au mespriz des autels,
« S'abreuve encor des plours des Immortels... »
Et des humains ? « M'en direz des nouvelles
« Quand y serez ». Ah ! sagettes cruelles !
Moult est payé mon curieulx propoz.

Maiz se nous rends délices pour repoz,
T'excuse, Amour ! Croy qu'ailleurs ton empire
Cessa dez-lors que treuvay mon vainqueur :
Com' reigneroiz sur tout ce qui respire,
Quand t'ez blotty tout engtier dans mon cœur ?

Ainsy disoye ; et cettuy dont l'ymage
Me suyt par-tout, lors ouys, sur mes pas,
Plus vivement offrant le sien hommage
Au dieutelet qu'eust certes moinz d'appas.
« Le cognoiz donc ? luy fis-je : est-il, ce traistre,
« Né du fier Mars et de blonde Cypris » ?
« Ne sçay de qui, respond ; sçay qu'a faict naistre
« Hommes, et dieulx, et tout ce qu'est compris

Vers 45 *et* 46. . . . donc il ne peut avoir pere ni mere, puisqu'il n'y en a pas eu sans lui.

47 *et* 48. (Il est difficile de saisir ou plutôt de deviner le sens de ces deux vers; peut-être faudroit-il les expliquer ainsi : Enfin dans ce dieu que nous invoquons aujourd'hui... la chose est tout, le nom n'est que chimere: mais cette explication est un peu forcée. Nous aurions voulu retrancher ces vers, qui déparent ce charmant dialogue.)

49. Pour moi ses rayons...

51. Sur cela l'audacieux me prend un baiser...

« En la nature : adonc, pere ne mere
« Ne peult avoir, puisqu'il n'en fust sans luy :
« Luy-mesme enfin (qu'invoquons aujourd'huy
« Comme enfançons) chose est tout; nom, chimere :
« Ses rays, pour moy, partent de tes beaux yeulx ;
« En l'implorant, rien que toy je n'implore... »
Sur ce, bayzer me prend l'audaciculx,
De feu tout pur; puys dict : « Demande encore
« Qu'est-ce l'Amour ! »

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'HÉLOYSA.

Charlotte - Renée - Héloïse de Goyon de Vergy épousa Jean de Surville, fils de Bérenger et de Clotilde : elle en eut quatre garçons et trois filles, nommés dans cet écrit. Héloïse mourut en 1468, à Vessaux, en l'absence de son mari, à l'âge de quarante-deux ans.

Vers 2. (*Infidele espoir*, expression heureusement empruntée de la poésie latine.)

3\. . . . *plorer*, pleurer.

5\. . . . à ceux qu'ainsi tu délaisses.

6\. (*Mon fils*... Le fils de Clotilde étoit le mari d'Héloïse.)

7\. . . . il n'attend pas...

8\. . . . il sait trop...

10\. . . . sur tout ce qui existe d'animaux insensibles...

11\. Que leur sert... qu'ils ont seuls.

13\. Encore si nous en usions pour...

14\. . . . sous le sort (*fors*) persécuteur.

15\. . . . pour apprécier nos peines.

17\. Tous nous glissons... comme...

18\. Que dis-je ? que ne restons-nous...

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'HÉLOYSA.

Tu n'ez donc plus, hélas! doulce et tendre colombe,
De mes vieulx ans, toy l'infidele espoir!
Tu n'ez donc plus!... Le ciel de plorer sur ta tombe
Me réservoit le funebre debvoir!...
Que reste-t-il encore à ceulx qu'ainsy deslaysses?
Que reste encore à mon filz esperdu?
De ta cendre, ô Phœnix! n'attend que tu renaysses;
Et, te perdant, sçait trop qu'a tout perdu!

O des foibles humains pitoyable advantage
Sur tout ce qu'est d'impassifs animaulx!
Qne leur siert la rayzon qu'ont seulets en partage,
Synon de veoir tout l'excès de lcurs maulx?
Encor se d'elle uzions à souslever nos chaisnes,
A respirer sous le fors harponneur!
Maiz non; sommes vieillarts pour appryzer nos paynes;
Sommes enfants pour gouster le bonheur;
Tretouz glissons dessuz com' sur l'onde glacée:
Que dye? enfants que ne restons tousjours?

Vers 19. Leur joie n'a que des élans inégaux, mais...

21. Il est heureux que de l'avenir...

22. Car s'il lisoit...

23. Qui voudroit...

26. Pour qu'il soit de chacun...

27. Rien qu'à l'entendre prononcer...

29. . . . si c'est votre terme commun,

30. Si dans les bras de la mort...

31. Qu'importe y arriver... (*enferme*, infirme?)

33. Et ne faut-il pas mieux faire la route...

34. (*Flours*, fleurs.)

36. (*Folour* ou *foleur*, cuisson, ardeur, et aussi folie, égarement : voyez Borel.)

38. Pour les jeunes gens...

42. A le temps d'éblouir leurs yeux tout neufs.

43. Comment auroient-ils... quand il faut que leur ame...

N'ont qu'eslans inégaulx d'ugne joie insensée,
  Ainz nuls regrets n'empoyzonnent leurs jours.
Heureulx que d'advenir l'homme n'ait cognoissance;
  Car se lyzoit dans les décrets du sort,
Quel vouldroit achepter si courte jouïssance
  Par desplayzirs qui n'ont fin qu'à la mort?

La mort!... ce nom fatal, qu'a-t-il de si terrible
  Pour d'ung chascung soit l'éternel effroy?
Rien qu'à l'oyr prononcier, trémoussement horrible
  Froysse le cœur du bergier et du roy...
Infortunez! quoy donc? s'est vostre commun terme,
  Se dans ses bras vous attend le repoz,
Que differe y venir abattu, vieux, enferme,
  Ou, de tout poinct, trèz jeune et bien dispoz?
Et cheminer enfin n'est-il plus desirable
  Par ung vent fraiz, sur odorantes flours,
Qu'à pas lents, mesme but actaindre, misérable,
  Entre serpents et soubz d'aspres folours?
Oultre qu'ainsy desja moins est longue la route,
  Pour jouvetons, n'a que rayons de miel;
Et du breuvage amer, qu'espuyzons goutte à goutte,
  En leur palays ne séjourne le fiel.
A payne de nos biens l'enchantement frivole
  Leurs yeulx tout neufs a le temps d'esblouyr;
Comme auroient-ils regret, dez faut qu'ame s'envole,

Vers 44. A de vains trésors dont ils...

46. . . . est-il convenable de nous plaindre? (*douloir.*)

48. N'ont pas droit de...

49. Ah! qu'ils l'invoquent... plutôt... (*toudys*, toujours)...

50. Que risquent-ils? ils y touchent...

51. Qu'ils sachent que...

52. Ce n'est pas sous les cyprès, mais autour, que nous entendons des cris. (Cette tournure est entièrement tudesque; on la traduiroit mot à mot en allemand.)

53. (*Essolée*, solitaire, devenue seule par ta mort.)

55. Mais ils ne sauroient flatter (*blandir.*)

56. (*L'entre-somne*, les intervalles du sommeil.)

57. La premiere et foible aurore... ne paroît pas sitôt...

59. Je t'appelle, et tu ne réponds pas...

60. Tant que je m'apperçois...

61. (Les enfants d'Héloïse.)

62. (*Clamour*, clameur, cri.)

63 *et* 64. Mais celle que j'ai vu mourir ne partage pas (*partir*, partager; nous disons encor *départir*); à présent... (*ors.*)

66. Qui à tant d'esprit unit...

67. (*Mie* ou *mye*, point du tout.)

A vains thrézors de quoy n'ont peu jouyr?
Mesme à nous, despouillez des charmes de la vie,
Quand veult nous fuyr, douloir est-il séant?
Gens à qui d'être mieulx toute attente est ravie
N'ont droit lucter contre l'affreux néant.
Ah! l'invoquent toudys, bien plustost que le craindre;
Que vont risquant? y touschent de si près!
Saschent ne sont défuncts, tant que vivants, à plaindre;
Cris n'oyons soubz, mais entour les cyprès.
Ainsy, par froids propoz, ta Clotilde essolée,
Héloyza, croit tromper ses ennuicts;
Ainz ne sçauroient blandyr son ame désolée,
Qu'en l'entresomne et silence des nuicts.
Sytost ne poinct du jour la prime et foible aurore,
Toute hors de moy que t'appelle soudain:
T'appelle et ne responds; et puys t'appelle encore,
Tant que m'avize, hélas! qu'appelle en vain.

Lors ces touschants objets de nos vives tendresses,
A mes clamours, ne tardent accourir;
Mais d'iceulx les torrents d'innocentes caresses
Ors ne partit ceste qu'ay veu mourir.
Camille, de ton port, de ta voix héritiere,
Qu'à tant d'esprit ugnit tant de doulceur,
Que deux fois neuf printemps ne rendent mye altiere
Envers puynez dont est plus que la sœur;

Vers 69. . . . qui dans un seul visage (*viz*) offre le trio (*trion*)...

70. Soit qu'elle ait le regard...

71 Soit qu'elle compatisse...

72. (*Plours*, pleurs.)

73. . . . se place à la tête (*au chief*) de mon lit...

75. Qu'elle va collant...

77. (*Sans plus*, sans parler.)

79. (*Autres deux*, les deux jeunes sœurs de Camille; *entour*, autour.)

81. Viennent... tu sais que l'aîné est à la guerre.

82. (*Brief*, bientôt)

83. Ils viennent... qui...

85. . . . pour savoir ce qu'est sa perte.

86. Tout en m'embrassant...

87. Vous diriez... (*aperte*, ouverte.)

88. Un rejeton d'amandier qui fleurit.

90. . . . qu'as-tu tant à pleurer...

93. Tu me l'as... il ne t'en souvient...

Camille qu'en ung viz offre trion des Graces,
Qu'ait le regarz noble, ou tendre, ou joyeulx,
Que du povre opprimé compastisse aux disgraces,
Ou que des plours inondent ses beaux yeulx;
Camille de mon lict d'abord au chief se pose;
Et sur la main, qu'aussitôt je luy tends,
Que va collant au fraiz de ces lebvres de rose
Où le soubriz habita si long-temps,
Laysse tomber, sans plus, de ces larmes bruslantes,
D'un cœur brizé muettes cautions,
Quand semblent aultres deux, entour de moy tremblantes,
N'oser troubler nos lamentations.

Viegnent tes garçonnets (sçaiz l'aisné qu'est en guerre;
Fasse le ciel qu'en soit brief de retour!)
Viegnent; et, d'ung bayzer que m'eust charmé n'aguere,
Rouge poignart m'enfoncent tour-à-tour.
Antoyne, trop jeunet pour sçavoir qu'est sa perte,
Tout m'embrassant, maintes fois me soubrist;
Diriez, au vif esclat de sa figure aperte,
D'amanglier ung scyon qui flourist:
De ses doigts enfantins veult essuyer mes larmes;
Et sus me faict: « Qu'az donc tant à plorer?
« Viendra doulce maman, viendra; n'ayonz d'alarmes,
« Si le bon Dieu ne cessons d'implorer:
« Me l'az toy-mesme dict; ne t'en soubvient peut-estre;

Vers 94. Cependant, dès qu'il fait jour, du haut de...

95. Je vais toujours regardant (*esgardant*) en bas (*aval.*)

96. Si je ne la vois pas...

97. Là où elle m'a conduit si souvent...

98. . . . elle ne paroît pas...

101. Il n'en croit pas...

103. Ainsi jasent... (Scylla, fille de Nisus, changée en oiseau.)

104. Les petits qui ne sont pas encore sortis...

105. Ils ne savent pas que l'épervier, si ce n'est pas la fleche (*sagette*) ou...

106. (Le poëte a nommé plus haut Scylla, Philomele, et Progné; il nomme ici le rossignol et l'hirondelle, qui se rapportent aux deux derniers noms. Il paroît donc croire que Scylla fut changée en *calendre* (en alouette.) Ovide dit que Scylla fut changée en *ciris*, oiseau qui nous est inconnu. *Calandre*, *calandron* est l'alouette, selon La Combe.)

108. (*Implumes*, sans plumes, comme *imberbes*, sans barbe.)

109. (*Cuyder*, croire, *oyr*, ouïr.)

110. (*Piois*, gazouillis d'oiseaux: voyez Borel.)

111. Sous le bec de l'autour (*altour*), elle n'a déja plus...

113. Ainsi, bel enfant, tu ne reverras plus...

115. Mais qu'une autre t'apprenne ton sort!

116 *à* 120. Je n'éprouvai pas sitôt la blessure du sort (je ne perdis pas ma mere si jeune); mais je ne résisterois pas à celle qu'il m'envoie (la perte d'Héloïse), s'il ne m'eût fait payer avec usure son délai perfide, en me frappant ensuite coup sur coup (s'il ne m'avoit accoutumée au malheur). Ces quatre vers sont embarrassés: on pourroit les retrancher sans faire aucun tort à l'ouvrage.

« Sy, quand fait clair, d'en haut mon jardinet,
« Vay-je aval esgardant tousjours par la fenestre,
« Se ne la voy devers le moulinet,
« Là que tant m'a conduict avec Rose et Nantilde;
« Maiz ne paroist... » lors tombe sur mon seyn
Tout attendry. Pourquoy, malheureuse Clotilde,
Le vaz trompant, et quel est ton desseyn?
De ses freres n'en croit à la plaincte jnmelle,
Ny de ses sœurs aux lugubres sanglots...
Tels jazent de Scylla, Prognée, et Philomelle,
Fruicts non saillyz des nyds où sont esclos.

Ne sçavent qu'épervier, se n'est sagette ou fronde,
Peult immoler calendre en nos sillons,
Rossignol aux forêts, soubz portiques l'hyronde;
N'ont tels soulcys, implumes oyzillons:
Cuydent leur mere oïr; leurs aislerons s'agitent,
Vont s'espuyzant en piois superflus...
Jà plus, soubz bec d'altour, n'ha membres que palpitent,
Et les povrets ne la revoyront plus.
Ainsy plus, bel enfant, ne revoyras ta mere,
Toy son ymage et son tendre soulcy!
Mais qu'ugne aultre du sort t'offre la coupe amere!
Laz! n'en seraz que trop viste esclaircy!
Sitost n'en épreuvay la poignante blessure;
Ainz ne tiendroye à ceste que m'envoy!

Vers 121. Il m'arrive... le soir... dès que l'ombre répand...

122. De me promener...

123. Là se mire parmi l'amas...

125 *à* 126. . . . car Rose tient compagnie à Camille... (*s'entrequierrent*, s'entredemandent.)

127. Ces clous d'or, dont nous voyons des milliers, ne serviroient...

129. Je ne fais pas semblant...

131. (*Il n'affiert*, il ne convient pas.)

132. (*Parfond*, profond; Rom. de la Rose.)

133. Si par toi... (s'ils n'empruntent pas de toi leur éclat, soleil,)

134. Ils lancent de si loin...

135. Qu'à des mondes trop éloignés...

136. Je crois que chacun en particulier ils servent...

138. Je consens que celle là...

139. . . . Pourquoi celui dont les œuvres...

141. Il est possible que vous...

142. Dans la partie qui s'offre...

Se, frappant coup sur coup, ne m'eût avec usure
Faict expier son perfide renvoy!

M'advient aussy du soir, dez l'ombre espand ses voyles,
De pourmener au long du gros canal;
Là se myre, entre amaz de loingtaines estoyles,
Front argentin du nocturne fanal.
Guy, Nantilde et Loys (car sans Rose, Camille
N'est au logis), s'entrequierrent comment
Ne serviroient clouz d'or, dont veyons mille et mille,
Rien qu'à parer l'azur du firmament:
N'ay semblant d'escouter; et le confesse esmeue,
Ung tel propoz, en effect, me confond;
Sçay trop bien que n'affiert à ma débile veue
D'aller sondant abysme si parfond:
Se par toy n'ont d'esclat, œil du monde où nous sommes,
De tant au loing lancent feulx si vermeils,
Qu'à mondes, trop distants pour estre veus des hommes,
Croy, tous à part, que servent de soleils;
Prèz d'eulx, qu'est de Phœbé l'orbite pasle et morne?
Veulx ceste-là rouler exprès pour nous;
Encor pourquoy cettuy, dont œuvres n'ont de borne,
De la peupler ne seroit-il jaloux?

Possible qu'y reignez, masnes sacrez des justes,
En ce costé qu'à nos yeulx s'offre en plain!

Vers 143. . . . dans ses rochers tantôt (*ore*) glacés, tantôt brûlants (*adustes.*)

144. (*L'opposite*, la face opposée; *emplain*, rempli.)

145. . . . voyant... tout ce qui respire...

147. Derriere elle (dans la partie inférieure de la lune.)

149 *et* 150. Rien de ce qui arrive d'agréable aux siens.. n'y échappe aux regards célestes (de la vertu.)

151. Tandis que de l'autre côté le vice n'entend...

153 La vertu n'apprend de nous que ce qui...

154. Le vice rien que ce qui...

155. De la vertu...

156. Du vice au contraire...

159. Sans croire que... tant d'ombres amies.

161. Que ce penser dure...

164. Comment...

167. Soit que la chouette.

Tandyz qu'en ses roschiers, ors glacez, ore adustes,
De reprouvez est l'opposite emplain :
Là, veyant s'agiter tout ce qu'icy respire,
L'humble Vertu, quitte euvers le cercueil,
Arriere soy, rampant soubz son tardif empire,
Tient la Fureur, l'Injustice, et l'Orgueil;
Onc rien de gracieulx n'y fuit regards célestes
Qu'arrive aux siens en ce mortel séjour;
Quand Vice, en l'aultre bord, n'oyt que récits funestes,
Trahir les vœux que fist quittant le jour :
Ne sçait elle de nouz que ça qui la consôle;
Luy rien que ça qu'aygrit son désespoir :
D'icelle ceinct le front doulce et vive auréole;
D'icel, encoys, crespe sanglant et noir...
Non, plus ne te voyrai, courriere des nuicts sombres,
Sans t'adresser mes pitoyables chantz,
Sans cuyder que, vers moy, tant d'affectives ombres
Tendent leurs mains, d'en hault tes heureulx champs.

Ah! dure ce penser, dure, fust-il mensonge!
Et toutes fois, ô perle d'amitié,
Divine Héloysa, si ce n'est ung vain songe,
Comme exposer mon sort à ta pitié?
Comme ira jusqu'à toy son des plaintes funebres
Dont vay sans cesse importunant les airs,
Soict Nyctimene, en paix, s'abandonne aux ténebres,

Vers 168. (*Ululant*, d'*ululare*, hurler, pousser des cris.)

169. . . . que tu contemples ce globe.

171. (*L'hyzour :* nous n'avons pu découvrir ce que le poëte entend par ce mot ; un seul passage de M. de Surville, relatif au grand poëme de Barbe de Verrue, *Urgelinde et Cyndorix*, peut faire supposer que l'*hyzour* est cette ancienne divinité gauloise connue des Romains sous le nom d'*Hésus*, et à laquelle on sacrifioit des victimes humaines.)

173. (*Celse*, de *celsus*, élevé.)

174. Entends (*oy*) les cris... d'une personne que tu aimas.

177. (*Héloys*, pour Héloïse.)

178 *et* 179. Passant, ne pars point sans t'étonner que Clotilde ait été si lente à descendre dans l'asyle.

Soict qu'ululant, rentre en ses creulx déserts?
Maiz quoy! se peult-il donc que ce globe contemples
Sans démesler mes accents doloureux?
Telle qu'on dict l'hyzour layssant emmy nos temples
S'esvapourer l'encens des malheureux...
Adieu, chere ombre, adieu! De la celse demeure
D'ugne qu'aymaz oy lamentables crys!
Souffre qu'ung mesme roc nous joignant tout à l'heure
Dans l'advenir porte ces motz escriptz:

« Aux cendres d'Héloys Clotilde ugnit sa cendre:
« Sans t'esbahyr, ô passant, ne départz,
« Pourquoy fust sy tardive en l'azyle descendre,
« Qui, de son cœur, jà tenoit les deux parts. »

STANCES.

Corydon, devenu roi de Crimée, fait appeler une chanteresse qui parcouroit ses états : c'étoit Rosalyre. Il feint de la méconnoitre : elle lui chante en pleurant ces couplets. (*Note de M. de Surville.*)

Vers 1. . . . qu'as-tu fait...

2. Que ton cœur avoit jurée au mien.

3. . . . il n'est donc pas...

4. (*Togette*, diminutif de *toge*, robe, du latin *toga.*)

5. Qu'as-tu fait ?

6. *Id.*

7. Si tu vois (demeurant) étranger à mes tourments,

8. Les pleurs qui inondent...

9, 10 *et* 11. Seigneur, faites grace à l'inquiétude d'une bergerette insensée, si elle a cru (*se cuydoit*, si elle croyoit) retrouver ici celui (*un*) qui est toujours dans sa pensée.

13. Ce n'est pas lui ; trop clairement je m'en apperçois.

14. Je l'aurois fait changer...

15. Tiens, quand tu étois...

17. Les plaisirs voloient (*voloyent* doit avoir ici l'ancienne prononciation, pour completter les syllabes du vers.)

STANCES

Tirées du roman héroïque et pastoral intitulé le Chastel d'Amour.

CORIDON, qu'az faict de la foy
Qu'au mien ton cœur avoit jurée?
Laz! n'est donc soubvenir en toy
Soubz ugne togette empourprée!
Qu'az faict de tes premiers serments,
Qu'az faict de ta flamme premiere,
Se voydz, estrange à més torments,
Les plours qu'inondent ma paulpiere?

Graces, seigneur! grace au soulcy
D'ugne bergerotte insensée,
Se cuydoist retreuver icy
Ung qu'est tousjours dans sa pensée;
N'est luy; trop cler m'en apperçoy;
L'auroy faict changier de vizage...
Tiens! quand fuz Corydon, je croy...
Me revenoiz bien davantage!

Playzirs voloyent à l'entour
De nostre demeure champestre;

Vers 20. Tu trouvois un trône...

22. Que tu voyois suivie sans appel.

23 *et* 24. Quel prince eut jamais droit de mort et de vie autant que tu l'avois sur moi?

27. Tu vis mon ame s'envoler vers toi.

28. (*Degnaz*, daignas.)

29. . . . tu me remplissois d'émotion.

31. Et bien qu'alors tu ne...

32. Dans tes bras j'étois plus que reine.

33. . . . n'attends pas à demain...

35 *et* 36. L'œil ni la main n'ont vu ni touché rien de rare autant qu'ici (jamais on n'a vu ni touché tant de choses rares que dans ce palais.)

37. Qu'un... doit...

38. Cueilli...

40. De ceux que nous prenions. (L'idée premiere de ces couplets est évidemment la même que celle des *Vous* et des *Tu*; mais l'épître de Voltaire respire (disons le mot) le libertinage le plus spirituel, et les stances de Clotilde l'amour le plus naïf: c'est bien en effet le caractere de leurs siecles... du moins si l'on s'en rapporte aux romanciers qui en ont décrit les mœurs.)

42. De celui dont je fus...

Ta Rosalyre fust ta cour;
Treuvois ung trosne soubz le hestre:
De tes beaux yeulx partoit ma loy,
Que, sans appel, veyoiz suibvie:
Quel prince, autant qu'avoiz sur moy,
Onc eust droict de mort et de vie?

Tes matins s'en alloient coulant
Soubz le doulx ciel qui nous vist croistre;
Mon ame à toy viz s'envolant
Chasque fois que degnaz paroistre:
D'ung regard m'emplissoiz d'esmoy,
D'ung mot, ou de joie ou de payne;
Et bien que lors ne fusses roy,
Plus dans tes bras j'estoy que rayne!

Vienz ça, l'amy! n'attends demain!...
Ah! pardon, seigneur!... je m'esgare:
Tant comme icy, l'œil ne la main
N'ont veu, ny touschié rien de rare.
Qu'ung bayzer doibt avoir d'appas
Cueilly dans ce palais superbe!...
Maiz il ne te soubvient donc pas
De ceulx-là que pregnions sur l'herbe?

O cieulx! quel affront je reçoy
De cestuy dont fus adorée!

Vers 43. . . . malgré tout ce que je vois...

44. Je n'en voudrois pas être...

47. Les souvenirs me charment trop

48. Pour que je ne lui soie pas encore chere...

Pourtant, maugré tout ce que voy,
N'en vouldroye estre séparée :
Que dis-je? ah! de ces doulx moments
Où me fezoit dissouldre engtiere,
Trop soubvenirs me vont charmants
Pour qu'à luy ne soye encor chiere!

Viens ça, l'amy! n'attends demain!...
Ah! pardon, seigneur!... je m'esgare! etc., etc.

TRIOLETS.

Rosalyre et Corydon, élevés ensemble, sont séparés après quinze ans: c'est lorsqu'elle s'attend encore à le revoir que Rosalyre l'appelle par ces stances amoureuses. (*Note de M. de Surville.*)

Vers 1. Si loin...

5. Il n'a donc pas pitié...

6. Lui qui n'écoutoit...

9. Depuis le jour où j'ai vu.

11. Je crois que les ailes du temps se ralentissent.

14. Qu'autour de moi...

15. Du jour qu'elle a vu...

TRIOLETS

Extraits de la pastorale héroïque de Rosalyre, etc.

Tant au loing du roy de mon cœur
C'est trop, hélaz! languir seulette!
N'ay plus ny parler, ny couleur,
Tant au loing du roy de mon cœur!
N'a donc pitié de ma langueur
Luy qui n'oyoit que sa poulette?
Tant au loing du roy de mon cœur
C'est trop, hélaz! languir seulette!

Du jour qu'ay veu mon roy partir,
Voyle des nuiets couvre le monde:
Aisles du temps croy s'allentir,
Du jour qu'ay veu mon roy partir;
Ne peulx rester, ne peulx sortir,
Qu'entour de moy tout ne responde:
« Du jour qu'a veu son roy partir,
« Voyle des nuicts couvre le monde. »

Il me dizoit: « Je vy pour toy;
« Que la mort seule nous sépare »!

Vers 19. . . . ainsi fais-je, moi (c'est ce que je fais.)

21. A présent (*ors*) qu'il est si loin, malgré....

23. Lui qui disoit...

25. Pour l'aimer, il suffit de le voir. .

26. (*Onc*, jamais.)

29. La plus fiere...

30. (*Servage*, esclavage.)

35. . . . de ses appas.

40. (Ce couplet est délicieux. En supprimant l'ancienne orthographe on le croiroit écrit de nos jours. En revanche il est suivi dans le manuscrit d'un autre couplet, que nous retranchons, parcequ'il nous a été impossible de l'entendre. C'étoit un témoignage de l'authenticité de ces poésies, que nous sacrifions à la crainte de fatiguer nos lecteurs; mais nous espérons qu'ils voudront bien nous en tenir compte.)

41. Si loin.

Je respondoy, « Sy fais je moy ».
Quand me dizoit, « Je vy pour toy »:
Ors qu'est si loing, maugré sa foy,
Scay-je le sort qu'il me prépare?
Luy que dizoit, « Je vy pour toy;
« Que la mort seule nous sépare! »

N'est pour l'aymer, que de le voir;
Qui le vist, onc ne fust vollage:
Dust-on l'adorer sans espoir,
N'est pour l'aymer, que de le voir:
Tant fiere qu'acteinct son pouvoir,
Se complaist en si doulx servage:
N'est pour l'aymer, que de le voir;
Qui le vist, onc ne fust vollage.

Les fleurs esclozent soubz ses pas;
Parfum de roze est sur sa bousche;
Tout s'embellist des siens appas;
Les fleurs esclozent soubz ses pas:
Est-il de graces qu'il n'ayt pas,
Ou qu'il ne preste à ce qu'il tousche?
Les fleurs esclozent soubz ses pas;
Parfum de roze est sur sa bousche.

Tant au loing du roy de mon cœur,
C'est trop, hélaz! languir seulette! etc., etc.

ÉPISTRE A MARGUERITE D'ÉCOSSE.

Marguerite d'Écosse, épouse de Louis XI, et dauphine de France, appela Clotilde à sa cour : celle-ci refusa cet honneur, et répondit par cette épître. (*Note de M. de Surville. Voyez ce que nous en avons dit dans la préface, page* lxiij.)

Vers 1. Reine éprise du vrai...

2. (*Despriser*, mépriser.)

3. Hier sournois, mélancolique, aujourd'hui (*adez*)...

4. (Il faut qu'un cœur soit bien effronté (*moult eshonté*) pour changer aux yeux d'une reine.)

5. Recevez de mon cœur ce tribut qui lui pese (*poize.*)

6. . . . avant que je m'en aille, que je meure (*voize*, vieux subjonctif formé de *vais :* voyez Borel.)

7. Si... celui...

8. Remue, ébranle les rochers.

10 *et* 11. Ma main veut pour vous seule... ranimer. (La parenthese qui précede est trop longue: la comparaison qui suit l'est encore bien plus. Tout le commencement de cette épître, jusqu'au vers 52, *Sus donc*, me paroit moins correct et d'un goût moins pur que le reste de ce recueil.)

12. De même qu'il souvient à Philomele,

13. Lorsqu'elle fuit à tire-d'aile loin des cités.

14. Comment Térée,

15. Dans une tour lui ravit...

16. Comment ensuite avec une lame aiguisée (*acustée*, d'*acutus.*)

17. Il arracha sa langue...

ÉPISTRE

A MARGUERITE D'ÉCOSSE.

RAYNE, du vray, sans feinte aulcune, esprise,
Qui justement tout cœur changeant desprise,
D'hyer sournois, adez fol et joyeulx,
Moult eshonté pour muer à vos yeulx;
Tenez du mien ce tribut que luy poyse!
Ma foible main, devant que je m'en voyze,
(Se toutesfois cil que dompte les mers,
Meust les roschiers, et reigne dans les airs,
En sa prison laysse enclose mon ame);
Pour vous, sans plus, pour vous, franche de blasme,
Veult raviver des accords expirants......

. . . .

Comme il soubvient à tendre Philomele,
Loing des cistés fuyant à tire-d'esle*,
Quand Téreos, ce profane voleur,
En noyre tour, ravist sa chiere fleur,
Puys d'ugne lame aux forfaicts acustée
Langue arrascha de bousche ensanglantée:

Vers 18. Ce que voyant, sa sœur... (Nous conseillons aux lecteurs que fatiguera cette longue période de passer au vers 52.)

19. . . . (*embler*, enlever.)

20. (*Atre*, noir; *féries*, fêtes.)

21. Ne furent éclairées que par les torches...

22. (*Elle*, Progné.)

23. Dans le flanc, blanc comme neige, de son fils (*soulas*, plaisir, consolation.)

24. Et, trompant Térée, pere de ce fils,

25. Le donna pour nourriture à cet époux cruel (*fel*, *felle* et *félon*, cruel, colere, selon Borel, qui le dérive du latin *fel*, fiel.)

26, 27 *et* 28. C'est pourquoi ma Philomele, croyant (*cuydant*) trainer... s'envole au fin fond des déserts...

On ne s'attendoit guere
A voir Térée en cette affaire.

Je ne sais si le poëte aura été entraîné par le mauvais exemple d'Horace, qui, dans l'ode 12 du livre 4, où il invite Virgile à souper, consacre quatre vers sur vingt-huit à cette même fable, et la raconte encore moins intelligiblement.)

30. (*Cuyder*, au lieu de *croire*, doit signifier ici *songer*, sans quoi on ne peut trouver de sens à ce qui suit. On ne sait quelle est la barbare main dont parle Clotilde.)

31. (Il paroît que Floridor est ici l'époux de Clotilde, mais elle ne lui donne ce nom dans aucun autre passage.)

32. Pour l'envoyer...

33. . . . plût au ciel que Clotilde eût péri!

35. La noblesse... (Il s'agit sans doute d'un combat près d'Orléans où périt l'époux de Clotilde.)

38. Alors, en songeant à tout cela, le désespoir m'égare...

40. . . . je crois, la main armée d'un poignard.

Ce que veyant sa germaine Progné,
Dans sa fureur, emblant le premier né
D'ung atre hymen dont les tristes féries
Jour ne prenoient qu'aux torches des furies,
Elle plongea barbare coutelas
En flanc neigeulx d'ung qui fust son soulas,
Et, décevant paternelle nature,
Au fel espoulx l'abandonne en pasture:
Pourquoy s'envole au fin fond des déserts,
Cuydant traisner ung reste de ses fers,
Ma Philomele; et, par sa voix touschante,
Nous attendrit alors que nous enchante:

Telle cuydant à la barbare main
Qui, Floridor, arrascha de mon seyn,
Pour le mander en ceste bouscherie,
Où, plust au ciel, Clotilde fust périe!
Où la beaulté, la jeunesse et l'ardeur,
Le hault lignage et la verte candeur,
De cent héroz la précieuse trame
Ont expiré soubz le fer et la flamme;
Lors, m'ésgarant le sombre désespoir,
La voix me fault; je vois tout, sanz rien voir;
Lors, d'ung poignard cuyde ma main armée
Aller vengeant mon espoulx et l'armée...
O vains transportz qui ne me rendrez pas

Vers 43. (*Meyssonné*, moissonné.)

44. . . . quand l'oiseau.

45. . . . sous leurs manteaux...

47. Mort trop lente.

48. Pourquoi prendre soin (*choyer*) d'une vie importune

49. Qui n'ouvre plus la paupiere d'un autre moi-même?

50. (*Plours*, pleurs.)

52. (*Veyez*, voyez.)

53. . . . si celle qui n'a plus

54. (*Solace*, consolation.)

57. (*Lors*, lauriers.)

58. Vis... sans jamais...

62. . . . et à qui aurois-tu été fidele! (Voici encore quatre vers qui retardent la marche de cette piece : on pourroit passer tout de suite au vers 66 : *Rayne*, *ah! pardonne...*)

66. (*Enfle*, pour enflé, enflée.)

67. D'un court... qui ne peut...

Ce qu'a trop tost meyssonné le trespas!
Puys, quand l'oysel, vil courrier des ténebres,
S'en va tapir soubz leurs mantes funebres,
Las! je t'implore en mes cruels ennuicts,
Voyle tardif des éternelles nuicts!
Pourquoy choyer l'importune lumiere
Qui d'aultre moy plus n'enfreint la paulpiere,
Et t'inonder d'interminables pleurs,
O lict glacé, témoin de nos amours?

Suz donc, veyez, rayne, ma seule amye,
Mon seul espoir! si ceste que n'a mye
Joye et solace, en ce monde à gouster,
Vos offres peult, sanz remords, accepter!
Moy qui, sept ans, de myrthe environnée,
Ceincte de lors, de roses couronnée,
Vys feulx d'amour, sans oncques s'attiédir,
De mon hymen la tige reverdir,
Chasque soleil; qui, sans fard, tousjours belle,
N'avoy soulcy qu'estre tousjours fidele...
Clotilde! à qui l'eusses-tu donc esté,
Si tant de cœur joint à tant de beaulté,
Si tant d'actraitz, de vertus et de graces
Ne t'eussent point enchaisné sur leurs traces?
Rayne, ah! pardonne; enfle du soubvenir
D'ung court printemps que ne peult revenir,

Vers 69. Irai-je trainer...

70. Des serpents qui entourent sa tête (*chief*) pâle ?

71. Affronterai-je...

72. Et sur ces fleurs...

74. (*Cœillist*, cueillit.)

75. . . . répandre son venin.

80. Rien ne me convient (*duict*) mieux que de voir ma douleur s'étendre.

82. . . . un seul m'est encore cher

85. Dont j'ai, par un nœud...

86. Lié le sort.. (Héloïse de Goyon de Vergy, épouse de Jean de Surville, fils de Bérenger et de Clotilde.)

87 *et* 88. Puisse-t-il retourner (*torner*) bientôt (*brief*) sain et sauf des lieux... près de celle (*emprès ceste*) qu'il aime !

89. Et puisse celui (*cil*) qui m'est déja...

90. (eur fils aîné,)

91. Etre un jour pour eux ce qu'ils me sont...

Dans ung climast, où me suibvroit l'envie,
J'iroy traisnant ma languissante vie!
Des noirs dragons, son chief pasle entourants
J'affronteroy les souffles dévorants!
Ét, sur ces flours, qu'au desclin de mon aage,
Pour adoulcir l'horreur d'ung tel veufvage,
Cœillist pour moy vostre royale main,
Je la verroye espandre son venain!...
Non, non; périsse ung penser qui m'alarme!
Donnez, princesse, à mon sort ugne larme;
Il me suffit : heureuse en mon malheur
Que partagiez le failx de ma douleur!
Rien plus me duict que de la veoir s'estendre,
Et mes playzirs sont de n'en plus attendre.

Que dis-je? ung seul en soulcy m'est encor;
Mon tendre filz, ma gloire et mon thrésor,
Pourtraict vivant d'ung trop malheureux pere,
Dont ay-je moy, par ung nœud tout prospere,
Lyé le sort à fille des Vergys;
Puysse, des lieulx du sang des siens rougis,
Brief torner sain emprès ceste qu'il ayme!
Et cil que m'est jà plus cher que luy-mesme,
Le fruict premier de leurz pudiques feulx,
Tels que me sont, ung jour, estre pour eulx!

Vers 93. Et, comme Jean.

94. (Le reste de cette épître n'a aucun rapport avec le commencement ni dans le sujet ni dans la maniere : tout ce qui suit nous paroît une satire extrêmement adroite, et sur-tout pleine de naturel.)

96. . . . Long-temps naissent les fleurs

97. En plus grand nombre qu'en nos prés...

98. Feuilles dans les bois...

101. A cette douce gloire...

102. Je crains qu'en effet son salaire ne se borne-là : mon Alain...

103. Ne songe pas...

106. Parceque...

107. . . . auront fait le contraire (n'auront pas assez soigné leurs vers.)

108. Je ne parle pas de lui; que mes vers (*carmes*, vers, de *carmen*)...

112. Mais je ne voudrois pas...

114. (*Ores*, à présent.)

Comme Héloyse, honneur dez bords du Rosne,
Et, com' Jehan, digne soustien du trosne!

Au docte Alain, cygne de vostre cour,
Hommage faiz de mon loingtain séjour;
Que, sur ses pas, long-temps naissent flourettes,
Plus qu'en nos prez ne croyssent violettes,
Fœilles ez bois, blonds espics dans noz champs!
Puysse ma rayne enfin gouster les chants
D'ung tel Orphée, envieux de luy plaire;
A si doulx loz qu'il borne sien salaire;
Crain que l'y soict: mon Alain trop vanté
Ne songe mye à la postérité,
Monstre aux cent yeulx, qui, des plus beaulx ouvrages,
Au froid Léthé jectera maintes pages,
Pource que, loing d'en lescher trop les vers,
Lestes autheurs auront faict à l'envers.
Ne dy pour luy; que miens carmes subissent
Ung tel affront, ne m'en plainz; qu'ils périssent,
Et qu'à jamais ignore tout esprit,
En l'univers que Clotilde aye escript.
Ainz ne vouldroy que le poupart des Muses,
Qui, sans uzer de complotz ny de ruses,
Au premier rang ores pouvoit briller,
Soict, sans chasleur, conteut de scintiller.

Vers 117 *et suiv.* Ne sait-il pas que quelque tison que l'on voie jeter ces bluettes folles, il s'éteint sans luire et meurt sans échauffer ? (*S'esbouffer en bluguettes... s'esbouffer*, selon La Combe, signifie rejaillir, éclabousser.)

121. Si orgueilleux...

122. Il ne se met plus en peine d'écrire d'un style pur

123. Car que lui manque-t-il...

128. Nul ne demande ce que dira sa ballade,

129. Son plat rondeau, sa burlesque...

131. . . . siffleront nos neveux,

132. Si d'eux alors, par hasard...

133 *et* 134. Ce n'est pas par cette voie que d'Orléans auroit... (Charles d'Orléans, pere de Louis XII)... Villon, aussi décrié pour ses mœurs que célebre par les vers de Boileau, étoit contemporain de Clotilde.

135 *et suiv.* Et Villon n'auroit pas non plus réussi par cette voie, lui qui tout jeune n'auroit pas trouvé sans guides des sentiers fleuris dans le sacré vallon, où nos devanciers, etc.

139. Au nom de Villon déja...

140. De ce que je donne aux écrits d'un poëte (*trouvere*) criminel

Luy, de qui d'or on diroit les parolles,
Ne sçait-il donc qu'en ces bluguettes folles
Quelque tyzon qu'on voye s'esbouffer,
S'estainct sans luyre et meurt sans eschauffer?
Du grand Alain telle seroit la chance,
S'orguillouzet d'ugne sesche abondance,
De style pur n'est plus embesoigné;
Car que luy fault, que d'estre mieulx soigné?
C'est quazy tout, en cet aage barbare,
Non d'escrivains, maiz de génie avare,
Où de la rime esclaves morfondus,
Tant d'estourneaulx riment... et rien de plus.
Nul ne s'enquiert que dira sa ballade,
Son plat rondel, sa borlesque enfilade
De mesmes sons; sotz enfants qu'avec eulx,
A fort bon droict pifferont noz nepveux,
Si d'eulx alors, d'hazart est quelque trace.

N'eust d'Orléans conquiz sceptre au Parnasse
Par telle voye; et desloyal Villon,
Qui tant jeunet dans le sacré vallon,
Où n'ont foulé que des ronces arides
Nos desvanciers, n'auroit treuvé sans guides,
Semptiers flouris, par nul aultre battus:
Au nom d'icel jà s'indignent vertus
Que baille aux dictz d'un trouverre profane

Vers 141. Louange qui n'est due...

142. . . . daigne le ciel bienveillant.

144. Il se trouve encore... (*vayne*, veine, talent poétique.)

146. Mais s'il falloit que j'appelasse (*clamasse*)...

148. J'aurois bientôt dit: Ils ne se comptent pas...

149. (Camille de Richemond, jeune Écossaise, éleve de Clotilde : voyez la préface.)

150. Des neuf Muses...

151. Toi que Sapho auroit choisie...

152. Comme...

153. (Christine de Pisan, célebre Italienne qui fut appelée en France par Charles V, avec son pere, Thomas de Pisan ; elle désigna Clotilde pour tenir après elle le sceptre de l'Hélicon : voyez la préface.)

154. Ne seroit-il pas plus avantageux... (*choyeulx*, de *choyer*, ménager, conserver : voyez La Combe.)

155. . . . s'il s'accoutumoit... (*souloir*, de *solere*, avoir habitude.)

156. (*Chief*, tête.)

158 *et* 159. . . . ainsi des flots qui se précipitent troublent le crystal...

160. . . . un mur élevé jusqu'aux nues...

162. Ne feroit-il pas mieux de corriger et d'élaguer ses ouvrages, que de...

163. (Clotilde rappelle ici deux ouvrages d'Alain Chartier, sur le feu d'enfer, et sur les ailes des chérubins, dont elle s'est déja moquée dans ses rondeaux.)

165. . . . qu'il peut croire si belles!

Loz que n'est deu qu'à leur fidele organe...
M'en tayrai donc : daigne ciel bienvolent
Mettre son ame au pair de son talent!
Se treuve encor mainte agréante vayne,
Du sec terroir ne se sentant qu'à payne;
Ainz se falloit clamasse, par son nom,
Chasque rimeur digne d'ung vray renom,
Brief auroy dict : Ne se comptent par mille :
Serois en teste, ô toy, belle Camille!
Des Vierges neuf, toy la dixieme sœur!
Toy qu'eust Sapho choysi pour successeur,
Com' sur l'essay de ma muse enfantine,
M'osa le sien prosner fiere Christine.

Donc ne seroit pluz choyeulx mille foiz
A vostre amy, s'il souloit faire ung choix
Des beaux discours, que de son chief descoulent
Sanz nul effort, ainz trop nombreulx s'esboulent
D'entassement : ainsy troublent des flotz
Précipitez, le crystal des ruysseaulx ;
Ou tel ung mur, haussé jusqu'au tonnerre,
Croule, et devient ung vain poids à la terre.
Mieulx ne feroit, que de perdre le fruict
D'ung gros labeur, à conter comme luict
Le feu d'enfer? à composer des esles
Aux chérubins, que peult cuyder taut belles,

Vers 166. Sans y aller voir...

167. (*Oyant*, entendant.)

168. Ne croira certainement (*seur*) pas qu'un homme ait été tenté...

169. Et je les citerois, si je le pouvois...

172. Il te convient (*affiert*) bien en effet de reprendre

173. Celui qui d'un mot...

174. . . . t'envoyer, vil roseau.

175. . . . et tourner le fuseau.

176. Je ferai plus sagement de m'en tenir là.

177. . . . qu'il n'est jamais...

180. Or donc que sa muse...

181. Trouve le secret de paroître éloquente!

182. Qu'après mille ans il en soit...

183. Qu'on le célebre!

184. Qu'un des sujets de ses vers...

185. Il ne peut manquer de mérite; il...

186. . . . dût la critique aboyer.

187. . . . une si digne récompense! (de chanter Marguerite.)

Sans aller veoir? et tant d'aultres propoz,
Que l'advenir, oyant leurs premiers motz,
Ne croyra, seur, humain tenté d'escrire...
Et cisteroy, se le pouvoy, sans rire.

Maiz que t'en prend, Clotilde, à censurer
Ung qui desjà s'ose aux roys mesurer?
T'y bien affiert, en effect de sémondre
Cil que, d'ung mot, soudain peult te confondre;
Et, cedre altier, te mander, vil rozel,
Prendre l'ayguille et torner le fuzel!
Là m'en tenir, je croy, feray plus sage;
Car bien appriz que n'est oncques d'usage,
Par bons adviz et touschantes rayzons,
De corriger ceulx-là qu'applaudissons.
Or donc sa muse, en chascun lieu du monde,
Treuve secret de paroistre faconde!
Qu'après mille ans en soict comme aujourd'huy,
Qu'on le festoye! et si ce n'est pour luy,
Qu'un sien subject fasse tout son mérite:
N'en peult manquer; il chanta Marguerite;
Trois fois heureulx, dust critique aboyer,
Qui se promet ung si digne loyer!

FRAGMENTS D'ÉPITRES.

Vers 1. J'ai déja vu... (*moult*, beaucoup.)

2. Déja sous le poids accablant...

4. Sur quinze lustres... (*douloir*, gémir, souffrir, du latin *dolere.*)

5. (*Fineront*, de *finer*, qui se disoit autrefois pour *finir.*)

7. Je cede...

8. N'ai-je donc pas mérité que tu en termines...

9. Avant quatorze ans je te perdis...

10. Tu ne tardas point à la suivre (*suyr*, *suire*, *suivir*, se sont dits également pour *suivre* : voyez La Combe.)

FRAGMENTS D'ÉPISTRES.

FRAGMENT I.

Jà moult ay veu courir le Temps qui ne repose,
Jà soubz le failx grevant qu'à ma foiblesse impose
Des astres ennemys le rigoureulx vouloir,
Sur quinze, n'ay compté troiz lustres sans douloir!
Ne fineront les maulx dont la chaisne m'accable?
Ah! si sans murmurer, Destinée implacable,
Cede au fatal arrest porté contre mes jours,
N'ay-je donc mérité qu'en termines le cours?

Devant quatorze estés, te perdiz, ô ma mere!
Point ne tardaz la suyr, noble et valereux pere;
Toy dont les tendres soings, par les nœuds les plus doulx,
Me soubmirent l'amour, soubz le nom d'un espoulx;
O nom cher et cruel... soubvenance terrible!
Aprez tant beau soleil, fust-il nuict plus horrible?
Ah! quand jeunette encore, au pied de tes autels,
Hymen, receus la foy du premier des mortels,

Vers 17. Qui m'eût dit que je verrois .. (*verroye*, pour *verrois*, selon l'aucienne conjugaison, doit se prononcer ici comme il est écrit.)

18. Un bonheur que tu n'as fais connoître si accompli (*plein*)...

19. Que je me consnmerois en douloureux...

20. Daus ce lit que tu avois rendu...

21 *à* 25. (Clotilde semble se plaindre dsns ces vers d'être persécutée par l'ombre de son mari, qui lui apparoît chaque soir. Elle le prie de lui épargner ses cris, son aspect; elle l'appelle *barbare*. Il est impossible de deviner pourqnoi, car il ne paroît pas qu'elle eût en à se plaiudre de lui pendant le cours de sa vie: par quelle raison Bérenger la tourmenteroit-il? D'ailleurs dans ces mêmes vers ce spectre sanglant *l'embrase d'amour*... Cette contradiction, cette incohéreuce nous rendent ce passage très suspect.)

27. Je n'ai flotté qne d'inquiétudes en douleurs (*pasmes* vient sans doute de *pasmer*, pâmer.)

28. . . . tu partageas...

29. Si tu ne les réparois, tu adoucissois... (*blandir*, adoucir, soulager, flatter.)

30. Et bien qne... (*apertes*, ouvertes.)

31. (*Balme*, baume; *arrouser*, arroser.)

33. . . . à la fleur de ton âge.

34. (*Manage* et *manaige*, maison, demeure: voyez La Combe.)

37. J'avois uu jeune fils, mais ..

28. Déjà esclave (*serf*) au milieu (*enmyeu*) des camps, d'une gloire...

39. D'une mere sans appui, dédaignant...

40. Il cherchoit la mort autour de nos étendards ternis (*pâlis.*)

Qui m'eust dict qu'en sept ans verroye disparoistre
Heur qu'à nulle icy bas, si plain n'az faict cognoistre;
Que me consumeroye en doulereux souspirs,
Au lict qu'avoiz rendeu le temple des playzirs!
Et qu'un spectre sanglant chasque soir... Ah! barbare,
Espargne moy tes criz, ton aspect!... je m'esgare...
Aprèz cinquante hyvers, il trouble ma rayzon;
Cendre froide, il m'embraze en ma froide seyzon :
Que ne fist, tout de feulx, au printemps de ma vie?

Dez-lors, par les Destins sans cesse poursuyvie,
N'ay flotté de soulcys qu'en pasmes et douleurs:
Belle Rocca! long-temps partageaz noz malheurs;
Se ne les réparoiz, blandissoiz tant de pertes;
Et bien fussent tousjours mes blessures apertes,
D'ung balme si divin sçavoiz les arrouser,
Qu'ençor pust, grace à toy, mon sort se jalouser.
Enfin nouz deslayssaz, en la flour de ton aage;
T'envolaz, loing de nouz, au céleste manage,
Tandiz qu'en ces bas lieulx, ta Clotilde aux aboys,
De ses plaintes lassoit les échoz et les boys.
Avoye ung jeune filz; ainz, en terre estrangiere,
Jà serf, enmyeu les camps, de gloire mensongiere,
De mere, sans appoy, desdegnant les regarts,
Quierroit la mort, entour nos paslys estendarts.

Vers 41. Il ne la trouva pas; je le revis...

43 *et* 44. Il n'en a pas joui plns long-temps que moi; jamais (*oncques*) les hommes n'enrent de compagne telle qu'il la reçnt alors...

45. O chere... quand je t'aurois donné...

46. Je n'aurois pss sntant béni le...

47. Je cros que tu me rendois tont...

49. Je sentis que j'simois ta fille plus que mon fils ne l'anroit aimée.

51. Au plaisir qne je prenois anprès (*emprez*)...

52. Je crus (*cuyday*) possible d'écarter les glaces de l'âge.

53. Tes enfaots me restent presque tous; mais je les voia sans alégresse (*lyesse.*)

54. La tendre Goyon n'est plus, qni eût charmé... (Héloïse de Goyon de Vergy, bru de Clotilde.)

55. Elle n'est plus : je le leur dis souvent; et alors ils pleurent ensemble (*plorer*, pleurer.)

57. Ainsi, laissant en arriere tont ce qne j'aimsi...

58. Je me traîoe solitaire... (*orbue*, ou *orbe*, dn latin *orbus*, privé de quelque chose.)

Ne la treuva ; le vy : moy-mesme d'hyménée
Soudain luy fiz ourdyr la trasme fortunée :
Plus que moy n'a jouï; n'eurent oncques humains
Telle que receut lors compaigne de mes mains.
O chiere Héloysa! quand t'eusse donné l'estre,
Tant n'aurois-je bény moment qui t'a veu naistre!
Creus que tôut me rendoyz, parents, espoulx, amys:
A mes plus chers secretz, seulette, je t'admis;
Plus que n'eust faict mien gars, senty qu'aimoy ta fille;
Et dèz-lors que s'accrust ta riante famille,
Au desduict que prenoye emprez tes enfançons,
Des ans, cuyday possible escarter les glaçons.
Me restent quazy touz; ainz les voy sans lyesse :
N'est plus tendre Goyon qu'eust charmé ma vieillesse,
N'est plus! leur dy soubvent; ensemble de plorer,
Et moy, d'ung prompt trespas la grace d'implorer!

Ainsy, tout ce qu'aymay deslayssant en arriere,
Vay me traisnant, orbue, au bout de ma carriere ;
Aux blaffardes lueurs de lugubres flambeaulx,
Plus n'ose interroger que la nuict des tombeaulx.

Vers 1. (*Espandant*, répandant, épanchant.)

3. (*Rays*, rayons.)

5. Lorsque, me portant sans dessein vers le haut du mont,

6. . . . j'atteignis...

8. N'offrent même pas d'abris au voyageur (*voyagier.*)

9. . . . dit la renommée...

12. Là, sous d'épais monceaux...

14. Dont les marbres brisés, faisant plier...

17. . . . près d'un amas de pierres noircies par le temps.

18. (*Lyerres*, lierres.)

19 *et* 20. Le vieillard qui ronge tout (le Temps) semble, en enlaçant les ruines et le lierre, joindre la vivante nature...

FRAGMENT II.

Telle, hyer, espandant mon ame, sans contraincte,
Dans les champs souspiroy tant piteuse complaincte,
A ceste heure où Phœbus, dardant plus foibles rays,
Aux bergiers haletants promest l'ombre et le frays.
Quand, vers le hault du mont, d'ung pas involontaire,
Lentement j'atteigny la forest solitaire,
Où des toictz délabrés et d'antiques débriz
A l'errant voyagier n'offrent mesme d'abriz;
Et qui, dict le renom, furent à leur naissance
Palaiz où des Romains esclatoit la puyssance:
En contemple, au hazard, les restes confondus.

Là, soubz d'espaiz moncels de cresneaulx pourfendus,
S'estendent tristement colonnades superbes,
Dont les marbres rompuz, fayzant ployer les herbes,
Ne layssent entrevoir de leurs vains ornements,
Que fleurons mutilez, que difformes fragments;
Icy, lez ung amaz de sombres rangs de pierres,
Serpentent verds buyssons et tenaces lyerres;
Semble, iceulx enlaçant, joindre Vieulx qui tout mord
La vivante nature à l'art frappé de mort.

Vers 21 *et suiv.* Ailleurs, se faisant jour par les crevasses (*intorses*, tortues) cent bouquets d'amandiers en fleurs, attachés aux murailles, colorent de rubis ces murs (*paroys*, de *paries*) qu'ombragea (*obombra*) la dépouille sanglante des rois.

25 *et* 26. Les fruits nourrissants (*des amandiers*) pendent près de ces murailles, où les traits suspendus des guerriers lançoient des éclairs homicides. (Cette épithete est outrée; ce n'est pas la seule trace de mauvais goût que présente ce fragment, et l'on peut soupçonner M. de Surville d'avoir voulu le compléter.)

29. Au centre de la cour, où jaillissoit une source perpétuelle (*pérenne.*)

30, 31 *et* 32. Des tritons, et même une sirene, qui s'embrassoient, soutenoient l'urne d'où cette source s'épanchoit; jamais de mémoire d'homme on ne crut voir si mollement respirer le bronze.

33. . . . s'il respire encore, ce n'est pas...

34. (*siert*, sert.)

35. Et la nymphe, sans tête, loin du réservoir épuisé (*ayguier*, d'*aigue*, eau ; nous disons encore aiguiere.)

36. (*Ores*, à présent.)

37. (*Essesché*, desséché; *amphore* ou *amphoure*, d'*amphora*, cruche, urne.)

40. Sur ce bel ouvrage... étendre... (*espandir*, d'*expandere*; de là vient *épanouir.*)

41. Au lieu des petits poissons (*frestins*, fretin) qui remplissoient le bassin...

42. Il n'est pas de mauvaise herbe qui n'y prenne racine,

43. Ni reptiles, ni taupes... (L'épithete *terreux* est mise sans doute par opposition aux premiers habitants *aquatiques* du même lieu.)

44. Qui cessent d'y outrager...

D'aultre part, eslancez, par intorses crevailles,
D'amangliers en flours, inhérants aux murailles,
Cent bouquests, de rubys colorent ces paroys
Que, sanglante, obombra la despouille des roys :
Pendent fruicts nutritifs d'où traicts de mille Alcides
Lancerent suspendus, tant d'esclairs homicides!

Dans la cour, et parmy cent portiques déserts,
Des ormes non plantez s'élevent dans les airs;
Au centre, où creut jadiz ugne source pérenne,
L'urne d'où jaillissoit, trytons voire et syrenne
Soustinrent enlacés; ainsy, d'humain sçavoir,
Mollement respirer brunze on ne cuyda voir.
Ah! se respire encor, n'est-ce, au moins, sans fracture;
Maint arbuste aux trytons siert de verte ceincture,
Et la nymphe, sans chief, loing du stérile ayguier,
Ores n'embrasse plus qu'ung sauvage figuier.
Du cylindre essesché de l'inutile amphore,
Saillissent tendres jects de jeune sycomore,
Dont le tronc destructeur doibt, rival des ormeaulx,
Sur tant bel œuvre, ung jour, espandir ses rameaulx.
En place de frestins qu'emplirent la piscine,
N'est d'herbaiges maulvaiz que n'y pregnent racine,
Ny reptiles terreulx, ne talpes, ne lézarts,
Qu'y cessent d'oultragier ce prodige des arts.

Vers 45. Je veux aussi pénétrer dans l'intérieur...

46. (*Tremeur*, frayeur, de *tremor; sœil*, seuil, entrée; *atre*, noir; *ater*.)

47. Où le Cyclope dévora les compagnons d'Ulysse (*Ulyssins.*)

50. (*Noctule* ou *noctue*, chouette : voyez La Combe.)

51 A peine entendez-vous...

53. Rats, belettes, blaireaux, sanguinaires fouines,

54. Cherchent leur proie à travers les décombres et les ruines.

56. Sous des portiques qui abritoient... (*porges* ou *porches*, portiques.)

57. On arrive... par maints détours... (*vire-voultes*, mot composé de *voulte*, voute, et *virer*, tourner. Virevolter étoit un terme de fauconnerie.)

58. Une salle, où je crois que s'ouvroient de galants combats.

59. (*Ceinctres*, ceintres ; *travayzons*, entablements : voyez La Combe.)

60. . . . l'œil étonné par des trous... (*desvoyé*, dérouté ; *pertuis*, trou.)

61. Il n'est pas de pierre qui ne vous menace...

62. Si le moindre vent y siffle, le sang se glace dans les veines.

63. Autour ressortent encore des parties de gradins.

65. (*Ymaiges*, images.)

66. (*Conquester*, pour *conquérir*.)

67. Où un seul regard faisoit...

69. (*Ululements*, hurlements, du latin *ululare*.)

Veulx à tout pénestrer dans l'édifice interne:
Plus n'inspira tremeur sœil de l'atre caverne,
Où Cyclops Ulyssins dévora palpitants;
Icy, monstres de nuict, éternels habitants,
Tapys en nids obscurs, n'errent qu'en les ténebres;
En hault, de la noctule et des hyboulx funebres,
A grand payne oyez-vouz les criz sourds et plainctifs;
Plus bas, à petit bruit, féroces et craintifs,
Ratz, mustelles, tayxons, sanguineuses fonynes,
Quierrent proye, à travers comblements et ruynes;
Vilz hostes, vont creusant leurs fétides terriers
Soubz porges qu'abritoient d'invincibles guerriers.
On actainct, tastonnant, par maintes vire-voultes,
Salle, où croy que jadiz s'ouvroient galantes joustes;
Là ceinctres entr'ouverts, travayzons sans appuys,
Frappent l'œil dévoyé par d'effrayants pertuys;
N'est pierre que de mort icy ne vouz menace;
Y sifflast moindre vent, sang ez vaynes se glace:
Entour, saillent encor parcelles des gradins
Où dames de hault rang jugeoient les paladins;
Où supresme beaulté soubz diverses ymaiges,
De l'altiere valeur conquestoit les hommaiges;
Où fezoit ung regard, de ces cœurs chalonreulx
D'intrépides héroz et des amantz heureulx.
Tristes ululements enchassent à ceste heure:
De la Destruction c'est l'affreuse demeure;

Vers 71. . . . qu'elle étend...

72. Croulent les forteresses de Belloue et les réduits...

73. Sou œil (de la Destruction) ne voit rieu d'entier...

74. (*Convertant*, convertissant.)

75. (*S'accointer*, se lier, faire alliance.)

77. (*Gravatz*, décombres ; *toictz*, toits.)

78. Elle n'a pas besoin...

79. Ni de déchainer les vagues...

80. (Le sens est clair, msis je ne connois pas le verbe *s'affiler.*)

81. (Le Temps et la Destruction, qui sont personnifiés dans ce passage. Je laisse aux gens de goût à décider s'il est dsus ls maniere de Clotilde, et si l'on ne peut pas soupçonuer des altérations dans tout ce fragment.)

84. Aux ardeurs de la canicule...

85. Ils ne laissent que pour un peu de temps... (*briefvm:nt*, brièvement ; ce mot est ici de deux syllabes et très dur.)

86. Eux... l'admirable structure.

87 . . . débondés (débordés.)

88. (*Avellent*, du latin *avellere*, arracher.)

89. Tsntôt (*ors*) du globe entr'ouvert (*crefvé*, crevé)...

91. Tantôt en rochers (*dévorer en rochers...* n'est pas une phrase correcte.)

92. Tantôt...

93. Dans ses gouffres profonds...

94. (*Cémentieres*, pour *cimetieres* : il est encore d'usage dans certaines provinces.)

Et, soubz les mains de fer qu'estend là, sans retour,
Crouslent fortz de Bellone et réduicts de l'amour.
Rien d'engtier, sanz frémir, ne voyd son œil farousche;
Et ce monstre, en desbriz convertant quoy qu'il tousche,
S'accointe, en vieulx chastels, des paniques terreurs,
Pour, en paix assouvyr ses bizarres fureurs.
Pour entasser gravatz, pour toictz réduire en poudre,
N'a besoing des volcans, de feulx, ny de la foudre,
Ne vagues deschaisner, ne les fougueux aultans;
Pour si foibles exploitz ne s'affile qu'au Temps:
L'enfer les accoupla dans l'horreur du silence;
Et despuis, endormant l'humaine vigilance,
Impatients démons, plasnent sur l'univers:
Au chien fol de Procrys, au souffle des hyvers,
Ne layssent que briefvment attrister la nature;
Eulx, du monde attaquant la mirable structure,
A l'ayde des torrents à l'envy desbondez,
Bois avellent touffus de nos champs inondez;
Ors, du globe crefvé, soulesvant les abysmes,
Le referment tremblant sur des taz de victimes;
Ors, en roschiers bruslants, dévorent vingt cistés;
Ors, en flotz de Thétys, tout-à-coup suscitez,
Dans ses gouffrez parfonds, de nations engtieres
Monstrent aux nautonniers les vastes cémentieres.

Vers 1. Vous, petits innocents...

2. . . . touchante progéniture...

3. Petits-fils de celui... (de Jean de Surville, fils de Clotilde et de Bérenger.)

4. Puisse le soleil ne paroître...

6. Et qu'il m'eût semblé doux de vous voir grandir

7. (Dans les bras d'Héloïse!)

8. (*Lénir*, adoucir.)

10. Je vous dois le peu qui me reste de mes jours...

11 *et* 12. (Voici une de ces pensées où plutôt de ces sentiments dont la profonde vérité et l'expression naturelle et touchante nous paroissent témoigner avec le plus de force en faveur de l'authenticité de ces poésies.)

13. Vous ne tarderez... où je marche la premiere.

14 *et* 15. Qu'un rayon de la lumiere dont l'éclat fugitif brille sur vos matins, *suive* au loin... (Cela n'est pas clair. Il paroît, par ce qui suit, que Clotilde veut parler ici de son génie poétique, dont elle voudroit léguer quelque chose à ses arriere-petits-enfants; mais alors *suivre* n'étoit pas le mot; il faudroit plutôt *demeure*.)

16. Si mes jeux vous plaisent, imitez le jeune aiglon;

17. Avant qu'il en puisse soutenir la vue (*voydie*, vue, qu'il ne faut pas confondre avec *voisdie* ou *boisdie*, trahison: voyez Borel.)

18 . . son aile...

19. . . . moins il épuise...

20. . . . l'atteint... l'impuissante...

FRAGMENT III.

Vouz, petiotz innocents, doulcettes créatures,
Du filz d'Héloysa, touschantes génitures;
Petitz-filz d'iceluy qu'ay porté dans mon seyn,
Soleil puysse, à voz yeulx, ne poindre que sereyn!
Qu'auroit Héloysa de joie à vouz cognestre!
Et que doulx m'eust semblé se vouz eusses veu crestre
Dans les bras adorez de l'ange gracieulx
Que, pour noz maulx lényr, croy que firent les cieulx!
Maiz que dis-je?... escartons ung penser trop funeste:
De mes jours orageulx vouz doy peu qui me reste;
Timides enfançons, ne vouz rebute paz
Le soubriz de Clotilde aux portes du trespaz.

Ne tarderez venir où chemeine premiere:
Ainz pour vouz suyve, au loing, un raiz de la lumiere
Dont luict sur voz matins le fugitif esclat;
Se vouz duysent mes jeulx, imitez jeune aiglat;
Devant qu'en puysse bien soustenir la voydie,
N'esleve, aux champs de feu, son esle trop hardie;
Et, moins espuyse en vain, sa nayssante vigueur,
Plus tard l'actaint des ans l'impotente langueur.

Vers 21. Dans quelque lieu que vous traîniez. (Ce vers et les suivants, jusqu'au 29[eme], ont un peu d'incohérence, et déparent ce fragment, plein d'ailleurs de sentiment, de finesse, et de graces.)

22. Songez qu'il ne fut...

23. Qui ne reposa point; il se trouve...

24. Ne commencez jamais un ouvrage...

25. La fortune ne favorisera point...

27. . . . demande le secours.

29. Il n'est que la premiere saison...

30. La vieillesse de corriger...

31. (*Ainçois*, mais, au contraire; il a la même signification que *ains*, et vient également de l'italien *anzi*: voyez Borel au mot *ains.*)

32. Si nous voyons... (Pour que la phrase fût tout-à-fait claire, il faudroit dire, *S'épurer en s'amollissant*, au lieu de *mollir en s'espurant.*)

33. Au contraire (*encoys*), le seul froid penser

34. Les polit... (c'est ce qu'exige le sens. Je n'ai trouvé *forcir* ni dans Borel ni dans La Combe.)

34 *et* 35. Calysto n'a pas plutôt déposé... qu'elle leche de la tête aux pieds...

37. J'ignore si le fait... que ce qu'on en dit soit utile.

39. Croyez que j'en parle à fond...

41. . . . s'il est gentil, je...

42. Mais, si je vois qu'il est...

43. Grace à ma longue vie, il se peut...

44. De celui...

Où que traisniez des fers, où que le sort vous mene,
Songez ne fust mortel esgal au filz d'Alcmene
Que ne reposa point: se treuve temps pour tout;
Oncques ne commenciez œuvre que par ung bout:
Grand' presse et gros labeur n'accœillira fortune;
Gayeté fuyt l'esprit quand soulcy l'importune,
Et graces, dont plus qu'un, sans fruict, queste secours,
Filles sont du playzir comme sœurs des Amours.

N'est que prime seyzon pour l'imaginative;
Vieillesse d'amender seule a prérogative:
Ce n'est tout de créer; ainçoiz faut-il polir.
Se veyons, s'espurant, la cire au feu mollir,
Encoys, seul froid penser, espurant nos rimailles,
Les forcist. N'a posé le fruict de ses entrailles
Que lesche, Calysto, du chief jusques aux pieds
Ses oursins, de tout point, naissants disgraciez.
Ne say si fait est vray; le dict en soye utile;
Point d'ouvrage parfait n'esclot du plus habile:
Cuydez qu'en parle à fond; quand loysir m'est donné,
Reprends de mon jeune aage ung fruict abandonné;
Le revoy; le polys: s'est gentil, le caresse;
Ainz, voy-je qu'est manqué, la flamme le redresse.

Grace au temps qu'ay vescu, se peult que les povrets
De cil que tout destruit, n'appréhendent les traicts:

Vers 45. Je ne corrige pas sans peine tel ouvrage que je fis sans effort.

47. Je n'aurois pas cru qu'il en faudroit bannir (*septenaire* est là pour *septuagénaire.*)

48. Des mots (*vocables*) dont j'aimois...

49. Ainsi le veut l'usage.

50. Je l'ai bravé bien des fois : il n'est pas de jour que je n'oppose...

52. Des mots que je puise... (Ceci peut expliquer comment il se trouve tant de mots latins dans ces poésies ; et le passage entier peut faire voir pourquoi il y a tant d'égalité dans le style de Clotilde : malgré la longueur de sa carriere, elle a corrigé ses ouvrages toute sa vie.)

53 *et* 54. En faisant ainsi, nous devrions, comme l'italien, à la langue de Rome ce que celle-ci dut à la grecque.

55. Et pourquoi n'oserois-je pas glaner

56. Où Dante dès long-temps osa bien moissonner ?

59. Il fait beau te voir jeter le gant pour de si graves querelles (*tanson* ou *tençon*, querelle, différent.)

60. Tu veux apprendre... et tu ne rêves...

Il est certain que l'un de ces fragments (le second) est antérieur aux deux autres ; il appartenoit au poëme de la Nature : il en reste encore bien des vers. Le dernier semble tenir au premier ; Clotilde l'adresse à ses petits-enfants, en 1481. (*Note de M. de Surville.*)

Tel que fiz sans effort, ne corrige sanz payne;
Ainz quand simples et doulx coulerent de ma vayue,
N'cusse dict qu'en fauldroit, septenaire, bannir
Vocables dont jeunette aymoye à les garnir.
Ainsy veult le tyran qui des langues dispose!
L'ay bravé moultefoiz : n'est de soir que n'oppose
A ses caprices vainz, comme sacrés remparts,
Verbes que vay puyzant au siecle des Cézarts :
Ce faizant, que dust Rome au langaige d'Attique,
Au romain le debvrions, comme a faict l'italique;
Et d'où vient n'oseroye, indigente, glesner
Où Dante, jà long-temps, bien oza meyssonner ?...
Hé Dieu! de quel soulcy te vaz rompre la teste,
Clotilde? à te sayzir quand la Parque s'appreste,
Beau veoir jecter le gant pour si graves tansons!
Veulz apprendre à mourir?... ne resves que chansons!

CHANT ROYAL A CHARLES VIII.

(C'est la bataille de Fornoue... On sait que Charles VIII, en sortant d'Italie, battit et dispersa l'armée combinée des puissances belligérantes de l'Europe, liguées en faveur de Ludovic, usurpateur du Milanois. Le duc de Mantoue étoit leur généralissime. Clotilde écrivit donc ce chant en 1495, âgée de quatre-vingt-dix ans et plus. (*Note de M. de Surville.*)

Vers 2. Pourquoi tes flots... roulent-ils avec tant de fierté?

3. (*Sayne*, pour *Seine.*)

12. (Cette premiere strophe est sans doute ce qu'il y a de plus inconcevable dans tout ce recueil; en écrivant *fleuris* au lieu de *flouris*, et en supprimant l'ancienne orthographe, on pourroit la croire faite de nos jours. Il n'en est pas ainsi des suivantes, et sur-tout de la troisieme, dont les cinq premiers vers sont presque barbares. Il faut que Jeanne de Vallon ou M. de Surville aient grandement retouché cette premiere strophe.)

13. . . . dont la troupe (*tourbe*, de *turba*) abonde

14. Autour (sur les bords) du Pô, dont les vagues se soulevent d'effroi.

16. Devant l'armée (*l'ost*)...

CHANT ROYAL

A CHARLES VIII. 1495.

Qui fait enfler ton cours, fleuve bruyant du Rosne?
Pourquoi roulent si fiers tes flotz tumultueux?
Que la nymphe de Sayne, au port majestueulx,
De ses bras argentins aille entourant le trosne;
Tu luy faiz envyer tes bonds impestueulx!
Les fleuves, tes esgaulx, coulent en assurance
Parmy des champs flouris, des plaines et des bois:
Toy, qu'un gouffre profond absorbe à ta nayssance,
Mille obstacles divers combattent ta puyssance;
Tu triomphes de tous. Tel, vengeur de ses droicts,
Charles brave l'Europe et fait dire à la France,
« Rien n'est tel qu'ung héroz soubz la pourpre des roys! »

Où courent ces guerriers dont la tourbe foyzonne
Entour du Pô, d'effroy soudain tourmentueulx?
N'aguere ils courboient touz un front respectueulx
Devant l'ost où des lyz la trompette rezonne:

Vers 17. Pensent-ils donc t'arrêter...

18. (*Rescents*, récents; *remembrance*, souvenir.)

19. . . . n'enchaîne-t-il pas?...

20. Leur ligue parjure n'a-t-elle pas assez reconnu...

21. Que pour rebuter...

22. Les Alpes, même les Apennins, sont de fragiles remparts (*parois*, de *paries*, mur.)

23. Va, frappe-les... parte ce cri...

25 *à* 29. (Pour entendre ces cinq vers il faut passer tout de suite du premier au cinquieme: *Tel Jupiter écrasa les enfants de la terre;* voilà le sens résumé de cette phrase si longue et si embarrassée: nous allons à présent l'expliquer dans ses détails.)

25. *Hézios*, Hésiode; *le cygne de Sulmone*, Ovide.

26. Plutôt effrontés que voluptueux.

27. Ont peint vindicatifs...

28. . . . qui eut son temple... (Voici donc la construction de la phrase entiere: Tel l'arbitre souverain des dieux plutôt libertins que voluptueux, qu'Hésiode et Ovide ont peint vindicatifs... tel, dis-je, l'arbitre souverain de ces dieux, qui eut son temple à Dodone, écrasa...)

30. . . . l'auguste demeure, l'Olympe.

33. Mais Jupiter se rit.

34. . . . ce qu'à présent (*ores*) voit... (La force et l'harmonie imitative de ces derniers vers sont sans doute un ample dédommagement de l'obscurité et de l'entortillage des premiers. Ces défauts, au reste, et jusqu'à la parenthese du second vers, paroissent imités d'Horace: voyez l'ode *Qualem ministrum*.

37. . . . votre sang ne bouillonne-t-il pas?

38. (Clotilde, dans ce vers et les suivants, personnifie les armoiries des puissances liguées contre Charles VIII.)

39. (Nous ignorons quelles puissances sont désignées par le Griffon, la Licorne, et l'Ours blanc.)

Pensent donc t'arrester, conquesrant vertueulx?
De tes haults faitz rescents la seule remembrance
Desjà, par la terreur, n'enchaisne leurs exploicts?
N'a donc assez cogneu leur parjure alliance
Que pour desconforter nos preulx et ta vaillance,
Alpes, voire Apennins sont fragiles paroys?
Va! les frappe d'ung coup! parte icel cry de France,
« Rien n'est tel qu'ung héroz soubz la pourpre des roys! »

Tel, des dieulx, qu'Hésios et cygne de Sulmone
(Trop souvent deshontez plus que voluptueulx)
Ont despainct vindicteurs, poltrons, incestueulx,
L'arbitre soubverain qu'eust sien temple à Dodone,
De la terre écraza les enfantz monstrueulx.
En vain ils menaçoient l'auguste demourance;
En vain sur Pélion, Ossa jusqu'à trois fois
Entassé, surmontoit l'Olympe en apparence:
Ainz se rist Jupiter de leur persévérance;
Et, des montz fouldroyés les broyant soubz le poids,
Apprist à l'univers ce qu'ores voyd la France,
« Rien n'est tel qu'ung héroz soubz la pourpre des roys! »

Aux armes, paladins! vostre sang ne bouillonne!
Des Romains desgradez l'Aigle tempestueulx,
Le Griffon, la Licorne aux palaiz somptueulx,

Vers 44. Le ciel ne vous auroit pas confié...

45. Si, n'ayant qu'une vaine ressemblance avec vos ancêtres...

47. . . . n'entendez-vous pas...

49. (*Jà* déja.)

51. (Le pape Alexandre VI.)

55. Les dieux...

57. (Le marquis et non pas le duc de Mantoue, comme le prétend M. de Surville; plusieurs autres princes de la maison de Gonzague étoient aussi à cette bataille. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici une note de M. de Surville sur ce vers : « *Lance*, dit-il, est pris au figuré pour *bataillon*, ou « plutôt *escadron* ». Qui croira que jamais ce chant royal ait été composé par celui qui le commentoit de cette maniere?) *derraine*, derniere.

58. (Ludovic Sforze. La maniere dont Clotilde amene ici son refrain nous paroît également heureuse et poétique.)

61. . . . en qui brillent la valeur...

62. Du premier Charles (*Charlemagne*), qui, en dépit de l'empire grec,

L'Ours blanc, et de Saint-Marc la superbe Lyonne,
Soustiennent de Milan le Dragon tortueulx.
L'Éridan, de vos bras, attend sa délivrance;
Hastez-vous! disputez ces passages estroicts!
Ne vous auroit le ciel confié sa vengeance,
Si de vos devanciers portant vaine semblance,
Vous ne sçaviez jouster qu'en spacieulx tournoys...
Aux mains! n'oyez quel son rendent échoz de France,
« Rien n'est tel qu'un héroz soubz la pourpre des roys! »

Ainsy, bravant la mort qui jà vous environne,
Fondez sur l'ennemy lasche et présomptueulx.
Tu ne t'attendoiz pas, pontife fastueulx,
Aux affronts qu'en ce jour, sur ta triple couronne,
Verscroient tes efforts tousjours infructueulx!
Quoy! se peult-il encor que Victoire balance?
Dieulx seroient incertains où se montre Valoys?
Non, non: sur l'hydre mesme, en Hercule il s'eslanre;
Perfide Mantouan, rompz ta derraine lance!
L'air au loing en mugist: Ludovic, aux aboys,
Paslit, tombe et s'escrye: « O trop heureuse France,
« Rien n'est tel qu'ung héroz soubz la pourpre des roys! »

ENVOY.

Prince, en qui luict valeur, sagesse, et tempérance,
Du premier de ton nom, qu'en despriz du grégeois,

Vers 63 A l'empire... comme au royaume... (*Reigne*, pour royaume, comme le latin *regnum*.)

64. . . . leur premiere splendeur,

65. Je t'offre... qui échappent...

A l'empeyre romain comme au reigne gaulois
Rendist, en deulx hyvers, leur prime transparence,
T'offre les derniers sons qu'eschappent à ma voix,
Fiere que de tel chant retentisse la France,
« Gloire à Charles héroz soubz la pourpre des roys! »

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

Vers 1. . . . vrai portrait...

3 *et* 4. Dors, petit; ferme (*cloz*, l'impératif du verbe *clorre*)... ton doux petit œil...

5. . . . que ta tendre prunelle (*pupille*, du latin *pupilla.*)

8. Mais qu'il m'est doux... (*ainz*, de l'italien *anzi.*)

9. Dors, mon enfant...

11. Le son de ta parole ne me réjouit... (*esjouir*, pour *réjouir.*)

12. Bien que ton souris...

VERSELETS

A MON PREMIER NÉ.

REFRAIN.

O CHER enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre...
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté
O cher enfantelet, etc.

Vers 13. Tu me souriras...

15. Ton œil m'a déja dit assez (*prou*)...

16. Tu as déja bien appris...

17. (*Doigtelets*, diminutif de *doigt; mamme*, pour *mammelle*, de *mamma.*)

18. Où ta petite bouche vint puiser...

19. . . . dusses-tu la dessécher...

20. Tu n'y saurois puiser...

23. Je te vois...

24. . . . pour te voir... (*brief*, bref, court.)

25. Il étend ses petits bras; — le sommeil se répand (*s'espand*) sur lui;..

26. Son œil se ferme, il ne bouge plus...

27. Si son teint n'étoit pas fleuri...

28. Ne le croiriez-vous pas...

29. . . . tout entiere. (Rien de si touchant et de si vrai que ce mouvement; il nous paroît impossible qu'il ait été dicté par aucune autre inspiration que par celle de l'amour maternel.)

30. (*Propoz*, idée.)

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre ;
Tu soubriraz à mes regards joyeulx...
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.



Quoy ! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme,
Où vingt puyzer ta bouschette à playzir !...
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon dezir !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour !
Te voy toujours ; te voy et veulx te veoir encore :
Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.
O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets ; s'espand sur lui le somme ;
Se clost son œil ; plus ne bouge... il s'endort...
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la mort ?...

Arreste, cher enfant !... j'en frémy toute engtiere !...
Réveille-toy ! chasse ung fatal propoz !...
Mon fils !... pour ung moment... ah ! revoy la lumiere !
Au prilx du tien, rends-moy tout mon repoz !...

Vers 34. Songes légers...

35. . . . quand verrai-je celui...

36. A mes côtés..

37. Quand te verra-t-il celui dont tu as... ?

39. Oui, ta mere... croit (*cuyde*) déja voir...

40. Que tu tends vers lui...

41. Comme il ira se complaisant (*duyzant*) à ta premiere...

42. Comme il te disputera (*t'ira disputant*) à mes baisers!

43. Mais ne compte pas épuiser seul sa tendresse.

44. . . . il en garde...

45. Qu'il aura de plaisir à voir (*cerner*, du latin *cernere*) en toi son image,

46. (... *Vair*, verd, verdâtre, suivant le dictionnaire de La Combe, qui observe que les yeux verds étoient à la mode dans les douzieme, treizieme et quatorzieme siecles: il faudroit, d'après ce passage, que la mode eût continué jusqu'au quinzieme. Nous croyons que *vair* ne signifie pas précisément *verd*, mais la couleur que les Grecs et les Latins rendoient par le mot *glaucus*, et que madame Dacier traduit par *pers*, en parlant de Minerve.)

48. (*Fors*, peut-être.)

49. (*Onc*, jamais.)

50. Comment ferois-je moins que les partager (*partir*, de *partiri*) avec toi ?

51. Fais un jour comme lui le bonheur d'une...

52. Mais autant que lui ne la fais pas languir.

Doulce erreur! il dormoit... c'est assez, je respire;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil!
Ah! quand voyray cestuy pour qui mon cœur souspire,
Aux miens costez, jouir de son réveil?
O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestuy dont az receu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains?
Oui, desjà cuyde voir ta mere aux cieulx ravie
Que tends vers luy tes innocentes mains!

Comme ira se duysant à ta prime caresse!
Aux miens bayzers com' t'ira disputant!
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyser sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant...

Qu'aura playzir, en toy, de cerner son ymaige,
Ses grands yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx!
Ce front noble, et ce tour graciculx d'ung vizaige
Dont l'amour mesme eut fors esté jaloux!
O cher enfantelet, etc.

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse
Quand feroy moinz qu'avec toy les partir:
Faiz amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasses languir!...

Vers 53. Je te parle, et tu ne m'entends pas...

54. Il n'entendroit, ne comprendroit pas davantage, quand même il seroit très éveillé.

55. Pauvre cher...

55 *et* 56. Le petit écheveau (*l'eschevelet*) des fils de ta pensée n'est pas encore débrouillé. (Quelle naïveté, quelle propriété dans cette figure! il nous semble qu'une femme pouvoit seule la trouver.)

57. Nous avons tous été, comme tu es, toi...

58. . . . n'arrivera.

59. Dans la paix dont tu jouis, s'il est possible...

61. Voilà les traits de mon époux...

63. Pourquoi m'en étonner? un enfant qui ne seroit pas en tout lui-même, qui ne lui ressembleroit pas parfaitement,

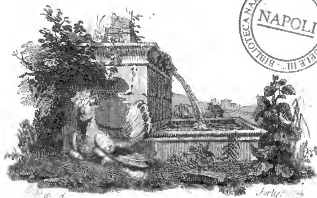
64. Auroit-il pu naître de moi?

Te parle, et ne m'entends... eh ! que dis-je? insensée !
Plus n'oyroit-il, quand fust moult esveillé...
Povre chier enfançon ! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encor débroillé...

Tretouz avons esté, comme ez toy, dans ceste heure;
Triste rayzon que trop tost n'adviendra !
En la paix dont jouys, s'est possible, ah ! demeure!
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.
O cher enfantelet, etc.

Ce quatrain isolé se lit au long d'une marge :

Voylà ses traicts... son ayr ! voylà tout ce que j'ayme !
Feu de son œil, et roses de son tayn...
D'où vient m'en esbahyr? aultre qu'en tout luy-mesme
Pust-il jamais esclore de mon seyn?

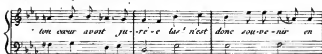


Stances tirées du Chastel d'Amour.

Musique de H. Berton,

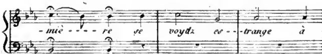
Membre du Conservatoire de Musique de France.















N.B. *On trouvera ces Airs avec accompagnement de Harpe ou Piano à Paris au Magazin de Musique de H Berton et Loraux jeune rue Faydeau près le Théâtre.*



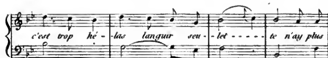
TRIOLETS DU CHASTEL D'AMOUR.

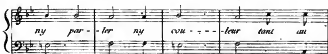
Musique de H. Berton,

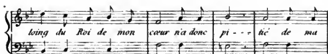
Membre du Conservatoire de Musique de France.

(Gravé par Richomme)



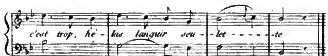












N.B. *On trouvera ces Airs avec accompagnement de Piano ou Harpe à Paris au Magazin de Musique de H. Berton et Loraux jeune rue Faydeau près le Théâtre.*





Verselets à mon premier né,

Rondeau

Musique de H. Berton,

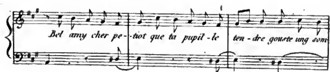
Membre du Conservatoire de Musique de France.

And.te *(Gravé par Richomme.)*

Ô cher en - - fan - - te - - let vray pourtrait de ton pe-re dors sur le sein que ta bou - che a pres - sé dors pe - - tiot clos a - mi sur le sein de ta mè - - - - re tien doulx œillet par le somme oppres - sé dors dors pe - - tiot dors dors pe - - tiot dors pe -















N. B. *On trouvera ces Airs avec accompagnement de Harpe ou Piano à Paris au Magasin de Musique de H. Berton et Loraux jeune rue Faydeau près le Théatre.*



